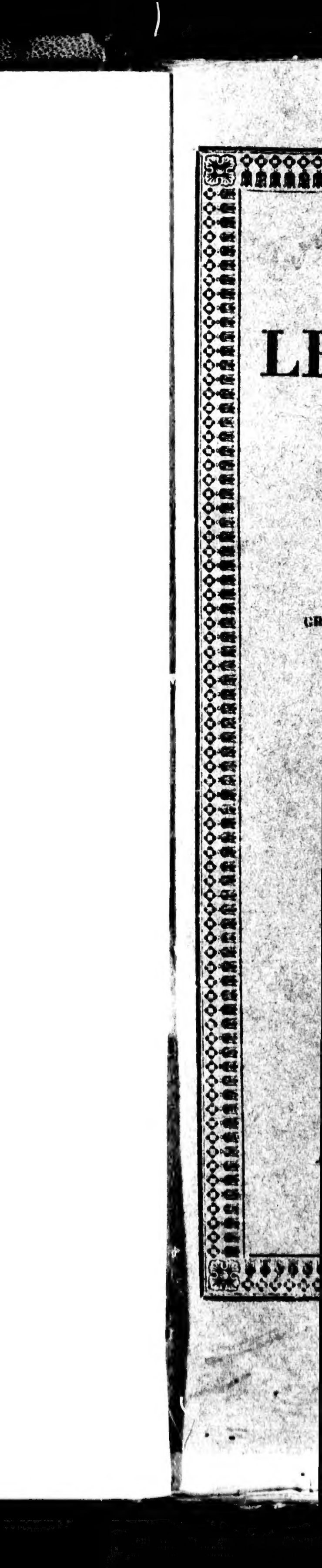


VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

ET

DANS LE HAUT ET LE BAS-CANADA,

PAR LE CAPITAINE BASIL-HALL,

OFFICIER DE LA MARINE ROYALE.

CHARGÉ PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS DE MISSIONS SECRÈTES DANS CES ÉTATS.

OUVRAGE ORNÉ DE LA CARTE DE CES PAYS.

TOME PREMIER.



PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR;

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

23, RUE HAUTEFEUILLE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4.

LES

VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

ET

DANS LE HAUT ET LE BAS-CANADA,

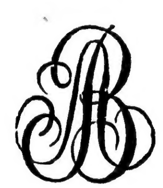
PAR LE CAPITAINE BASIL-HALL,

OFFICIER DE LA MARINE ROYALE,

CHARGÉ PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS DE MISSIONS
SECRÈTES DANS CES ÉTATS.

OUVRAGE ORNÉ DE LA CARTE DE CES PAYS.

TOME PREMIER.



PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR;

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
23, RUE HAUTEFEUILLE.

1834.

riq
en

tée
l'ar
la
éta
n'a

roy
far
ha
un
foi
des
pa
cr

INTRODUCTION.

Le voyage de Basil-Hall dans l'Amérique septentrionale a fait grand bruit en Angleterre.

C'est une des premières attaques portées par les Tories, ou défenseurs de l'ancien système de gouvernement contre la Fédération américaine. Cette attaque était loyale et consciencieuse. Basil-Hall n'a dit que ce qu'il pensait.

Employé au service de la marine royale, habitué à la vie de matelot, familier avec son langage, voyageur par habitude et par plaisir, Basil-Hall est une spécialité tout anglaise. Il a encore foi à la loyauté d'obéissance, à la *fealty* des vieux temps; et certes on peut lui pardonner cette persistance dans sa croyance de marin et d'Anglais, à lui qui

a passé du pont d'un navire sur le pont d'un autre navire, à lui qui a vu combien était nécessaire la discipline des gens de mer. Pour l'officier de marine, cette vieille métaphore, *le vaisseau de l'état*, n'est plus une métaphore; la hiérarchie sociale représente à ses yeux la hiérarchie du commandement militaire et maritime. Il ne peut concevoir de force et de régularité que dans la transmission exacte des ordres suprêmes, dans leur exécution immédiate, courageuse et sans examen, dans leur accomplissement aveugle. Un vaisseau, en effet, c'est un gouvernement régi par la centralisation la plus forte et la plus intense; c'est le despotisme, avec ce qu'il a d'outrageant pour l'homme, mais aussi le despotisme qui favorise le plus merveilleux déploiement des forces humaines, c'est une république sous un dictateur. Liberté individuelle et discipline dans un équipage sont des termes incompatibles. A peine le pirate est-il debout sur son brick armé, il

casse la tête aux rebelles, et dompte ainsi le reste de ses sujets. Aucun peuple n'a jamais pu appliquer aux besoins du service maritime le principe de la liberté; les Américains eux-mêmes, ces derniers-nés de l'indépendance, ces hommes bercés dans la croyance de l'égalité parfaite entre tous les hommes, ont enchéri sur la sévérité des lois navales, en vigueur chez les autres nations. On dirait qu'ils craignent l'influence de leurs mœurs privées sur leur discipline maritime, et qu'ils augmentent la vigueur de cette dernière, resserrent ses liens, rivent ses chaînes en proportion du relâchement et de la faiblesse de leurs autres rapports sociaux.

Tel est l'écrivain qui, descendant du pont de sa frégate, a visité et dépeint les États-Unis. C'est de ce point de vue qu'il les a observés; c'est comme officier anglais que Basil-Hall a jugé l'Amérique. Nous ne prétendons ni infirmer, ni contester, ni approuver son jugement. Il

nous a semblé nécessaire de le constater; les opinions des hommes ont beau paraître désintéressées, leur mobile le plus pur a toujours une cause secrète que nous ignorons. La position sociale du juge colore toujours la sentence qu'il porte; et le philosophe, qui se place en dehors de tous les intérêts, de tous les souvenirs, de toute personnalité, est difficile, peut-être impossible à rencontrer.

Est-ce un mal? est-ce un tort? Doit-on regretter l'absence de cette impartialité, qui serait le partage non des hommes, mais des anges? Nos passions, qui en dépit de nous-mêmes colorent nos jugemens, ne sont-elles pas la source de toute poésie, de toute éloquence?

Les tableaux de Basil-Hall, quelque fâcheuse qu'ait été l'impression qu'ils ont produite en Amérique, quelque partialité que l'on puisse leur reprocher, sont piquans, colorés, admirables de vivacité et de force. La partialité même du Capitaine prête à ses descriptions de la cha-

leur et de la vie. Ce n'est pas ce qu'on appelle en France de la *littérature maritime* que Basil-Hall a voulu faire. Il a écrit ce qu'il croyait, ce qu'il sentait; et son talent, son style, ses opinions, sa manière, n'ont été que les résultats naturels de sa position combinée avec les facultés de son esprit.

Toutes les scènes qu'il a aperçues dans le cours de ses voyages, tous les points de vue qui ont frappé son imagination brillante et naïve, tous les traits de caractère des nations diverses qu'il a visitées, tous les accidens de la vie du marin, toutes les péripéties du drame maritime, Basil-Hall s'est plu à les reproduire. Ce n'est pas une philosophie très-haute qu'il faut chercher chez lui; mais ce sont des connaissances très-variées, beaucoup d'expérience, un art plastique de présenter les objets et de reproduire les couleurs; beaucoup de saillies heureuses, une grande facilité, et souvent une liberté brillante de pinceaux. Avec ces qualités et ces défauts, Basil-Hall est devenu l'un des meilleurs écrivains de

l'Angleterre moderne; il a gagné dans son existence maritime une qualité rare parmi les écrivains, la naïveté : son style n'a rien de recherché; sa peinture, jetée avec étourderie, légèreté, caprice, est toujours brillante, alors même qu'elle n'accuse pas juste : il a d'ailleurs l'épigramme facile et vive : il joint à son talent graphique ce trait rapide que l'on appelle *esprit*.

On retrouvera tous ces genres de mérite dans l'ouvrage que l'on va lire : cette netteté d'observation, ce coloris de peintre, cette vivacité d'intelligence, y sont appliqués à la solution d'un grand problème politique.

Une des plus intéressantes questions des temps modernes est celle qu'on a soulevée à propos de l'Amérique fédérale. Les mœurs de ce nouveau peuple, mœurs toutes démocratiques, encouragent-elles plus de vertus, conduisent-elles à plus de bonheur que celles de l'Angleterre semi-féodale, semi-constitutionnelle, ou que les mœurs des autres contrées d'Europe? La

liberté dans sa plus vaste acception, l'égalité, conçue non comme une théorie, mais comme susceptible d'une réalisation positive et entière, est-elle préférable à cette hiérarchie de pouvoirs dont la tradition nous a été léguée par le moyen-âge, et n'a pu être effacée jusqu'ici par aucun des efforts tentés pour atteindre la liberté? Visiter le peuple nouveau, l'observer de près, et demander à sa situation actuelle la solution du problème : c'était une tâche importante. De là l'intérêt puissant attaché aux voyages récens dans l'Amérique septentrionale. Comment joueront les nouveaux ressorts de cette machine démocratique? Comment fonctionnent ces leviers et ces rouages inconnus, non-seulement au monde moderne, mais au monde ancien? La population, que des circonstances spéciales avaient soumise à ce régime expérimental, était-elle plus riche, plus heureuse, plus morale? Son développement intellectuel et son développement industriel marchaient-ils du même pas? Le fédéralisme de tous ces

états, unis par un lien commun et fiers de leur indépendance individuelle, avait-il produit tous les résultats désirés et attendus? La question n'était pas seulement américaine : c'était la question du monde entier, elle devait décider de la route que la civilisation aurait à suivre.

Malheureusement les assertions des voyageurs furent aussi variées, aussi contrastantes que l'étaient leurs caractères et leurs positions. Une miss Wright, enthousiaste de démocratie, écrivait que le seul Eldorado politique, le seul pays heureux et libre, c'était l'Amérique. Madame Trolopp, au contraire, ayant voulu fonder une spéculation mercantile, s'enfonça dans les forêts voisines des Grands-Lacs, n'y trouva que des hommes agrestes, des colons, des bûcherons, des planteurs, dont les manières et le langage répugnèrent à ses habitudes élégantes; et, en rédigeant les notes de son voyage, elle présenta l'Amérique comme l'endroit de la terre où l'égoïsme trouve moyen de s'ennuyer et d'ennuyer autrui le plus pédantesque-

ment, le plus solennellement du monde. Basil-Hall, qui l'avait précédée, ne s'était pas montré aussi violent et aussi injuste. Il avait moins fréquemment employé la raillerie. Il avait essayé de prouver par des faits que les États-Unis ne sont ni un gouvernement à bon marché, ni l'idéal du gouvernement.

Nous croyons à la parfaite bonne foi de Basil-Hall. Nous ne doutons même pas que ses tableaux ne soient exacts dans leur ensemble. Mais a-t-il usé de toute l'indulgence que mérite un peuple si neuf et qui a déjà fait tant de grandes choses? Il est Torie.

Les Tories, conservateurs des anciennes institutions, membres ou soutiens de la vieille aristocratie, ont à cœur de faire ressortir toutes les faiblesses, toutes les erreurs, toutes les imperfections de cet état fédéral, basé sur l'égalité de tous les hommes, et hostile aux principes en honneur dans les anciens gouvernemens. La *Revue trimestrielle* (Quarterly Review), le *Magasin de Blackwood* (Blackwood's

Magazine), ont livré une guerre acharnée aux travers de Jonathan. Jonathan, c'est l'Américain personnifié, comme John-Bull est le type de la bourgeoisie anglaise, comme Jacques Bonhomme serait devenu celui de la population française, si en France la masse populaire n'avait été long-temps éclipsée par la féodalité armée, par la chevalerie guerroyante, par les seigneurs groupés autour du monarque. Un roi et une cour, telle était la France d'autrefois. Un chef de guerre et ses guerriers, telle était la France dans une époque plus éloignée. Jacques Bonhomme, si cruellement foulé aux pieds, n'est revenu prendre violemment sa place qu'en 1793; mais son vieux caractère gaulois était presque effacé : il était devenu philosophe, sceptique, protestant des Cévennes ou républicain de Sparte. Cette transformation le fit méconnaître.

Jonathan, le symbole de l'Amérique, tel que madame Trollopp, le Blackwood's Magazine et les écrivains du même parti le présentent à nos yeux, est un person-

nage peu agréable. Il a toujours le cigare à la bouche; il mâche éternellement du tabac entre ses dents noires. Il est athlétique et peu spirituel; son intelligence est plongée dans un état de somnolence, qui ne se dément et ne se réveille un peu qu'à de rares intervalles; la vente d'un esclave, le prix du blé ou du café, la supputation des gains et des pertes, tels sont les seuls objets qui impriment quelque mouvement à la pensée stagnante de Jonathan. Il est fier de son indépendance et même de ses défauts. La vieille Europe esclave lui inspire un souverain dégoût. Plein de morgue, il hait l'aristocratie; sa supériorité à lui, celle des dollars est la seule qu'il estime. D'ailleurs, il ne conçoit qu'un genre de probité, celui qui paye ses billets à échéances; une vertu, celle de faire fortune; un délassement, celui de compter ses écus. Ennuyeux personnage, dont vous ferez un colon, un planteur, un homme de comptoir, jamais un héros, un poëte, un homme hors de ligne. S'il bâtit des villes, elles sont rectilignes, aé-

rées, jamais pittoresques. Sans goût pour les arts, sans nouveauté dans la pensée, sans autre énergie que celle d'une patience qui thésaurise, et d'une avidité qui ne se lasse jamais; il réunit en lui presque tous les traits désagréables et repoussans de l'humanité.

Un tel portrait ne peut être fidèle; rendons justice à Basil-Hall : quoiqu'il appartienne à l'armée des Tories, ce n'est pas sous de telles couleurs qu'il a présenté les Américains. Son récit est exempt d'amertune; il met les défauts bien moins en saillie; il fait ressortir bien davantage les qualités. Enfin si ce n'est pas un juge impartial, sa partialité du moins est involontaire, et plus d'une haute et utile vérité ressort des pages brillantes, variées, capricieuses, naïves, que l'on va lire.

PH. CHASLES.

AVANT-PROPOS.

Le but spécial de mon voyage en Amérique a été de m'assurer, par mes propres yeux, si les opinions qui prévalent en Angleterre sur ce pays sont exactes ou incomplètes.

Pour me garantir de toute prévention, je n'ai voulu lire aucun des ouvrages publiés par les voyageurs qui m'ont précédé. Il m'a paru plus raisonnable de me livrer à toute la fraîcheur de mes émotions, de laisser mes opinions se former elles-mêmes. La nouveauté de mes impressions, l'inattendu de leurs résultats, me causèrent un si vif plaisir, qu'à mon retour je me déterminai à persévérer quelque temps encore dans ma résolution première, et à me priver de toute lecture qui pût m'influencer ou me distraire. Je voulais que mes idées m'appartinssent, et que mes propres recherches, mes pro-

pres sensations, fussent les uniques sources de mes jugemens.

J'avais mené la vie active et aventureuse du marin. Il m'était resté peu de temps à livrer à l'étude et au travail de cabinet. En traitant le sujet difficile que j'abordais, j'ai dû suppléer à ce défaut de lecture par mon expérience personnelle, assez vaste d'ailleurs, par mes observations sur la vie sociale et politique des peuples divers que le hasard, et mes voyages avaient soumis à mon inspection. J'ignore le résultat qu'auraient présenté mes recherches, éclairées dans leur progrès par l'expérience des autres. Voici les choses telles qu'elles se sont offertes à ma vue: voici les réflexions que m'ont suggérées ou l'aspect des lieux ou le souvenir qu'ils m'ont laissé.

On se fait en Angleterre l'idée la plus fausse des finances des États-Unis. J'ai voulu connaître leur état réel; je suis remonté aux sources authentiques : ces travaux m'ont conduit à la connaissance la plus exacte des revenus et des dépenses de ce pays. J'ai consigné le fruit de mes recherches dans un tableau, que je place à la fin de mon dernier volume. J'ai cru convenable de le publier.

Que l'on me permette, avant de terminer

cet avant-propos, de m'adresser à mes excellens amis de l'autre côté de l'Atlantique, et de leur dire avec quel soin, avec quelle attention je me suis mis en garde contre toute allusion, contre tout récit capables de les affliger. Il n'est guères probable que l'Amérique veuille accueillir cet ouvrage avec faveur. Mais je regretterais amèrement d'en avoir tracé une seule ligne, si, dans les pages que je livre au public, on pouvait rien trouver, qui ne fût pas d'accord avec les sentimens de reconnaissance que ma famille, et moi nous conservons à nos hôtes bienveillans, avec les vœux sincères que nous formons pour le bonheur de ceux qui habitent cette vaste et belle partie du monde.

Édimbourg, 15 juin 1829.

A

Dé

et r
con
17
mé
15
cha
de
Sa
Yo
sion
pri
l'en

VOYAGE

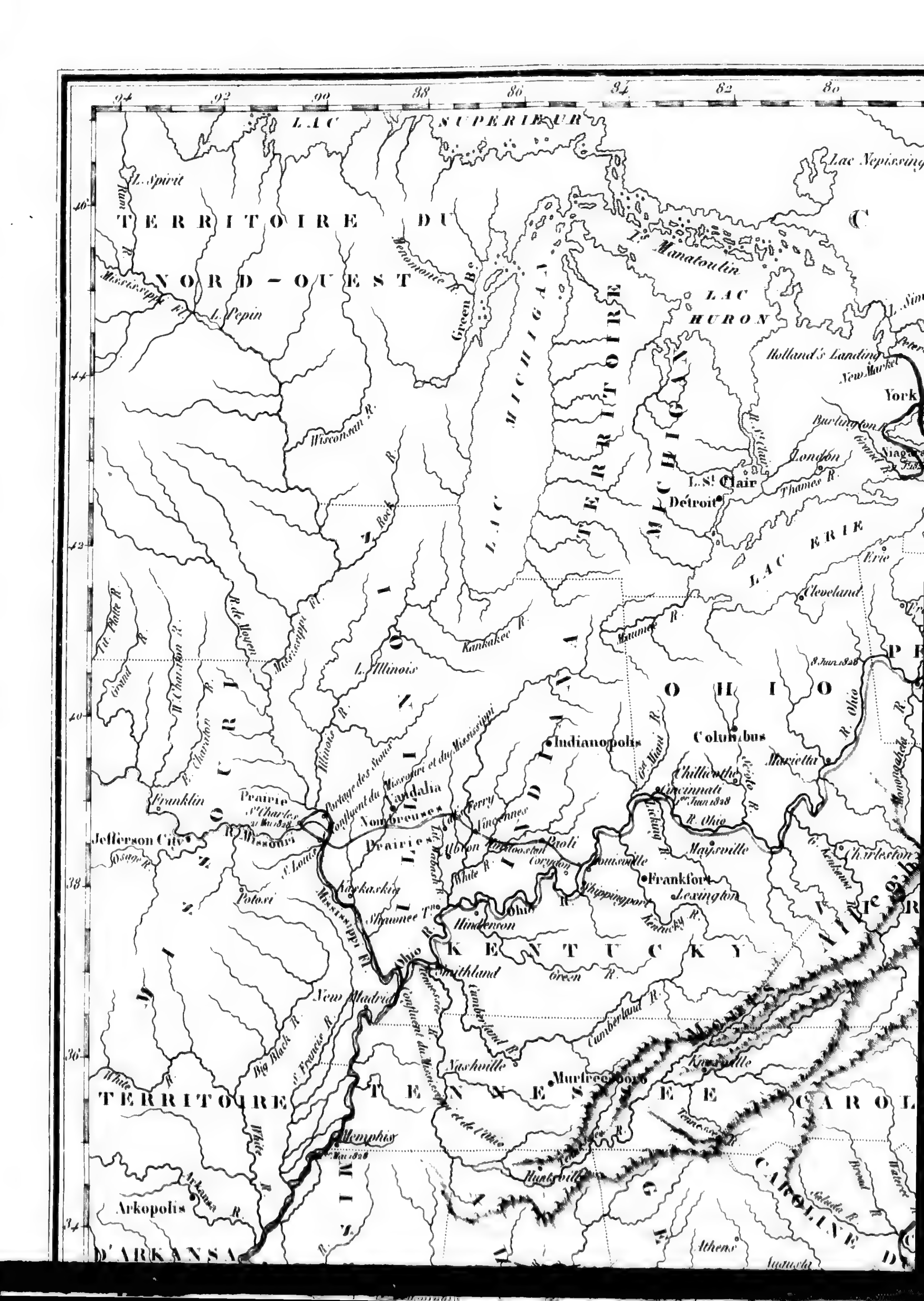
AUX ÉTATS-UNIS

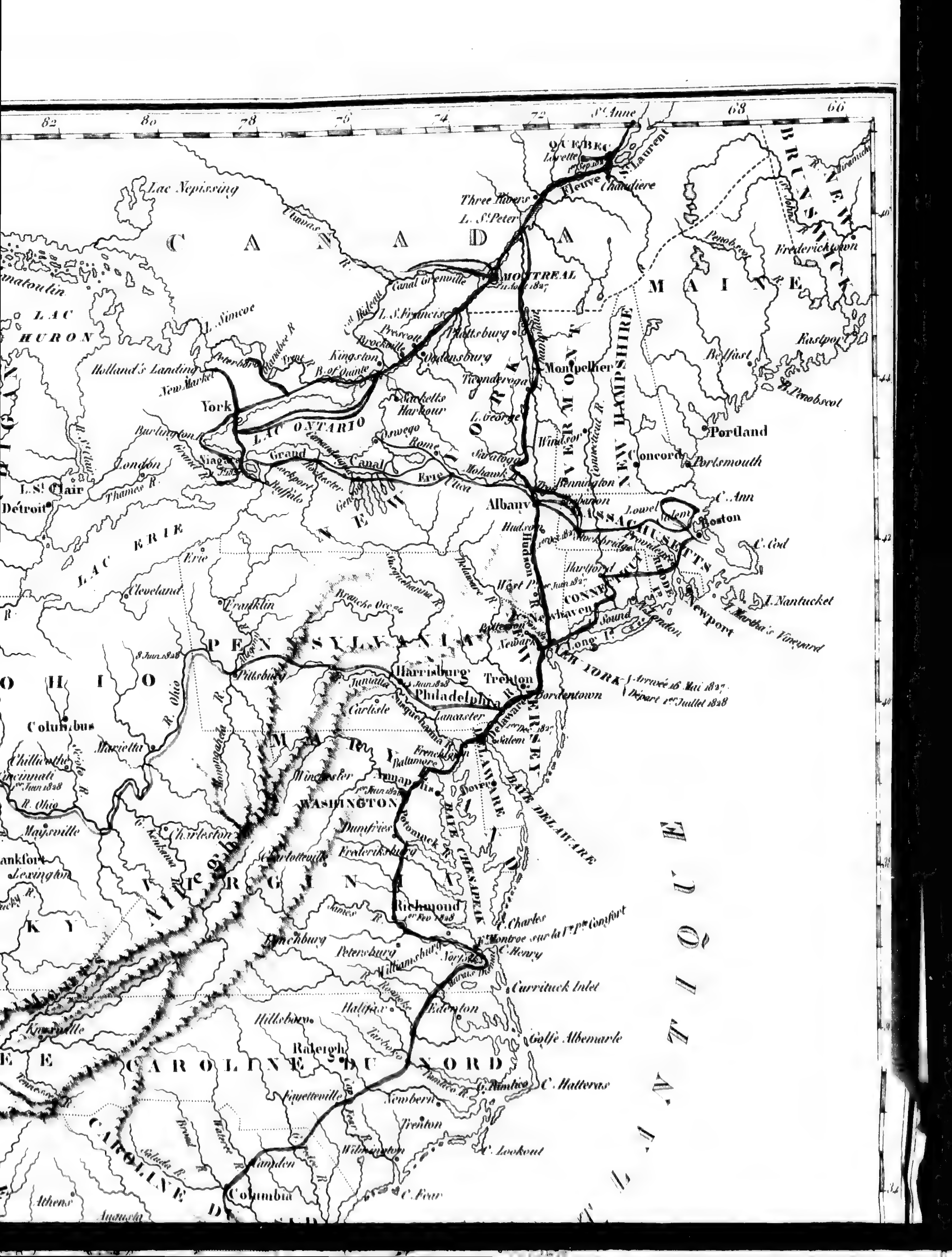
ET DANS LE HAUT ET BAS CANADA.

CHAPITRE PREMIER.

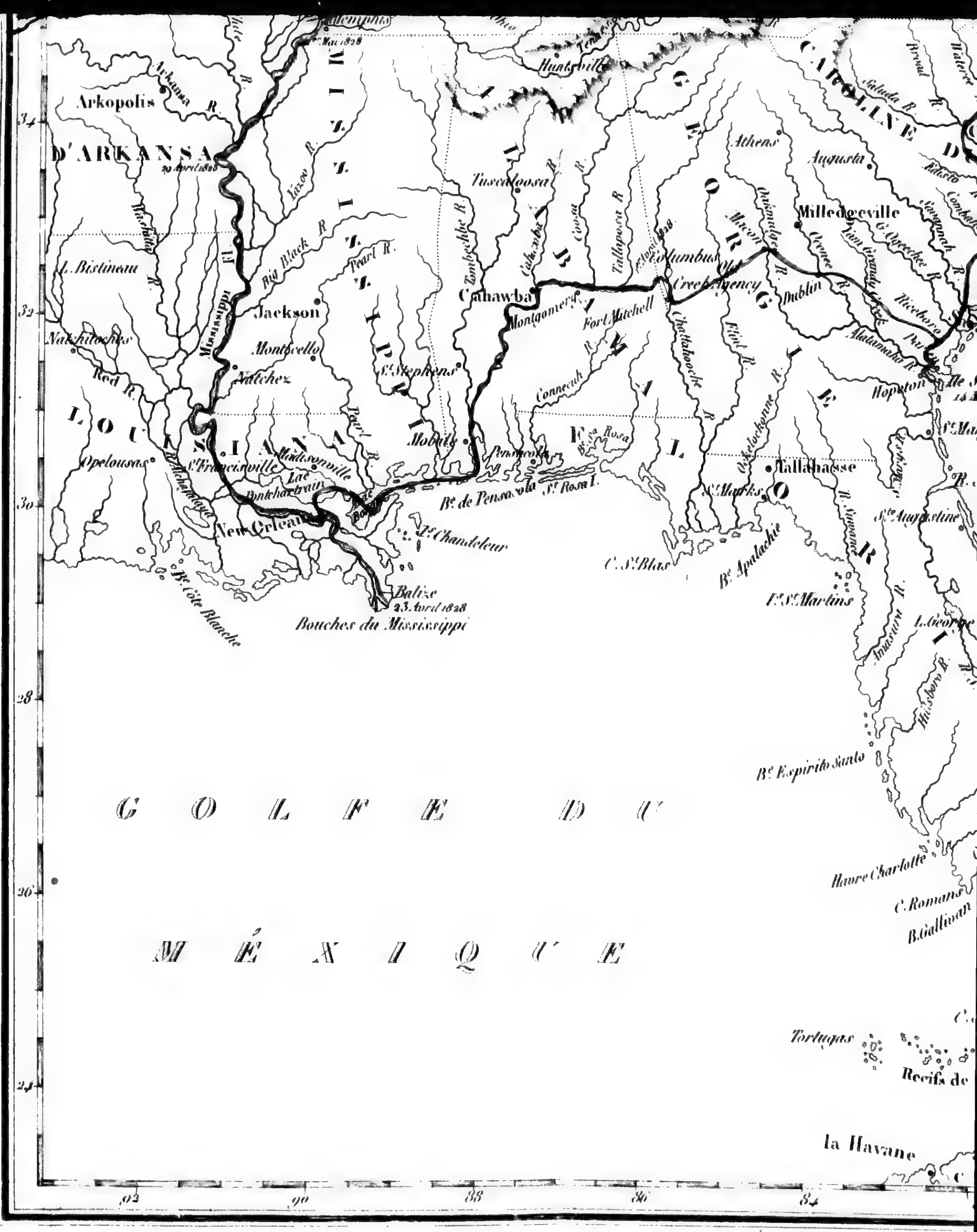
Départ. — NewYork. — Transport de deux maisons de briques.

Nous nous embarquâmes, moi, ma femme et mon enfant à bord du bon navire *la Florida*, commandée par le capitaine Tinkham. Le 17 avril 1827 nous mîmes à la voile pour l'Amérique : la brise était légère et favorable. Le 15 mai de la même année, le soleil se couchait, quand, après vingt-huit jours seulement de traversée, nous doublâmes le phare de *Sandy-Hook*, à l'entrée du havre de *New-York*. La nuit qui survint avant que nous eussions pris notre mouillage devant la ville, nous priva de l'aspect charmant qu'elle présente à l'entrée du port. La description qu'en faisaient


LAC SUPERIEUR
TERRITOIRE DU NORD-OUEST
L. Spirit
L. Pepin
Mississippi Fl.
Wisconsan R.
Green B.
LAC MICHIGAN
TERRITOIRE MICHIGAN
L. Manatoulin
LAC HURON
Lac Nepissing
Holland's Landing
New Market
York
Burlington
London
Thames R.
L. St. Clair
Détroit
LAC ERIE
Erie
Cleveland
OHIO
Columbus
Chillicothe
Cincinnati
Marietta
R. Ohio
Maysville
Charleston
INDIANA
Indianapolis
Vincennes
Paoli
Corydon
Kankakee R.
L. Illinois
Vandalia
Prairie
Nombreuses Prairies
Albion
Franklin
Jefferson City
R. Missouri
Osage R.
St. Louis
Kaskaskia
Potosi
Shawnee T.
Hinderson
Louisville
Frankfort
Lexington
Kentucky R.
KENTUCKY
Green R.
Cumberland R.
Smithland
New Madrid
Big Black R.
Nashville
Murfreesboro
Knoxville
TENNESSEE
TERRITOIRE D'ARKANSA
Memphis
Arkopolis
Huntsville
Athens
Augusta
CAROLINE
White R.
Mississippi Fl.
Ohio R.

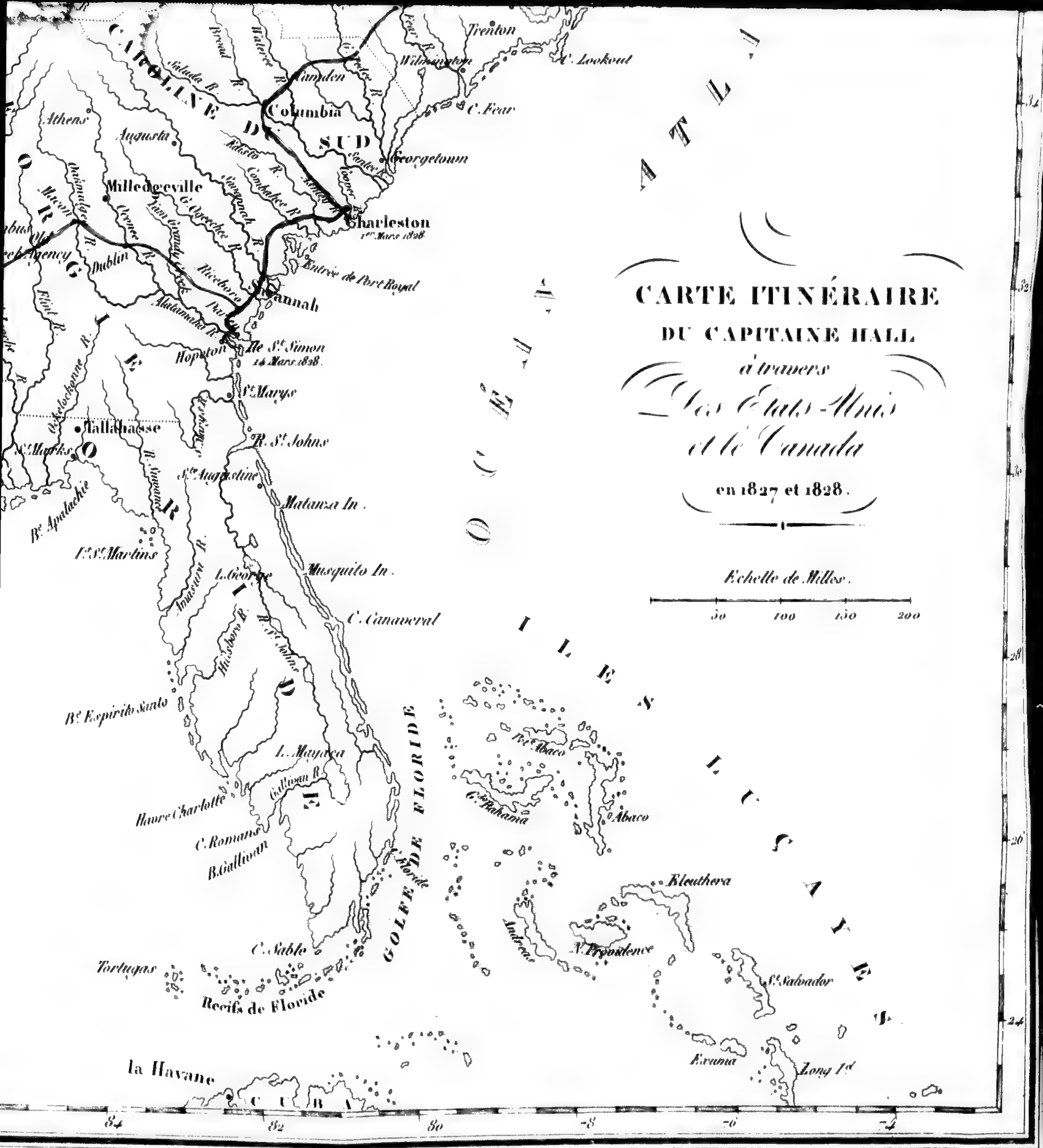


CANADA
QUEBEC
St Anne
Fleuve St Laurent
Chaudiere
Three Rivers
L. St Peter
MONTREAL
Lac Nepissing
LAC HURON
L. Simcoe
Holland's Landing
New Market
York
Kingston
LAC ONTARIO
Niagara
Oswego
Rome
Grand Canal Erie
Utica
Mohawk
Saratoga
Albany
Hudson
Lockport
Buffalo
Rochester
Geneva
L. St Clair
Détroit
London
Thames R.
Burlington R.
LAC ERIE
Erie
Cleveland
Franklin
NEW YORK
PENNSYLVANIA
Pittsburg
Harrisburg
Philadelphia
Lancaster
Carlisle
Juniatta
Trenton
Bordentown
New Brunswick
Newark
NEW YORK
Arrivée 16 Mai 1827
Départ 1er Juillet 1828
Long I.
Sound
Newhaven
CONNECTICUT
Hartford
West Point
MASSACHUSETTS
Boston
Lowel
Salem
C. Ann
C. Cod
Providence
RHODE I.
Newport
I. Nantucket
I. Martha's Vineyard
NEW HAMPSHIRE
Concord
Portsmouth
Portland
VERMONT
Montpelier
Windsor
Bennington
Connecticut R.
Ticonderoga
L. George
Plattsburg
Ogdensburg
Sackett's Harbour
Prescott
Brockville
L. St Francis
Canal Grenville
Canal Rideau
Utawas R.
MAINE
Belfast
Eastport
R. Penobscot
Penobscot
NEW BRUNSWICK
Fredericktown
St Johns R.
R. Miramichi
OHIO
Columbus
Chillicothe
Cincinnati
1er Juin 1828
R. Ohio
Marietta
8 Juin 1828
Maysville
Frankfort
Lexington
MARYLAND
Baltimore
Annapolis
Frenchtown
WASHINGTON
Winchester
DELAWARE
Dover
Salem
NEW JERSEY
BAIE DELAWARE
BAIE CHESAPEAK
Potomack R.
VIRGINIA
Dumfries
Fredericksburg
Charlottesville
Charleston
Richmond
1er Fev. 1828
James R.
Lynchburg
Petersburg
Williamsburg
Norfolk
C. Charles
C. Henry
Monroe sur la Pte Comfort
Currituck Inlet
Halifax
Edenton
Hillsboro
Raleigh
Golfe Albemarle
CAROLINE DU NORD
Newbern
C. Hatteras
Fayetteville
Trenton
Wilmington
C. Lookout
C. Fear
CAROLINE DU SUD
Camden
Columbia
Athens
Augusta
Knoxville
Tennessee
OCEAN ATLANTIQUE
82
80
78
76
74
72
68
66



Arthus Bertrand Editeur.

Longitude à l'Occident du Méridien de



CARTE ITINÉRAIRE
DU CAPITAINE HALL
à travers
Les États-Unis
et le Canada
en 1827 et 1828.
Echelle de Milles.
CAROLINE DU SUD
Trenton
C. Lookout
Wilmington
Camden
Columbia
C. Fear
Athens
Augusta
Georgetown
Milledgeville
Charleston
1er Mars 1828
Entrée de Port Royal
Dublin
Hopeton
Ile St. Simon
14 Mars 1828
St. Marys
Tallahasse
R. St. Johns
St. Augustine
Matanza In.
Bie. Apalachie
Musquito In.
L. George
C. Canaveral
OCÉAN
ILES LUCAYES
Bie. Espiritu Santo
L. Mayaca
Abaco
Havre Charlotte
C. Romans
B. Gallivan
Eleuthera
GOLFE DE FLORIDE
C. Sable
N. Providence
Tortugas
Récifs de Floride
St. Salvador
Exuma
Long Id.
la Havane
CUBA
Longitude à l'Occident du Méridien de Greenwich.
Gravé par Ambroise Tardieu.

les passagers qui l'avaient déjà visitée venait irriter encore notre curiosité ardente. Je cherchais à la comparer à mes souvenirs. Vingt-deux ou vingt-trois ans plus tôt j'avais visité New-York ; simple aspirant de marine, jeune homme obscur, perdu dans l'équipage du vaisseau amiral de la station de Halifax.

Après un quart de siècle, ma mémoire et mes sensations ne se rattachaient que vaguement à ces images vieillies.. Je venais revoir cette terre avec des sentimens nouveaux, et dans un but qui avait été étranger à ma première jeunesse. Devenu homme mûr, j'étais disposé à contempler sous le jour le plus favorable tout ce qui avait rapport à ce peuple, à ce pays, à leurs institutions. Je voulais pouvoir indiquer un jour mes compatriotes les qualités de cette nation rivale, les convaincre que les Américains sont plus dignes de confiance, d'estime et d'amitié qu'on ne le pense généralement en Angleterre. Je comptais aussi convaincre les Américains que les Anglais n'attendaient, pour sympathiser avec eux, et se livrer à eux en toute confiance, que les preuves irréfragables de leur loyauté, et les premiers témoignages de leur sincérité et de leur bienveillance. Tels étaient mes désirs et mes espérances lorsque je touchai la terre d Amérique.

. . . .

Jamais, je le confesse humblement, le souvenir de ce que j'éprouvai pendant mon premier déjeuner à New-York ne s'effacera de ma pensée. Je n'oublierai point, dussé-je vivre mille ans, ce singulier repas et la satisfaction gastronomique qu'il me fit éprouver.

J'aime la mer; je suis fanatique adorateur du navire que je commande: mais j'avais passé, sur un vaisseau qui n'était pas le mien, quatre mortelles semaines; dès huit heures du matin je m'élançai, je touchai le sol, plus joyeux peut-être qu'il ne convient à un homme de mer.

Pendant la nuit, *la Florida*, notre excellent vaisseau, avait pris position près du quai, de manière à nous permettre de franchir d'un seul bond l'espace qui nous séparait de la terre. Un fiacre nous reçut : voiture propre, de forme élégante, ouverte sur le devant et sur les côtés. Deux petits chevaux au poil lisse, au corps svelte, bien entretenus, composaient son attelage; ils étaient dirigés par un mulâtre dont le langage me rappelait le jargon bizarre des Indes occidentales. A chaque instant, pendant la route, quelques détails semblaient me rappeler nos ports d'Angleterre : illusion qui se dissipait bientôt. Les enseignes des boutiques étaient écrites en anglais. Le langage, qui blessait nos

oreilles de sons inaccoutumés, était encore de l'anglais. C'était un souvenir de la patrie, mais un souvenir modifié. Tout était à la fois anglais et américain. Nous remarquions autour de nous un air étranger, particulièrement dans le vêtement et l'allure des hommes. Les quais étaient couverts de nègres et de négresses. Les carrosses qui roulaient dans les rues étaient d'une forme étrange. Quelques voitures, bizarrement construites, étaient couvertes et portaient cette indication en grosses lettres : ICE (*glace*). De toutes parts l'image de la patrie s'offrait à nous, vague, légère, confuse; comme un rêve, comme ces images à demi fidèles, à demi mensongères, que la nuit nous présente, et qui semblent voilées d'un nuage magique.

Mais j'allais oublier mon glorieux déjeuner. Nous avions demandé seulement une espèce d'alose fraîche (*shad*), poisson excellent que l'on ne pêche, je crois, que dans les eaux de l'Amérique. Le *shad* mérite que vous entrepreniez ce voyage pour faire connaissance avec lui. Tout en nous apportant le *shad* américain, on nous servit un énorme bifteck, fumant, succulent, flanqué de côtelettes de mouton. A ces mets vinrent se joindre une pyramide de petits pains blancs comme la neige, une montagne de rôties au beurre, un déluge de thé et de café. J'ai peu

de titres à la réputation de gastronome; mais ce jour-là je fus admirable : quel énorme repas! quels gigantesques efforts! Comme je m'indemnisai de la maigre chère à laquelle m'avait condamné la traversée, depuis mon départ de Liverpool, la ville aux bons repas ! Notre vaisseau était merveilleusement approvisionné; mais qu'est-ce que l'approvisionnement d'un vaisseau ?

La honte seule m'empêcha d'épuiser la complaisance des garçons essoufllés, en leur demandant encore des rôties au beurre, des petits pains et du poisson. Puisse ce détail gastrologique ne pas donner de moi mauvaise idée au lecteur! Je me levai enfin; ma grande faim était un peu apaisée, mais non satisfaite. Couverts d'argent, porcelaines brillantes, linge damassé, appartement libre de cette saveur mêlée d'exhalaisons marines, de poix, de goudron et de biscuit; de l'espace, de l'air, d'excellens coussins, un sol ferme et non chancelant, toutes ces nouveautés me ravissaient. Était-ce l'effet du contraste? Je l'ignore; mais il me semble que le paradis de Mahomet venait de s'ouvrir pour moi.

La seconde scène ne fut pas moins agréable. Dans les nombreux pays que j'ai visités, je ne me souviens pas d'avoir reçu d'injonctions plus

respectueuses et plus polies, que celles qui me furent faites par les douaniers, pour que je présentasse mes malles à leur examen. Cette torture misérable est fort adoucie en Amérique. Sur la simple assertion de mon ami, qui affirma que mon voyage n'avait aucun but commercial, et que les malles spécifiées dans la liste ne contenaient que des objets de toilette; quelques caractères magiques furent tracés par le receveur des douanes; et il nous suffit de les présenter pour être affranchis de tout désagrément de cette nature. Ainsi, la main maladroite du douanier ne froissa aucun de mes habits, mon linge et mes effets ne furent point soumis à l'examen de son œil curieux. La même civilité, la même attention nous suivirent dans le cours d'un long voyage à travers les États-Unis.

Nous nous aperçûmes bientôt qu'il y avait des classifications, des nuances très-peu républicaines, et des citoyens attachés à diverses manières de vivre, dans les grands hôtels de New-York. Tous les jours, à trois heures, une immense table d'hôte était ouverte à ceux qui ne demeuraient pas dans la maison, et qui n'y venaient que pour leurs repas. J'ai vu soixante et même cent personnes assises autour d'une de ses tables. Un second dîner, dont les convives

étaient moins nombreux, recevait les pensionnaires de la maison. Pour deux dollars, ou neuf schellings de plus par jour, on avait le droit de prendre son repas séparément.

Le 19 mai, pour la première fois depuis notre débarquement, nous assistâmes à un déjeuner américain, qui a toujours lieu à huit heures du matin. Les pensionnaires, au nombre de douze ou quatorze, se trouvaient déjà réunis dans la salle à manger, quand nous nous y présentâmes. Nous souhaitions faire connaissance avec quelque indigène, et, d'après notre expérience d'Italie et d'Espagne, nous ne pensions pas que notre désir pût rencontrer le plus léger obstacle. Hélas! nous nous trompions! Nos espérances tombèrent devant le grave et solennel maintien de ces messieurs et de ces dames. Au dîner de trois heures, même ton, poli à la vérité, mais triste, froid, insociable. Toutes nos tentatives pour entamer une conversation échouèrent; les convives ne semblaient avoir d'attention que pour l'affaire importante qui les rassemblait. Dès qu'ils avaient, en toute hâte, et dans le silence le plus parfait, dépêché leur dîner, ils se levaient et disparaissaient. On aurait cru, à voir cette scène muette, que nous nous étions réunis plutôt pour ensevelir le corps de quelque ami

décédé, que pour procéder avec joie aux fonctions qui alimentent la vie matérielle.

Un jeune Américain, officier de marine, auquel on m'avait recommandé, et chez lequel je trouvai les ressources d'une liaison qui m'était agréable autant qu'utile, eut la bonté de m'accompagner, après le déjeuner, jusqu'au *Dock-Yard*, ou, pour mieux dire, au *Navy-Yard*, car il n'y a pas de Docks en Amérique : c'est à Brooklyn, dans Long-Island, que le Navy-Yard est située.

Nous prîmes les bateaux jumeaux (*twin boats*), mus par la vapeur, et portant une roue au centre. Ce que je remarquai de plus curieux dans cette agréable promenade, ce fut un quai flottant, construit en bois, attaché d'un côté au rivage, par des gonds très-forts, et s'appuyant de l'autre sur un grand bateau, qui s'élevait et s'abaissait avec la marée. En pleine marée, le quai se trouvait au niveau du rivage; à la marée descendante il présentait une pente considérable, mais encore assez douce pour permettre aux voitures et aux charrettes d'entrer dans le bac et d'en sortir dans tous les temps.

Rien ne pouvait surpasser l'empressement, et la politesse des officiers et des commis de l'arsenal. Ils me montraient et m'expliquaient tout

ce que je demandais à voir, avec une complaisance aimable qui me charmait. Aussi ne me fis-je point scrupule d'examiner tout l'établissement. Je ne manquai pas de visiter *le Fulton*, grande frégate à vapeur, destinée, à ce que je pense, à servir de batterie flottante pour la défense de New-York. C'est un navire très-singulier, de construction double, portant la roue au centre, et hors de la portée du canon. Le mécanisme est garanti par une espèce de cloison en bois de chêne, rempart additionnel indépendant des bords du vaisseau, qui ont cinq pieds d'épaisseur, et sont formés de planches très-fortes disposées alternativement par couches verticales et horizontales. Cette muraille de bois est impénétrable au boulet qui la frappe. Je visitai plusieurs vaisseaux de ligne et frégates, dont la construction était formée en grande partie d'une espèce de chêne, que produisent les états méridionaux, et qui est admirablement propre à cet usage.

J'allai, pendant la matinée, rendre visite à M. Witt Clinton, gouverneur de l'état de New-York : je fus aussi étonné que satisfait de la douceur de ses manières, et de l'intérêt qu'exprimaient les questions qu'il m'adressait sur mon voyage. Les personnes qui m'avaient parlé de son caractère étaient ses adversaires poli-

tiques, et je ne savais pas encore ce qu'un mérite et des talens aussi distingués que ceux de M. Cliton pourraient faire naître de calomnies. Il m'offrit des lettres de recommandation pour différentes provinces, et me promit son assistance dans tout ce qui pourrait favoriser mes recherches. Il me tint promesse, et ne cessa de me servir et de me protéger qu'au moment de sa mort, qui arriva un an après.

L'estime que M. Clinton m'a inspirée me porte à ne pas suivre ici la règle générale que je me suis proposée de suivre, en ne citant aucun nom propre, et en traçant à grands traits l'image de la nation, non celle des individus qui la composent. Je sais que plusieurs de mes amis d'Amérique se sont élevés contre mon système : ils m'ont répété fréquemment que leur patrie n'avait rien à craindre de l'analyse la plus sévère.

Combien de fois ne m'ont-ils pas invité à donner franchement mon opinion sur tout ce que je voyais chez eux J'avais continuellement à répondre à cette question : « Que pensez-vous de nous, en masse ? » Je suis fâché d'ajouter que s'il m'arrivait de répondre à cette boutade inattendue, et tant soit peu bizarre, autrement que par des louanges, mes paroles étaient accueillies avec humeur. Les

nations et les hommes ont leurs faiblesses d'amour-propre; j'en suis fâché : ce travers m'empêche d'écrire avec cette entière franchise qui devrait guider ma plume. Je ne connais qu'une seule nation qui attache un si grand prix à l'opinion des Anglais, et qui la redoute autant. Quant à l'opinion des autres peuples, les Américains en font bon marché.

Que mes amis d'Amérique veuillent s'en souvenir : lorsque je leur fis part de mon incertitude et de mes craintes, lorsque je leur dis que j'hésitais à parler ouvertement, ils m'excitèrent à persister dans ma franchise pendant toute la durée de mon voyage, m'assurant que, malgré l'esprit national de leurs compatriotes, une attaque naïve et forte, un coup de massue porté à tous leurs préjugés, leur déplairaient moins que ces éloges flatteurs, ces insidieuses politesses mêlées au désir secret de saisir la première occasion pour dénigrer ce qu'on a vanté. Je les ai pris au mot, et, pendant toute la durée de mon voyage, je n'ai déguisé d'aucune façon les jugemens que j'avais à porter. Je dois le dire, les Américains ont toujours écouté mes remarques, quoiqu'il fût aisé de lire sur leurs figures qu'elles étaient loin de leur plaire.

Je n'ai aucun motif pour présenter l'Améri-

que sous un jour défavorable ; j'en ai moins encore, pour exciter contre moi la mauvaise humeur des familles qui m'ont accueilli avec bonté et hospitalité. A moi restera tout le regret de n'avoir pu conserver à ce pays, les sentimens dont j'étais pénétré quand je m'y présentai. Mon attente a été trompée : mes espérances se sont évanouies. Je n'entreprends de retracer le résultat de mes observations qu'avec la plus grande répugnance, et dans la conviction que je viens remplir un devoir envers l'Angleterre. La suite de mon livre fera voir quelle est l'importance de ce devoir : et si actuellement il ne m'est pas possible de trouver de la sympathie chez les Américains, le temps viendra peut-être où la conviction et l'expérience les rendront plus bienveillans envers moi.

Quoi qu'il en soit, nous fûmes très-flattés de l'accueil que l'on nous fit à New-York. Je n'avais qu'un seul regret celui d'être contraint, par mes habitudes de sobriété, à refuser souvent les excellens soupers qui m'étaient offerts. Je ne faisais pas honneur à toutes ces magnificences : jambon, salades, soupe aux huîtres, homards, glaces, gelées délicieuses, sans parler du vin de Champagne, du vieux vin de Madère, des fruits, des confitures, et de mille autres chefs-d'œuvre gastronomiques que

l'on s'empressait de nous faire goûter avec une politesse cordiale.

En flanant à travers les rues de New-York, je ne pus m'empêcher d'admirer la singularité bizarre des enseignes. *Store* (amas), est ordinairement employé pour *magazine* (magasin). J'eus de la peine à comprendre le sens de *finding store* (l'amas des *trouvailles*). *Finding* est un mot tout américain, qui signifie *rubans*, *gances*, *boucles*, et autres ornemens des souliers.

Le 20 mai, je fus réveillé en sursaut, à deux heures du matin, par des cris terribles: *Au feu! au feu!* aussitôt je me jette hors de mon lit, pensant encore être sur mer; je crois que l'incendie s'est emparé de notre paquebot. Mais les pompes roulent sourdement; les pompiers poussent de longs cris; tout s'éveille et concourt à m'éveiller; je reconnais l'avertissement des gardes de nuit qui frappent aux croisées et aux portes des citoyens endormis. J'avais entendu parler de l'habileté, de l'activité, du courage des pompiers de New-York; cette circonstance pouvait m'en rendre témoin. Je m'habille à la hâte et cours du côté du danger; j'avais à peine atteint la porte extérieure que déjà le secours des pompiers avait cessé d'être nécessaire. Chacun grommelait tout

bas, exprimant son mécontentement et regagnant lentement son gîte. Moi-même je ne pouvais déguiser ma mauvaise humeur: on m'avait ravi un spectacle curieux.

A peine étais-je rentré, que de nouveaux cris d'alarme se firent entendre. Ce tumulte était plus violent que la première fois; toutes les cloches étaient en branle, mille voix terrifiées s'élevaient avec force. Dès que je fus dans la rue, j'aperçus, du côté de l'est, une colonne gigantesque de fumée noire, qui se dessinait comme un immense serpent à travers le pâle crépuscule du matin, et s'élevait jusqu'au disque de la lune paisible, achevant alors son dernier quartier. Au sommet du beau monument de l'Hôtel-de-ville, on apercevait un fallot qui projetait sa lumière dans la direction de l'incendie. C'est un signal convenu qui indique aux pompiers la route qu'ils doivent prendre. Invention très-naturelle et très-utile, mais qui offre à l'œil et à la pensée quelque chose d'extraordinaire. Il me semblait voir un Géant, placé au centre de la ville, et sa main de feu avertissant les citoyens du danger qui les menace.

En me précipitant du côté du danger, je rencontrai une pompe, qui me parut plutôt emportée que traînée par l'ardeur de vingt-six hommes robustes et une foule de jeunes garçons. A peine

m'était-il possible de suivre la rapidité de leur course. Cependant la foule grossissait en hurlant, et de toute part on voyait arriver les pompes.

Quatre maisons en bois étaient le théâtre de l'incendie. La flamme, se developpant tout à coup, sembla défier tous les efforts humains.

Malgré le désordre apparent de la scène, les pompes se trouvèrent rangées dans un ordre parfait; elles étaient placées sur une même ligne, laissant entr'elles un intervalle de deux deux cents pieds. Elles s'étendaient jusqu'au bord de *East-River*; c'est ainsi que l'on appelle la mer intérieure située entre *Long-Island* et l'*Océan*. La dernière pompe de cette série plongeait dans l'eau du fleuve, et alimentait la pompe voisine, avec laquelle elle correspondait par un tuyau de cuir; opération qui se répétait ainsi jusqu'à la dernière, chargée de manœuvrer elle-même contre l'incendie. D'autres lignes se formaient sur d'autres points à mesure que les pompes arrivaient. Il fallait cinq minutes à l'eau puisée par la première pompe pour arriver de bond en bond jusqu'au foyer central de l'incendie.

En voulant pénétrer dans l'enceinte des maisons embrasées, je me sentis repoussé par des agens de police qui livraient passage aux pom-

piers. Cependant tous les efforts furent bientôt désespérés, et toutes les tentatives restèrent sans succès. L'eau tombait en rosée sur la flamme qu'elle alimentait au lieu de l'éteindre. A Édimbourg on se sert d'un appareil très-peu compliqué, qui se compose de trois bâtons formant triangle à leur sommet, et au milieu desquels se trouve placé le tuyau de cuir que l'on dirige avec des cordes.

New-York, ville magnifique dont l'incendie est le fléau constant, devrait adopter cette machine, que j'ai vainement soumise à son *Comité de surveillance pour les incendies*.

Le lendemain nous fûmes admis à visiter la *Maison d'asile des jeunes délinquans*. Cet établissement nous parut, sous tous les rapports, de la plus grande importance. Il sert de lieu de refuge aux jeunes gens dont les premiers délits ont des causes atténuantes, et à ceux qui se sont mis dans le cas de subir cette peine spécifiée par les lois. Pendant quelque temps du moins, leur moralité est à l'abri de l'entraînement du mauvais exemple. On les élève dans l'habitude du travail; quelques métiers utiles leur sont enseignés, et on ne néglige rien pour leur faire comprendre tout le prix d'une conduite vertueuse et honorable. Après quelque temps d'épreuve et de discipline sévère, ils sont mis en

apprentissage chez des maîtres artisans qui sont ordinairement heureux de les recevoir. Cependant, si les parens de ces jeunes gens ne jugent pas leur réforme parfaitement accomplie, ils peuvent les faire rentrer, pour quelque temps, dans l'établissement.

A l'époque de notre visite, la surintendance de cette maison était confiée à un ministre de la secte Méthodiste. Je ne sais ce qui était le plus digne d'admiration chez cet homme vénérable; ou sa patience admirable, ou sa profonde sagacité, ou cette douceur et cette bonté qui lui méritaient la confiance et l'affection de tous ces jeunes enfans, sans lui faire rien perdre de l'autorité, et du respect qui doit toujours entourer le chef d'une institution de ce genre.

Nous visitâmes une autre institution semblable à la première, mais destinée aux jeunes filles. La direction de cet *asyle* est digne de tous les éloges, et je peux dire que j'ai rarement rencontré moins de charlatanisme spéculatif, et une organisation plus ferme, plus simple, plus forte, qui marchât plus directement à l'extinction des abus et des vices, en les frappant dans leur source, et détruisant le genre de leur développement. On fait trouver à ces jeunes élèves la récompense de la vertu dans la vertu même, on leur fait sentir chaque

jour les avantages que procure une sage conduite. Je crois que ce n'est pas le moindre mérite de ce système, tel qu'il est pratiqué en Amérique, que d'introduire dans ces jeunes intelligences le sentiment d'une certaine dépendance obligatoire envers les autres, et de les rendre ainsi moins confians en eux-mêmes. Non-seulement ces leçons contribuent au bien-être de leur vie, mais dans un pays où l'indépendance de l'individu est la base de la société, la situation des mœurs, et le penchant des idées générales parmi les Américains les rendent plus précieuses encore.

A notre retour, nous visitâmes d'*High-School*, école établie à l'instar de celle qui porte ce nom à Édimbourg. On y pratique la méthode d'enseignement mutuel, mais modifiée par deux changemens remarquables. Il y a deux moniteurs (au lieu d'un seul comme à Édimbourg) pour chaque classe ou division, qui se compose, je crois, de dix élèves; l'un est employé à sa véritable fonction, celle d'enseigner et de surveiller les élèves de sa division; l'autre n'enseigne pas, mais il participe aux leçons qui sont données dans une pièce séparée. Ainsi, pendant qu'une partie des moniteurs est occupée à communiquer, chacun à sa propre section, les leçons qui leur ont été données le jour précé-

dent, l'autre partie, rassemblée dans une classe distincte, reçoit à son tour les leçons qui le jour suivant doivent être le sujet de l'enseignement.

Delà nous passâmes à l'école des filles (*High-School*); il n'y avait pas ici de classes générales, le tout étant divisé en décuries, le moniteur compris. Rien n'égale la tranquillité, la propreté et le bon ordre qui régnaient dans cette institution. Mais l'école la plus intéressante que nous vîmes dans cette journée, fut celle des négres et des enfans mulâtres. Pauvres malheureux! toute leur âme (si pourtant, comme dit l'oncle Toby, ils ont une âme, ces noirs) était absorbée dans leurs leçons; c'était plaisir de les voir placés sous la protection d'un homme, dont la passion spéciale est de se consacrer à l'enseignement des *Quaminos*, comme on les appelle, et qui avait voué une grande partie de sa vie à cette occupation.

Il était assez naturel de lui demander si les facultés intellectuelles se développaient aussi facilement chez les noirs que chez les blancs. Il me répondit que jusqu'à un certain âge, c'est-à-dire jusqu'au temps où les sentimens de l'adolescence commencent à se développer, il n'y avait point de différence remarquable entre le nègre et le blanc; mais

qu'à cette époque leur pensée s'affaissait sous la distinction flétrissante qui les séparait des blancs, dont jusqu'alors ils avaient partagé les jeux et les études. J'appris même que dans les états de New-York, où l'esclavage des nègres avait été aboli, la couleur blanche forme une véritable et arrogante aristocratie qui ne peut s'unir d'aucune sympathie avec la population. Qu'un nègre soit honnête, habile, spirituel, il porte la livrée de la servitude; on ne se fie pas à lui, il ne se fie à personne; il est marqué, il est condamné à un éternel isolement.

Le 21 mai je me rendis, sur les trois heures, dans un lieu public fort curieux, appelé *Plate-House*, et situé au centre de la ville; c'est une galerie longue et un peu obscure, présentant l'aspect d'un café, avec deux rangs de loges des deux côtés, dans chacune desquelles quatre personnes au plus pourraient trouver place. Le centre de la galerie offre un champ libre aux évolutions de plusieurs petits garçons et de deux hommes de service, empressés de satisfaire à toutes les demandes des consommateurs. Pas une parole ne sortait de ces loges sombres. Le cliquetis des fourchettes et des couteaux, le bruit des assiettes, trahissaient seuls leur destination gastronomique. Cependant ce silence était amplement compensé par les cris multi-

pliés des garçons de service, répétant à haute voix le nom du plat qui venait de leur être désigné, et presqu'au même instant le faisant paraître sur les tables. C'était chose vraiment merveilleuse : on eût cru assister à une scène des Mille et une Nuits plutôt qu'à un dîner de restaurateur. Quelques habitués nous avaient vanté l'exellence du bœuf salé de Plate-House; notre curiosité fut bientôt satisfaite. A peine le mot fut-il prononcé, qu'un des enfans, qui voltigeaient sans cesse autour de nous, partit comme l'éclair, prêta l'oreille en chemin à de nouvelles demandes, jetta en courant vers le haut de la galerie ces mots :

« *Trois bœufs*, 8 ! »

Le dernier nombre désignait le numéro de notre loge : à l'instant parurent devant nous trois petits plats bien couverts, contenant trois assiettes sur lesquelles se trouvaient nos tranches de bœuf brûlant. En même temps on nous servit un autre plat sur lequel se trouvaient des pommes-de-terre, un couteau, une fourchette et un morceau de pain. J'étais étourdi de cette rapidité de mouvemens. Si un seul garçon eût été chargé de recevoir et transmettre les demandes, et un autre garçon chargé d'y satisfaire, je comprendrais qu'il fût possible de s'y reconnaître; mais toute cette armée de

garçons, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, criait en même temps dans toutes les directions et avec le même empressement : « *Un demi-bœuf*, 4! — *Une pomme-de-terre*, 5! — *Deux tourtes aux pommes!* — *Un pudding*, 8!» Les demandes se rapportaient à douze loges, qui contenaient chacune quatre personnes, dont la seule affaire alors était de manger en toute hâte. Au milieu de cette voracité des gourmets et de cette activité des garçons, que l'on se fasse une idée du vacarme. Nous y étions à peine depuis une heure, que déjà la salle s'était renouvelée deux fois. Notre note montait en totalité à *neuf schellings six sous*, monnaie anglaise, c'est-à-dire, à *trois schellings deux sous* par tête seulement.

Le 22 mai je me rendis à la cour suprême de l'état de New-York, dans l'espoir d'entendre un discours de M. Emmett, un des conseillers le plus distingués de cette cour. Mon attente fut trompée sous ce rapport, mais mon intérêt fut vivement excité. Entre autres choses curieuses, j'entendis un avocat s'appuyer sur une nouvelle décision rendue par les tribunaux anglais. Le président et deux juges siégeaient, mais sans insignes extérieurs : point d'amples perruques, point de longues robes. Oserai-je le dire? leur dignité paraissait y perdre beau-

coup plus que je ne l'aurais d'abord supposé. J'en fus d'autant plus frappé, que la sagesse américaine me semblait chose prouvée et avérée, et qu'en abolissant une grande partie de ce qui était regardé comme sacré depuis longtemps, les Américains m'avaient paru agir sagement. Des choses de cette nature qui, en en apparence, ne sont rien, ne doivent jamais être appréciées par leur valeur intrinsèque, mais par leurs rapports avec une infinité de petites circonstances qui tendent à former nos habitudes, et assurent la puissance et la prospérité dans l'état.

Pendant mon séjour à New-York, j'ai été assez heureux pour voir s'opérer le déplacement total d'une maison : spectacle fort curieux, et que ce pays seul peut, je crois, offrir. Cette étonnante combinaison de moyens mécaniques est due à M. Siméon Brown, qui a eu la bonté de me l'expliquer.

Tout le monde comprend que l'on puisse transporter une maison de bois : mais une maison en briques, c'est autre chose! un tel exploit exige un mécanisme tout différent. Dans une rue fort étroite se trouvaient deux maisons qui, faisant saillie de plus de douze pieds sur la rue, gênaient beaucoup le passage; il parut nécessaire de les démolir, ou de les re-

culer pour les aligner avec les autres. M. Brown se chargea d'exécuter l'opération conservatrice. Les maisons étaient de briques, et situées l'une à côté de l'autre; la première avait quarante pieds de large sur vingt-cinq de long, et la seconde trente-deux pieds de large sur une longueur de vingt-deux. Elles étaient toutes les deux de la même hauteur, c'est-à-dire qu'elles s'élevaient à vingt-deux pieds au-dessus du niveau du sol. L'une et l'autre étaient surmontées de toitures avec deux rangs de cheminées en briques : les façades, avec deux étages de six fenêtres chacun, se prolongeaient sur une ligne de quarante-sept pieds. Voilà quelle compacte masse fût transportée dans tout son volume et sans accident : voilà quel édifice on recula de douze pieds.

Je suivis avec le plus grand intérêt la marche des préparatifs qui eurent lieu le 25 mai. Malheureusement, au moment où l'on allait faire jouer les *vis*, je fus forcé de me trouver à un rendez-vous que j'avais donné au maire et aux échevins. A mon retour, les ouvriers se tenaient en repos après avoir déjà opéré un renfoncement de trente pouces, et que je vérifiai moi-même.

Le lendemain, nouveau contre-temps; je devais me rendre à New-Jersey avec plusieurs

personnes, et après deux jours d'absence j'eus le chagrin de trouver l'opération terminée. Les maisons se trouvaient précisément à neuf pieds et demi de l'endroit où je les avais laissées quelques jours auparavant.

Cette grande merveille, ce chef-d'œuvre d'une industrie patiente, excita mon admiration, que le lecteur partagera sans doute. Il fallait quitter enfin New-York, et nous arracher aux séductions de la grande ville. Munis de beaucoup de lettres de recommandation et de sages avis, nous fîmes nos adieux aux citoyens hospitaliers de New-York, et nous commençâmes notre long pèlerinage. Une demi-année devait s'écouler avant que nous ne les revissions.

CHAPITRE II.

L'Ariel. — Cours de l'Hudson. — Sing-sing. — Détails sur la Maison pénitentiaire.

Le 29 mai 1807, à huit heures du matin, Ariel, le bel Ariel de Shakspeare, transformé en bateau à vapeur, nous emporta, non sur ses ailes, mais dans sa large carêne, armée de roues monstrueuses, et pavoisée des couleurs de l'Union. Il voguait sur le plus beau canal naturel qui soit à un monde, sur l'Hudson, et ressemblait, par la blancheur de ses voiles et de ses tentures, au gigantesque cygne effleurant les eaux. Les belles rives de l'Hudson sont hautes et boisées; çà et là vous apercevez quelques villages, quelques vieux manoirs, souvenirs d'une aristocratie que l'esprit républicain a si vite et si complétement déracinée. Nous étions tentés de nous plaindre de ce climat américain,

si variable, si incertain, que l'on ne peut guères compter sur lui pendant une journée entière. A la chaleur la plus ardente succéda une soirée pluvieuse et même froide, dont l'humidité pénétrante nous glaça, mais qui, au coucher du soleil, se mtamorphosa de nouveau et fit place à un ciel pur.

Les terres situées sur la rive gauche de l'Hudson appartenaient jadis à quelques grands propriétaires, et surtout à la famille Livingston; l'abolition du droit d'aînesse les a morcelés. Le propriétaire chez lequel nous descendîmes n'était possesseur que d'un tiers du domaine de son prédécesseur immédiat: Livingson, district fertile et d'une grand étendue est aujourd'hui divisé en plus de quarante lots. Ainsi, l'espace occupé jadis par six propriétaires l'est aujourd'hui par plus de six cents. L'abandon et la décadence apparaissent, partout où les vestiges de l'ancien luxe, et je ne sais quel souvenir aristocratique, n'ont point encore laissé pénétrer l'industrie. Ce n'étaient qu'édifices en ruine, parcs en désordre, jardins en friche: ici des statues couchées sous l'herbe épaisse; là des tableaux de famille couverts de moisissure et s'écaillant par l'humidité. L'exiguité de chaque lot ne permet pas aux nouveaux propriétaires de lutter contre les dégradations du temps; les monumens qui

lui sont restés en partage se délabrent et s'écroulent. Les districts colonisés plus récemment, où les grandes propriétés n'ont jamais existé, où l'on ne parle qu'avec horreur du droit d'aînesse et de ses conséquences, se trouvent l'emporter sur les anciens districts dilapidés.

Le 30 mai nous visitâmes la *prison* d'*état pénitentiaire*: elle est située sur la rive gauche du fleuve, à trente milles de New-York, dans un endroit appelé Sing-Sing. Aucun établissement de ce genre ne m'a semblé plus remarquable par sa bonne tenue et son admirable discipline. Si la subordination est chose difficile à établir parmi des gens bien disposés, combien ne l'est-elle pas davantage quand il s'agit d'êtres turbulens, et qui ne connaissent aucun frein. Voilà le problème que l'on est parvenu à résoudre en Amérique.

On m'avait déjà dit que plusieurs centaines de forçats travaillaient à élever des murs qui devaient devenir leur propre prison. Mais l'ordre et la soumission qui régnaient dans ces travaux étaient merveilleux. Quoique je fusse déjà préparé à ces prodiges, mon étonnement fut extrême; deux sentinelles seulement se promenaient près des hauteurs qui dominent le lieu où travaillent deux cents forçats. Le capitaine Lynds,

surintendant de la maison, nous engagea à descendre, et à reconnaître par nous-mêmes, si le récit que l'on nous avait fait était exact.

Toute la disposition de cet établissement paraissait soumise à une régularité si parfaite, à une autorité si absolue, que le sentiment de la plus complète sécurité s'empara de nous. Sans armes, nous marchions paisibles, au milieu d'assassins et de brigands. Le silence profond qui présidait à leurs travaux avait quelque chose de singulier; pendant plusieurs heures que nous passâmes au milieu d'eux, nous n'entendîmes pas un chuchotement, nous ne vîmes pas un regard échangé entre les forçats. Le silence est en effet le principe essentiel, ou plutôt vital, de cette étonnante discipline; et si l'on ajoute au silence un travail assidu, réglé, à heure fixe, la réclusion la plus rigoureuse pendant le reste de la journée, l'isolement complet durant la nuit, on conviendra que jamais machine morale n'a été organisée avec plus de moyens de succès.

Chaque prisonnier a son dortoir, espèce de cellule qui n'a pas plus de sept pieds de long sur une élévation égale, et d'une largeur de trois pieds et demi seulement; cette étroite enceinte est fermée par une porte de fer, dans la partie supérieure de laquelle se trouvent des trous plus

petits que la main, qui donnent passage à l'air et à la lumière. Pour ventilateur, on a établi dans chaque cachot une espèce de cheminée ou tuyau de trois pouces de diamètre, qui s'élève à la hauteur du toit. Ces cellules sont rangées les unes sur les autres, par rangée de cent cellules: un petit corridor, qui n'a de largeur que pour le passage d'un seul homme, se prolonge sur chaque ligne et en rangée de cellules, et aboutit à un escalier commun. La prison de SingSing, cette immense ruche pénitentiaire, contiendra huit cents cellules quand elle sera terminée: peut-être l'est-elle aujourd'hui. Elle est éclairée par des lampes, et chauffée en hiver par des poêles.

Dès que les prisonniers sont enfermés pour la nuit, une sentinelle chaussée de lisière commence une surveillance active qui ne peut être trahie par le bruit de ses pas, et qui lui permet d'observer toute tentative que ferait un prisonnier pour communiquer avec son voisin. Une sonnette donne le signal du réveil; aussitôt un chapelain de l'établissement lit la prière : la position qu'il occupe lui permet de se faire entendre de tous les prisonniers placés du même côté de l'édifice, c'est-à-dire de quatre cents personnes. Après quoi les guichetiers ouvrent les portes; à un signal donné, chaque prisonnier entredansle corridor. Ils sortent en ligne, les yeux fixés

sur le geôlier, et se rendent ainsi aux ateliers. Cependant ils font une station dans la cour, pour se laver les mains et la figure, et pour déposer leurs seaux et leurs cruches que d'autres prisonniers sont chargés de reporter; ces derniers ont spécialement mission de veiller sur la propreté de l'établissement : d'autres font la cuisine ou blanchissent le linge. Tout l'ouvrage de la maison est confié aux forçats; les autres, qui forment la masse principale, se rendent au lieu des travaux, où une tâche est assignée à chacun. Pour les uns ce sont des pierres à tailler, pour d'autres du fer à forger; la fabrication de la toile, celle des tonneaux, celle des souliers, font partie des travaux de l'établissement.

Chaque atelier a pour président un guichetier qui n'est point forçat. C'est un homme digne de toute confiance, et qui doit connaître à fond les métiers qu'il fait exercer. Il exige le silence le plus rigoureux. Il réunit au moins vingt hommes sous ses ordres, jamais plus de trente. Le surintendant de la prison surveille à la fois les prisonniers les guichetiers; un petit carreau de la largeur d'un pouce, placé à l'extrémité d'un corridor étroit et obscur, lui permet d'examiner l'intérieur des ateliers, sans être vu ni entendu. La pensée qu'ils ont tous qu'un œil vigilant examine leurs

travaux, les tient toujours sur le qui vive.

A huit heures, le son d'une cloche annonce la suspension des travaux; les prisonniers se rangent de nouveau en ligne et sont reconduits à leurs guichets. Chaque prisonnier reste quelques instans sur le seuil de la cellule, les mains placées sur les côtés et immobile comme une statue. Bientôt il reçoit le signal qui lui permet de se baisser, pour prendre le déjeuner déposé sur le plancher du corridor. Vingt minutes après, les prisonniers sont rappelés pour être reconduits au travail, où ils sont retenus jusqu'à midi. Ils reviennent ensuite à leur guichet pour prendre leur dîner, et retournent à leurs travaux. — A l'approche de la nuit, les exercices de propreté du matin recommencent; chacun se lave les mains et la figure, et se munit de sa cruche et de son baquet pour rentrer dans le guichet, où se trouve servie la préparation de farine de maïs qui compose le souper. A une heure fixe, la cloche les avertit de se mettre au lit; mais un peu avant le coucher du soleil, l'aumônier de l'établissement récite les prières du soir. On ne peut donner trop d'éloges à cette tendance, que l'on cherche à donner à l'esprit des forçats vers les pensées religieuses. « Après l'office du dimanche, m'a » dit M. Gerrish Barrett, chapelain de Sing-

» Sing, je passe beaucoup de temps dans l'in-
» térieur des guichets, je m'entretiens avec les
» prisonniers, et cette occupation m'intéresse
» de plus en plus. Je n'ai vu personne encore
» montrer la moindre répugnance à m'en-
» tendre. »

J'aurais déjà dû faire observer que la plupart des forçats en Amérique sont détenus pour des causes qui, en Angleterre, leur eussent valu l'exil ou la potence. La peine de mort est odieuse en Amérique, mais surtout dans les états du nord et de l'est. Le gouvernement n'a point de colonie qu'il puisse consacrer à la transportation de ses bandits, ce qui l'oblige à retenir en prison une foule de malfaiteurs, dont on aurait su se défaire en Angleterre. On a proposé deux projets pour obvier cette nécessité dangereuse qui oblige l'Union à nourrir, au sein de l'état, une société permanente de scélérats. J'ai déjà fait connaître un de ces projets, mis en pratique à Sing-Sing. L'autre consisterait à tenir nuit et jour les criminels dans l'état le plus absolu d'isolement, à les bannir non-seulement de leur patrie, mais pour quelque temps du monde entier. Ce dernier projet, habilement mis en pratique, et soumis aux règles d'une discipline morale, trouve de nombreux parti-

sans dans la Pensylvanie. Quelque vicieuses qu'aient été les premières habitudes du forçat avant sa détention, il ne tarde pas à éprouver les effets profitables que cet isolement entraîne : d'abord l'habitude du travail, qui lui laisse pressentir ce qu'il pourrait accomplir par son assiduité; puis la tempérance, vertu qu'il n'avait probablement pas connue auparavant, et dont il peut comprendre les avantages. Après un sommeil plus calme et plus profond, qui ne lui laisse point de lourdeur ni de maux de tête; le travail lui paraît une source de gaieté, de force et même de distraction. L'obéissance lui est devenue facile, il plie sans effort ses mauvais vouloirs à la volonté qui le domine. Il est bon de dire qu'une Bible est placée dans chaque cellule, et que la lecture de ce livre est la seule qui soit permise dans la maison. Comme beaucoup de prisonniers ne savent pas lire, une école a été établie dans la prison d'Auburn, en 1826; cinquante forçats, dont l'âge ne dépassait pas vingt-cinq ans, y furent reçus. Le bienfait de cette faveur fut accueilli avec les démonstrations d'une vive reconnaissance : en 1828, le nombre des étudians s'était élevé au cent vingt-cinq, sur cinq cent cinquante prisonniers.

Dans toutes les régions du monde, en Amé-

rique même, et sous l'heureuse influence du régime pénitentiaire, toutes les prisons sont pourvues de certains êtres, qui paraissent s'attacher à ce genre de vie, comme par vocation ou par métier: la prison est leur élément! apparemment qu'ils ne peuvent respirer que là. Ont-ils recouvré leur liberté, ils se sentent mal à l'aise, jusqu'à ce qu'ils retombent dans la solitude et sous les verroux.

CHAPITRE III.

Paysages Écossais. — Ecole militaire de West-Point. — Pine-Orchard. — Katskill. — Albany.

Après un voyage de trente milles sur la rivière Hudson, qui nous offrait des spectacles plus étonnans et plus magiques, à mesure que nous avancions; nous arrivâmes à West-Point, lieu qui retrace admirablement toute la magnificence des lacs d'Écosse, et qui l'emporte sur leur paysage par la richesse de la végétation. Le bateau à vapeur, qui nous faisait longer tantôt une rive, tantôt l'autre, variait dans sa marche l'aspect des sites; à chaque minute notre admiration s'accroissait, toujours excitée par de nouveaux sujets de surprise.

Arrivés à West-Point, nous voulûmes diner: nous avions faim : mais, en Amérique, tout se fait d'une manière réglée. On avait diné depuis long-temps; le cuisinier avait été faire un tour

de promenade : la clef du garde-manger était restée dans sa poche. Nous voilà forcés à jeuner. Pour comble d'infortune, on ne trouvait de lait nulle part. Je ferai grâce au lecteur de toute la diplomatie que je mis en œuvre, pour me procurer quelques gouttes de lait, en un beefsteak.

Il n'y a, dans les États-Unis, qu'une seule école militaire, celle de West-Point. Cette institution, autant qu'il m'a été possible d'en juger, fait l'éloge du patriotisme et du caractère de ses fondateurs. Il s'agit moins d'élever des soldats et des officiers, que de propager l'esprit militaire. Cependant, la première opinion que j'avais conçue d'abord de son utilité, se trouva bien changée, après que j'eus traversé le pays d'un bout à l'autre. Le nombre des élèves est borné à deux cent cinquante : ils sont admis ordinairement à l'âge de seize ans, quoique les règlemens prohibent toute admission après quatorze ans. Après quatre ans d'étude ils peuvent obtenir leur brevet ou diplôme. Le président des États-Unis nomme les élèves; il choisit une certaine quantité de candidats de chaque province. Les demandes sont nombreuses et vivement sollicitées, quoique l'admission soit le résultat d'un examen très-sévère. Si le candidat ne répond pas d'une manière satisfai-

sante, il doit renoncer à ses prétentions; mais s'il est sorti honorablement de la lutte, il entre à l'école. Six mois sont encore consacrés au noviciat; après lequel il est admis.

L'application des élèves est principalement dirigée vers la science des mathématiques. Le génie civil et militaire, l'arpentage, l'astronomie, font aussi partie de leurs études. Il n'y a point encore d'observatoire aux États-Unis. On enseigne aux élèves assez de français, pour qu'ils soient à même de traduire les livres de stratégie écrits en cette langue; la chimie et la minéralogie complètent cette éd ucation. La sévérté de la discipline produit de bons effets. Un seul coup d'œil jeté sur un registre fait connaître la conduite que l'élève a tenue pendant une année, un mois, même une semaine.

Le 1er. juin, nous allâmes à Katskill, très-jolie petite ville, qui a deux églises, une rue très-large et assez longue, des boutiques, des diligences, des fiacres, tout ce qui annonce la civilisation. Nous fîmes ce trajet, qui est de cinquante-neuf milles, en cinq heures, sur un beau bâtiment à vapeur, appelé *l'Albany*: c'était voyager en raison de dix milles par heure : car nous fîmes différentes stations, pour prendre ou déposer des passagers.

A notre arrivée à Katskill-Dock, nous trou-

vâmes une voiture ou stage, comme on la nomme, prête à nous conduire à la ville

La diligence américaine rappelle assez la forme de la diligence française. Il n'y a point de place à l'extérieur, sauf une ou deux réservées sur le siége du cocher. Des trois bancs de l'intérieur, deux sont disposés comme dans nos voitures anglaises, le troisième touche aux deux portières; souvent ces diligences n'ont qu'un panneau d'entrée. Ces voitures sont assez agréables pour voyager en été ; mais dans les hivers un peu rudes, le vent, qui a libre accès dans l'intérieur, doit les rendre fort incommodes. Ces lourdes diligences sont suspendues sur de fortes bandes de cuir : leur construction est assez solide, pour résister aux affreux cahots qui tourmentent leur marche dans ces mauvaises routes.

Nous atteignîmes le sommet des monts Katskill. A l'endroit nommé Pine-Orchard, une belle vallée s'étendait à nos pieds. Du haut des pics de rochers, si nous tournions nos regards du côté de l'orient, nous apercevions l'Hudson, prolongeant son cours à travers une plaine fertile, dans une étendue de près de soixante milles.

Pine-Orchard avait été long-temps le rendez-vous favori des habitans de New-York

et d'Albany, même quand le bateau à voile était le seul moyen de transport. Mais depuis l'invention de la vapeur, le nombre des visiteurs s'est tellement accru, que la sagacité commerciale des compagnies industrielles a jugé profitable d'élever un hôtel magnifique, à l'endroit même où, jusqu'à ce moment, l'on n'avait vu que quelques chétives cabanes groupées sur les bords de l'abîme, et élevées de deux mille cinq cents pieds au-dessus de la rivière.

D'après notre résolution prise de nous soustraire à toute gêne pendant notre voyage, nous remîmes au lendemain notre visite aux chutes de Canterskill, et à la vallée Clove, qui, formant un accident au milieu de ces montagnes, ouvre très-agréablement la perspective des sites environnans. Cette promenade nous coûta cinq heures de fatigue; nous n'avancions qu'à travers les broussailles qui couronnent ces sommets escarpés, et nous trouvions sur notre route des torrens qu'il fallait franchir sur une planche mal assurée. Quand nous entrâmes dans le village, à l'aspect si paisible de Batskill, nous fûmes étonnés d'entendre le son du tambour, et ce jour-là était un jour destiné à la manœuvre de la milice; mais l'apparence decette troupe guerrière était peu martiale, et je suis tenté de croire que son

mode d'organisation, dans ce pays, n'est pas excellent; telle me parut aussi l'opinion de tous les militaires avec lesquels je m'entretins à ce sujet.

La milice des États-Unis s'élevait, en 1827, à 1,050,158 hommes; la population totale du pays, en y comprenant un million et demi d'esclaves, s'élevait, en 1828, à 11,348,462; ainsi la masse obligée de faire partie de la milice est représentée par la proportion de un à onze, ou un à dix, en n'y comprenant pas les esclaves. Le gouvernement fournit les fusils, à raison de huit dollars chacun, et la milice ne reçoit pas de solde, excepté toutefois quand son service est effectif; alors elle touche une paye égale à celle des troupes de ligne.

Dans la matinée du 6 juin, nous arrivâmes à Albany, ville capitale ou plutôt siége du gouvernement de l'état de New-York. Quoique la capitale réelle, quant à la richesse, à la population et à l'importance, soit la grande et belle ville située à l'embouchure du fleuve, et qui donne son nom à cette province florissante de l'Union; cependant Albany, favorisée par le grand canal dont l'entrée orientale aboutit presque dans son enceinte, a acquis un plus grand développement commercial comme lieu de dépôt. Cette ville se trouve aussi le point central

d'un commerce très-actif entre New-York et le Canada, et entre l'état d'Ohio à l'ouest, et New-England à l'est. La prospérité d'Albany était assurée, avant que le génie et la persévérance de Fulton eussent couvert l'Hudson de bâtimens à vapeur. Cette belle invention a favorisé l'agrandissement d'Albany. Le trajet de New-York à Albany, qui durait autrefois toute une semaine, et dont le voyageur se félicitait comme d'un heureux hasard s'il n'avait duré que trois jours (car souvent on en était pas quitte à moins de quinze jours); ce voyage, de cent quarante-cinq milles, se fait aujourd'hui dans l'espace de treize ou même de douze heures.

La ville d'Albany n'est pas la seule à profiter de ce nouveau mode de navigation. Les pays environnans, sur les rives du fleuve, au-dessus et au-dessous de la ville, en reçoivent aussi un très-grand accroissement de prospérité.

Le 6 juin nous entreprîmes notre voyage aux états de Massachussetts. Une diligence au grand complet, l'Accommodation-Stage s'avança lentement sur une mauvaise route. Elle rendit pour nous ce trajet fort ennuyeux, et nous fit comprendre ce que pouvait être la manière de voyager en Europe il y a cent ans. Notre séjour à Massachussets fut agréable.

Nous reprîmes la route d'Albany au bout de cinq jours.

Le voyageur qui déterminerait à retracer tout ce qu'il a vu, n'en finirait pas. C'est une difficulté très-grande, au milieu de si abondantes matières, que de choisir ce qui est le plus propre à intéresser le public. En consultant mes notes, je crois pouvoir affirmer que le trait caractéristique du caractère des Américains, est l'habitude qu'ils ont de parler toujours avantageusement d'eux-mêmes, et de tout ce qui a rapport, directement ou indirectement, à leur pays et à ses institutions. Il est vraiment comique de les voir saisir la plus petite occasion, pour accaparer un éloge ou une opinion favorable. En voici un exemple : il m'arriva un jour de dire à une dame que les cochers des diligences conduisaient leurs chevaux plutôt par des paroles, que par le fouet. Elle me répondit : « Certainement, monsieur, et cela mérite d'être observé : remarquez l'intelligence de nos compariotes et la sagacité nos bêtes. » Cette dame n'étant pas tout-à-fait contente de ce qu'elle lisait sur ma physionomie, répondit à mon sourire : « Eh bien, monsieur, ne vous semble-t-il pas que les Américains soient extraordinairement doués d'intelligence. » Quand quelques éloges étaient accor-

dés aux Anglais, un malaise et une inquiétude visibles se manifestaient dans l'auditoire, et ne s'effaçaient, que si l'un de nous présentait de nouvelles observations favorables aux Américains.

CHAPITRE IV.

Schenectady. — Little-Falls. — Syracuse. — Cayuga — Geneva. — Canandigua. — Rochester.

Le 14 juin, nous quittâmes Albany, en nous dirigeant vers les provinces de l'Ouest. Notre projet était de voir le Niagara, et de visiter le *Grand-Erié-Canal*, ainsi que les colonies établies depuis peu sur ses bords.

Les voyages en poste étant chose impossible en Amérique, il faut que les voyageurs se résignent à prendre la diligence publique, ou fassent usage de leurs propres chevaux et de leurs voitures. On se procure ce qu'on nomme un *extra*, ce qui a quelque ressemblance avec notre manière de voyager en poste. Ce fut ce moyen que j'adoptai, et, moyennant cent quinze dollars pour un trajet de trois cent vingt-quatre milles, l'affaire fut conclue.

Nous arrivâmes dès le premier jour à Sche-

nectady : notre but était de visiter la jonction du *Erié-Canal* avec la branche qui l'unit au lac Champlain. Près du village appelé *Juncta*, nous eûmes occasion d'examiner neuf écluses, qui élèvent le canal jusqu'au niveau du sol, à l'ouest d'Albany. Je n'ai, je crois, jamais vu plus d'activité et de mouvement qu'il ne s'en déploie ici ; les bateaux se croisaient, les uns chargés de grains, les autres de farines et de marchandises de tous les pays du monde, qui allaient trouver leur écoulement dans les régions populeuses de l'Ouest.

Nous passâmes par un endroit appelé Watervliet, où nous vîmes 50,000 fusils en bon ordre et prêts à être mis en action, dès que la sûreté du pays pourrait l'exiger. Après ce petit voyage nous revînmes à Schenectady; nous y arrivâmes à l'approche de la nuit, et ce qui n'aurait pu échapper à notre observation, c'était le bruit assourdissant des voitures publiques, et le débarquement des passagers que les bateaux déposaient sur le quai, au centre même de la ville. Le lendemain nous visitâmes l'*Union-Collége*; après quoi nous quittâmes Schenectady ; nous remontâmes ce fleuve, traînés à la remorque, et faisant trois milles et demi à l'heure. Ce mode de voyage se prolongea jusqu'à notre arrivée à Caughnawaga, il était dix

heures du soir. Ce qui rendit pour nous ce voyage très-agréable, ce fut de n'être point inquiétés par l'ardeur du soleil : le ciel avait été couvert toute la journée, l'air était doux, et le paysage apparaissait frais et riant; deux orages très-violens avaient depuis peu effacé la souillure poudreuse de cette belle végétation, et rendu à la verdure tout son éclat. Pendant le court trajet de vingt-six milles que nous avions eu à parcourir, le canal s'était offert à nous dans ses contours les plus gracieux, serpentant à la base d'un joli banc de terre bien boisé et situé sur la rive méridionale de la rivière Mohawk. Notre position élevée nous permettait de jouir de l'aspect de cette belle rivière, où apparaissaient quantité d'îles et de presqu'îles qui se trouvaient engagées dans les sinuosités de son cours. Il est impossible de se faire une idée de la beauté du paysage; chaque détour que nous faisions avec le canal nous ouvrait de nouveaux points de vue; de toutes parts nous apercevions des villages, des ponts, des aquéducs, des habitations éparses, des moulins, des églises nouvellement élevées; en vérité c'était charmant à voir. Le bateau qui nous portait est divisé en deux parties, renfermant chacune huit lits, l'une destinée aux femmes, l'autre aux hommes; sur les deux côtés lateraux on forme

aussi des lits avec les siéges du bâtiment.

De Caughnawaga nous arrivâmes à Little-Falls; c'était l'heure du dîner, qui nous fut servi par la fille de l'aubergiste : pendant les stans de liberté qu'elle trouvait durant son service, elle reprenait ses travaux d'aiguille, sans se douter des reproches que mériterait un de nos domestiques d'Europe agissant ainsi. Nous trouvâmes partout les tables abondamment pourvues de glaces, même dans les habitations les plus modestes. Une glacière pour chaque maison est regardée comme chose indispensable.

Nous arrivâmes le 19 au village de Syracuse, traversé par le canal *Érié*. Pendant le trajet nous pûmes remarquer l'état agricole du pays : d'un côté c'était la forêt sombre et épaisse : de l'autre se déployaient les travaux de l'agriculture la plus active, les champs de blé et d'orge. On voyait quantité d'arbres nouvellement abattus, et disposés en pile les uns sur les autres : tout près était une espèce de hutte construite avec des souches. Syracuse a des rues larges, des maisons commodes, des boutiques gaies, des diligences, des charrettes, des cabriolets, etc., etc. Le canal apparaît au centre du village; son eau s'élève au niveau des terres : les bateaux, les paquebots de louage, glissent comme des traits

sous les ponts, dont les uns sont de bois peint, les autres de pierre. Après cinquante milles de voyage, nous nous trouvâmes au milieu de la tribu indienne Oneyda, qui occupe un petit terrain appelé *une réservation*. Cette faible concession est tout ce qui a été accordé aux anciens maîtres de ces vastes contrées. Leurs costumes se composent d'une espèce de couverture qui leur tient lieu de vêtement, leurs jambes sont couvertes de guêtres en peau qui descendent sur les mocassins qui entourent leurs pieds. Le tatouage de leur figure, l'état désordonné de leur chevelure hérissée et huileuse n'a rien changé à la physionomie, que l'imagination aime à retrouver chez ces anciens enfans de la forêt. Il arriva quelquefois que nous nous trouvions engagés, pendant des trajets de plus de deux milles, dans l'épaisseur des bois. Cependant nous n'étions jamais sans découvrir quelque groupe d'habitations. Souvent même des villages, composés de plusieurs centaines de maisons, nous apparaissaient surmontés de leurs petits clochers peints de différentes couleurs; des troncs d'arbres non dépouillés de leur écorce forment les parois de ces maisons, les toits sont en planches; celles qui affectent un air d'élégance sont revêtues de planches : ordinairement elles ne sont pas peintes. Çà et là nous pûmes remarquer

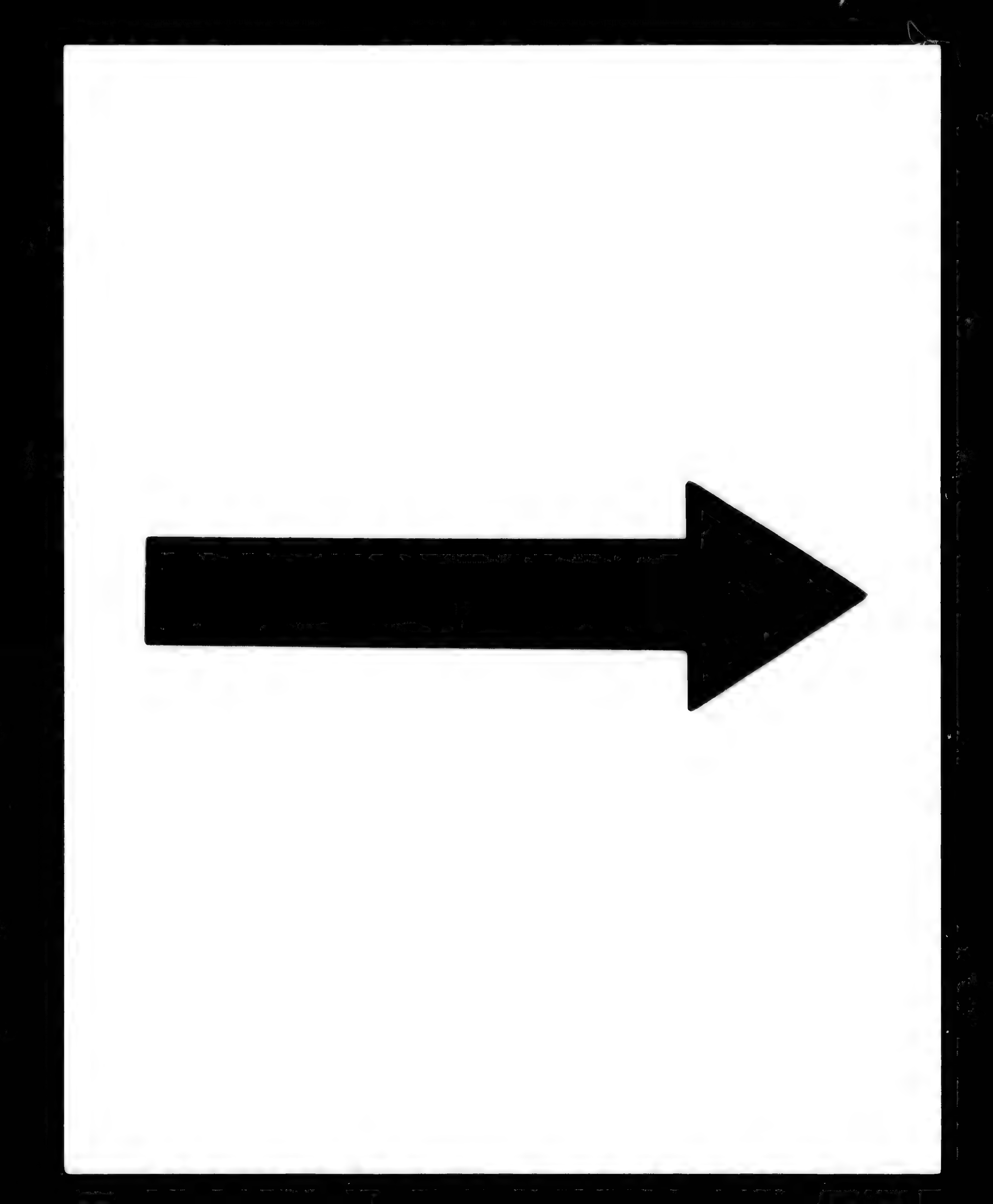
quelques maisons isolées qui présentaient dans leur extérieur la grâce, et les agrémens des maisons de plaisance, des taillis, desarbustes, des jardins ornés de fleurs. Quelquefois un village tout entier est formé par les groupes de ces jolies habitations, qui se trouvent en partie cachées sous l'épais feuillage des ormes dont elles sont entourées.

Nous visitâmes en détail Syracuse, où s'exploite une fabrique de sel très-considérable. En 1820, ce village ne se composait que d'une maison, d'un moulin et d'une auberge : en 1827 il renfermait quinze cents habitans, deux églises, beaucoup de riches boutiques remplies de marchandises qui arrivaient par eau de tous les points du globe. Aussi y compte-t-on maintenant deux grandes hôtelleries, des dépôts d'épiceries par douzaines, plusieurs imprimeries qui donnent naissance à un journal qui paraît une fois par semaine; une poste qui a son départ tous les jours pour l'est, le midi et l'ouest; et dans son intérieur un grand canal; enfin, c'est une ville grande et libre. Nous fîmes une dernière promenade à la fabrique de sel, au lieu appelé Salina, et nous quittâmes Syracuse; c'était le 20 juin. Nous arrivâmes à Auburn à neuf heures du soir; cet endroit est celui dont nous avons déjà parlé,

en rendant compte des premières tentatives que l'on a faites, pour mettre en pratique les règlemens sur les prisons. Nous poursuivîmes notre course vers l'ouest, et le 21 juin nous étions sur les bords du lac Cayuga, une de ces mers intérieures si nombreuses dans la partie septentrionale du grand état de New-York. Ce lac a quarante milles de largeur, dans sa plus grande étendue, et, ce qui est vraiment étonnant, il est traversé par un pont qui, sans contredit, est le plus long que j'aie vu. Il n'a pas moins de dix-huit cent cinquante pas dans sa longueur; j'en fis le trajet en quinze minutes vingt secondes. Le péager m'assura que j'avais parcouru un mille et huit perches.

Nous nous éloignâmes de Cayuga à huit heures du matin. Un orage violent avait éclaté peu auparavant; l'air était vif, et nous fûmes obligés de nous envelopper de nos manteaux. Telle est l'incertitude du climat en Amérique. Nous nous arrêtâmes à Genève pour dîner; cette ville se trouve située à l'extrémité du Sénèque Lac, dans le voisinage d'une tribu d'Indiens, aujourd'hui réduite à bien peu de chose. Cette ville doit sans doute son nom à son analogie topographique avec la ville suisse qui porte ce nom.

L'affranchissement des esclaves, par le gou-



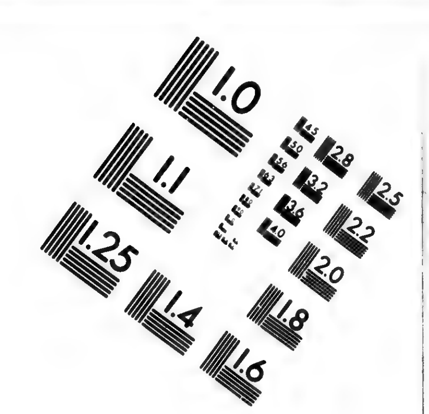
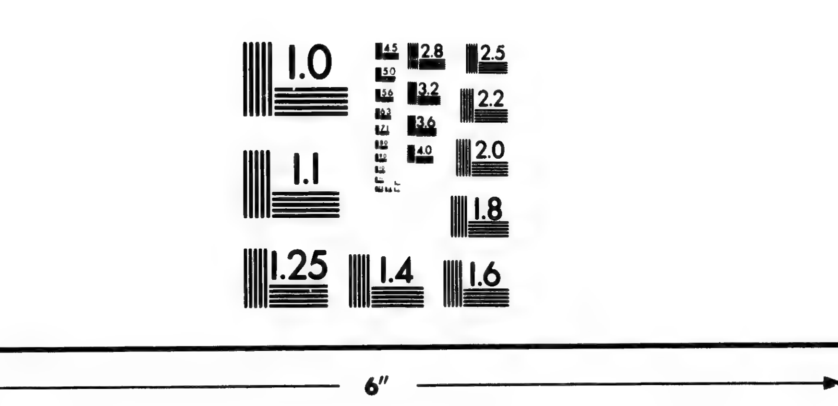
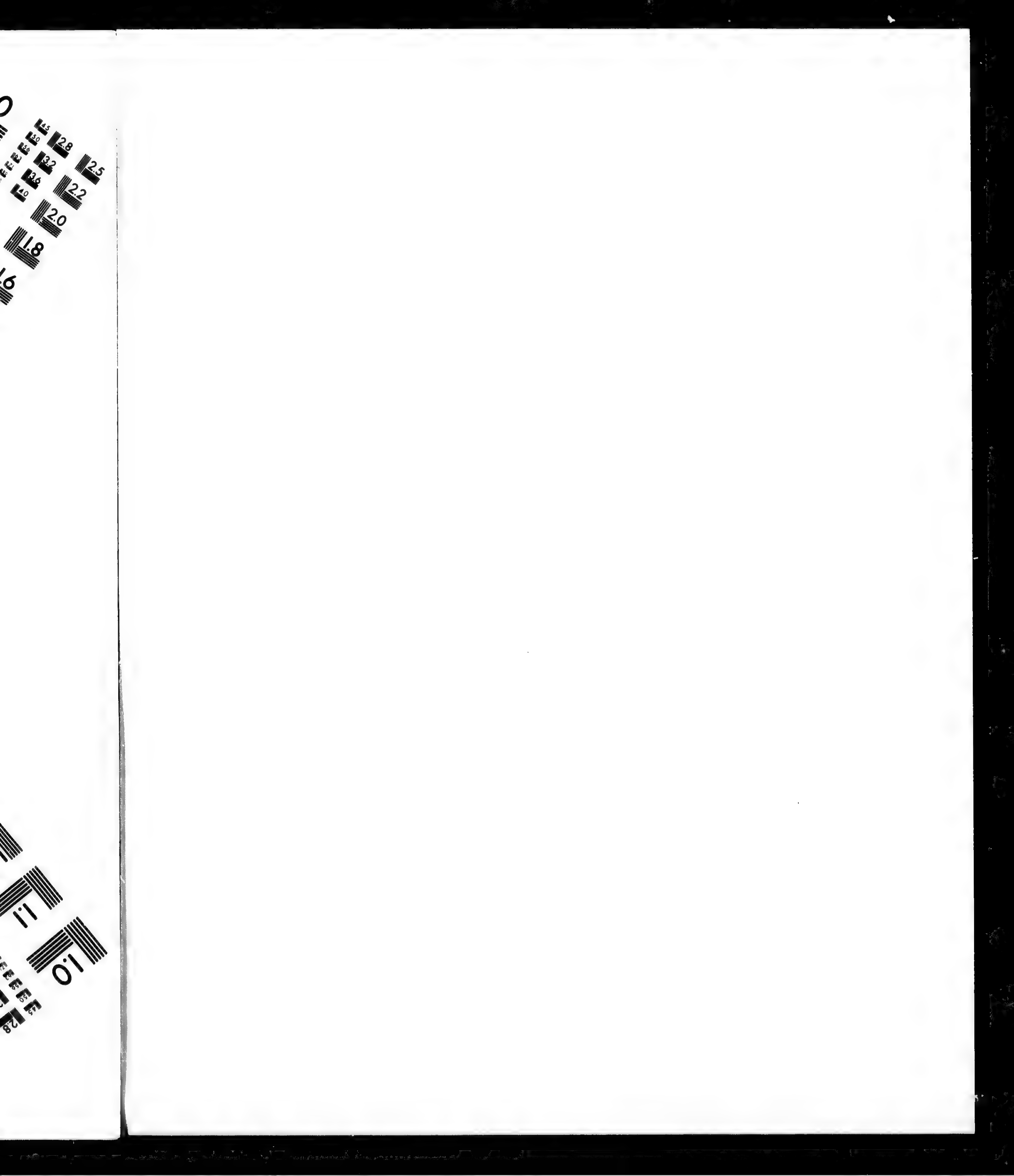


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

vernement de New-York, date du 4 juillet 1827. Le trafic des esclaves a cessé depuis cette époque dans plusieurs états ; mais l'esclavage existant toujours dans la plus grande partie de l'Union, il en résulte que l'état de dépendance de la race malheureuse, qui y est soumise, se perpétue dans le pays, et détruit tout rapport sympathique, tout commerce d'amitié entre les noirs et les blancs, même dans les états où l'esclavage a cessé.

Les chiffres de la population libre et esclave sont ainsi établis dans les tableaux de Watterston, page 7 [1].

Blancs et toutes autres personnes jouissant de la liberté, au 1er. juin 1828. . .	9,510,307
Esclaves . . même époque. . .	1,838,155
	11,348,462

Ce qui prouve que l'esclavage est en raison d'un sixième de la population.

Nous fîmes halte à l'extrémité d'un fort beau lac, moins grand que les deux derniers que nous avions vus, mais d'une étendue assez considérable. Ce lac, ainsi que le village qui est situé à son extrémité, se nomme Canandaigua. Qu'il me soit permis de remarquer ici

[1] Tabulor statistical views, by George Watterston and Nicolas Biddle van Zandt. Washington, January 1829.

que le mot *village* a, en Amérique, une application qui n'est point identique à celle que nous lui donnons en Angleterre. Le mot *ville* pourrait lui être substitué, puisque les lieux ainsi désignés ne présentent pas seulement quelques cabanes, mais de fort belles maisons, séparées par de larges rues, et embellies de bosquets et de jardins remplis de fleurs. Assurément l'exercice des métiers mécaniques se pratique là comme ailleurs; mais on peut dire que, généralement, les maisons de Canandaigua donnent plutôt l'idée de lieux de plaisance, qu'elles ne rappellent les chaumières des villages européens.

Canandaigua se trouve à peu près au centre du comté Ontario, dont une grande portion a été achetée, il y a quelques années, par des Anglais qui en payèrent l'acre cinq *cents*, c'est-à-dire la valeur de cinq sous de France [1]. Une partie considérable ne tarda pas à être revendue à différentes inégalités de prix, depuis un, deux, jusqu'à dix et même jusqu'à vingt dollars.

Un district quelconque, que l'on veut mettre en vente, est divisé, après avoir été arpenté,

[1] L'acre d'Angleterre contient ordinairement 720 pieds de roi de long et 72 de large.

en plusieurs parties d'un mille carré; à chaque angle de ces parties est placé un poteau qui porte un nombre ou une lettre, et chaque partie est subdivisée en portions de six cent quarante acres chacune. Celui qui a fait choix de cette résidence adopte un lot, et un marché est conclu entre l'agent du district et le nouveau venu, qui paie d'avance le dixième de la somme convenue, en fixant des époques pour les autres payemens. Le nouvel acquéreur entre en possession de son lot; il abat des arbres, en consacre une partie à son foyer, l'autre lui sert à élever sa maison et à former ses palissades. Si toutefois vient pour lui la nécessité de s'éloigner, il peut se retirer sans rien payer, attendu que son travail a mis la terre dans un état d'amélioration.

Un jour on me fit remarquer une belle maison de ferme. Le propriétaire était entré en possession du terrain il y avait environ trente ans : ce n'était alors qu'un sol inculte et couvert de bois. Les moyens pécuniaires de l'acquéreur étaient très-bornés, mais une assiduité continue l'avait bientôt rendu maître d'un domaine considérable. Ce fut pour lui le moment de faire bâtir sa maison et de se marier : il eut le bonheur de voir s'élever autour de lui une famille nombreuse. Ayant atteint sa

soixantième année dans l'état le plus florissant, il pouvait espérer le calme d'une vieillesse heureuse; mais rien n'était plus contraire à ses habitudes que le repos; cet état lui faisait perdre le sentiment de son existence, en ne lui faisant plus sentir l'aiguillon qui avait soutenu la vigueur et l'énergie de sa vie passée. Chaque nouveau venu qui augmentait la population, qui se multipliait autour lui, il le regardait comme un intrus, et, en quelque sorte, comme un espion de sa conduite. Enfin, après quelque temps de lutte contre les désagrémens de la civilisation, il déclara qu'il n'y pouvait plus tenir. Il abandonna sa ferme à ses enfans, et s'enfonça dans les terres de Michigan, au nord-ouest. Sa femme seule l'accompagnait. Pour toute fortune ils emmenèrent avec eux un attelage de bœufs, un chariot, des chevaux, une hache et quelques dollars.

Un lieu, appelé Bristol, fut le but de la promenade que nous fîmes le 23 juin : nous voulions y examiner une source ardente. A notre arrivée nous vîmes la source, mais point de flammes. On envoya chercher de la lumière qui fut aussitôt suspendue au-dessus de l'eau. Nul indice de flammes n'apparaissait encore, quoique une odeur désagréable ne permit pas de révoquer en doute la présence du gaz hydro-

gène, et j'allais me persuader qu'on avait voulu rire à mes dépens, et me régaler d'*un poisson d'avril*, quand tout à coup l'air s'enflamma, et bientôt nous pûmes jouir du spectacle gai et singulier d'une jolie petite vallée, où se dessinait une ligne de flammes voltigeant sur un ruisseau d'eau claire et limpide qui roulait sur un lit inégal de pierres calcaires. Nous passâmes trois jours à Canandaigua; ce séjour nous fut doublement agréable; nous étions logés chez un compatriote. Il a su mettre en honneur, dans son joli village, les usages de la civilisation les plus recherchés, ce qui peut avoir d'heureux résultats; et, pour nous autres voyageurs, c'était un charme inexprimable. Nous n'avions point encore appris à faire, sans soupirer, l'échange du bien être de la civilisation contre les faibles ressources de l'état grossier et primitif qu'il nous fallut si souvent adopter.

La journée du 25 juin fut consacrée à traverser le pays jusqu'au village nommé Rochester, village situé à quelques milles seulement de la rive méridionale du lac Ontario, sur les bords de la rivière de Genesée, près d'une belle chute d'eau. Le canal Erié traverse le village sur un magnifique aqueduc en pierre.

Rochester offre l'exemple le plus remarqua-

ble du rapide accroissement, en étendue et en population, qui caractérise les villages d'Amérique. Une opinion générale parmi les habitans est que l'accroissement de la population devient pour la nation une source de richesse, et qu'il doit être encouragé par tous les moyens possibles.

Je soutiens cependant que, même dans ce pays, il n'est nullement vrai que l'augmentation des individus entraîne nécessairement celle des richesses nationales.

Les modes parisiennes sont seules adoptées par les élégantes des grandes villes des côtes. Mais, si vous vous enfoncez dans l'intérieur des terres, vous n'y rencontrez plus rien de tel. Sur ce chapitre de la tenue, on peut dire en passant que cette cause de mœurs polies et de prospérité, paraît aussi étrangère aux Américains dans sa pratique, que dans son utilité politique. Un chapeau qui n'est point brossé, des souliers qui n'ont jamais été cirés, un air de négligence qui plane sur l'ensemble de l'accoutrement, révèle à l'œil étranger des habitudes contractées de laisser-aller. Il est vrai qu'il y a pour eux liberté parfaite dans le choix du vêtement comme dans la meilleure forme de gouvernement; mais aussi comment espèrent-ils échapper à l'observation critique de l'étranger?

Rochester doit principalement sa prospérité au canal Erié : sa situation le fait choisir pour dépôt général aux riches districts qui avoisinent la rivière Genesée. Ses principales maisons font commerce de blé, farine, bœufs, porcs, soude, potasse, whisky, etc.

Rochester fournit au pays qui l'environne toutes sortes de marchandises fabriquées, qui y sont apportées par le canal de New-York.

Parmi une population de huit mille âmes, dont se compose ce village jeune et gigantesque, il n'y avait qu'un seul individu, parvenu à l'âge de maturité, qui en fût natif; le plus vieux des indigènes n'avait alors que dix-sept ans. Cette prospérité est surtout occasionée par la modicité du prix de transport, et par les avantages du canal Érié. Quant aux frais de voyage des passagers par terre et par eau, ils ne s'élèvent guères qu'à deux sous anglais ou 16 liards de France par mille.

CHAPITRE V.

Défrichement des forêts. — La cour de la Fosse. — Ridge-Road. — Ridgeway. — Lockport. — Le canal Érié.

Le 26 juin nous fîmes notre promenade dans le village : il paraissait dans une incroyable tourmente d'accroissement ; les travaux qui venaient d'être terminés, ceux qui se continuaient, attestaient une activité surprenante. Ce n'était partout que rues encombrées par les matériaux, tintamare de haches et de marteaux, maisons à demi construites, et présentant dans leurs étages inférieurs le spectacle de l'industrie et du commerce, tandis qu'on travaillait encore à terminer la toiture et les étages supérieurs. Je comptai les monumens inachevés, églises, prisons, hôtels. Plusieurs rues presque terminées n'avaient point encore de

nom; d'autres dont les percées étaient simplement indiquées par des palissades, portaient déjà l'écriteau indiquant leur désignation à venir. Il y a quelques années, ce n'était qu'une forêt sombre et solitaire, et actuellement encore on ne peut s'éloigner de ce lieu, sans découvrir de divers côtés les restes de ces antiques forêts. Quand on défriche le sol pour l'agriculture, on laisse les souches des arbres debout pendant plusieurs années, parce qu'il est plus facile, et en même temps plus profitable, de labourer autour d'eux, que d'employer beaucoup de temps à les extirper à l'aide du feu, ou même de la poudre à canon. Mais, quand il s'agit de niveler l'assiette de la forêt pour y élever une ville, il faut suivre une autre marche. Tôt ou tard, suivant le cas et les besoins du propriétaire, les arbres disparaissent entièrement. Ainsi, celui qui possède des capitaux a bientôt remplacé les arbres par des constructions, souvent formant des rues toutes entières, tandis que les terres de son voisin sont encore livrées à la végétation. Il nous est arrivé, dans l'intérieur de la ville même, dans des lieux très-fréquentés, d'être obligés, pour éviter la souche d'un chêne ou d'un sapin, de faire faire un circuit à notre voiture.

En dirigeant notre promenade vers le bois,

nous atteignîmes un lieu grossièrement palissadé, et situé au bas d'une montagne. Je demandai à l'ami qui m'accompagnait ce que ce pouvait être. « Oh, c'est la cour de la Fosse. — Cour de la Fosse, répondis-je, qu'est-ce que cela? — Assurément, me dit-il, vous n'ignorez pas ce que signifie ce mot! C'est le cimetière; tous les habitans y sont portés indistinctement, sans acception de la croyance qu'ils professaient. Nous n'avons pas de cimetière en Amérique. »

La forêt devenait de plus en plus épaisse, et, à un mille, nous n'apercevions plus aucun vestige de la présence de l'homme: la nature seule conservait là tout son empire. Pendant que nous nous consultions sur le parti que nous devions prendre, nous fûmes vivement distraits par le fracas d'un arbre qui tombait; le bruit de sa chute décida la direction de notre promenade; après quelques difficultés nous arrivâmes à un endroit, où trois ou quatre hommes étaient occupés à ouvrir un chemin, qui devait établir une communication à travers le bois, avec un autre chemin qui devait aboutir au village.

A mesure que les arbres tombaient, ils étaient ébranchés, et on les faisait traîner par des bœufs, pour être immédiatement sciés en planches, et mis en œuvre dans les nouvelles bâtisses. Je pus m'assurer qu'on n'avait rien exagéré, en

me disant que le sapin, qui était en pleine vigueur le matin, pouvait, avant la fin du jour, être abattu, scié en planches, et trouver le soir sa place dans la charpente de quelqu'hôtel, ou fabrique qui n'existait encore le matin, que sur le devis de l'architecte.

Le 27 juin, nous quittâmes Rochester; nous parcourûmes environ trente milles sur la Bridge-Thoad, qui passe le long d'une petite éminence, ou banc de sable et de gravier, que l'on suppose avoir fait partie, dans les premiers âges du monde, du rivage du lac Ontario. Il suit à peu près en ligne parallèle les bords de ce fleuve, bien qu'il en soit distant de huit à dix milles, et plus élevé d'environ cent pieds. Ces témoignages des changemens subis par le globe, non-seulement nous remplissent d'admiration, mais, en nous reportant à une époque aussi reculée, excitent au plus haut point notre curiosité. Quelque peu soucieux quel'on puisse être de l'histoire géologique, cette route est toujours digne d'observation: elle présente au voyageur un chemin beaucoup plus commode pour les voitures, que ceux qu'il a rencontrés pendant plusieurs jours; tandis que pour le savant, qui n'adopte une opinion qu'après en avoir fait un examen approfondi, une chaîne d'événemens sublimes lui fait comprendre

tout à coup la révolution, que la surface de la terre a subie; la nature et la marche des choses créées se présentent à son imagination d'une manière tellement évidente, qu'il peut assister par la pensée au spectacle du lac primitif, et se retracer cette immense barrière, dont tous les vestiges sont effacés, mais qui, à cette époque, maintenait les eaux sur un lit si élevé, qu'elles auraient pu facilement submerger toutes les provinces environnantes.

Le soleil était couché, lorsque nous arrivâmes au village de Bridgeway, près d'Oak-Orchard-Creek, et le crépuscule me surprit avant que j'eusse pu établir ma chambre claire (*camera lucida*), pour esquisser un paysage d'un aspect très-sauvage. Pendant que je dessinais, je prêtai l'oreille à un entretien qui venait de s'établir près de moi, et qui insensiblement s'éleva jusqu'à la plus vive discussion : un groupe de villageois débattait la question de savoir, si l'on avait le droit d'arrêter la personne, qui avait servi de caution à un débiteur; ce dernier, homme sans ressource, s'était adroitement soustrait aux poursuites, et l'on avait seulement arrêté sa caution qui était riche. La question, sans doute, était plus ardue qu'elle ne me semblait; car, dans mon ignorance, j'avoue que je

je fus étonné qu'il pût y avoir deux avis à ce sujet.

Profitant d'une pause dans la discussion, l'un des interlocuteurs fit remarquer aux autres, qu'ils se trouvaient dans le voisinage d'une dame et d'un monsieur étrangers, et que ces derniers aimeraient sans doute mieux une chanson, que tous leurs débats. « Qu'en pensez-vous, monsieur Boltum,» ajouta-t-il?

La personne ainsi interpellée se prêta de bonne grâce à ce qu'on exigeait d'elle, et entonna, sur un air de psaume, une chanson assez amusante, de sa composition, tellement ornée de peintures descriptives, qu'elle serait une ressource pour ma narration, et que je regrette de ne pouvoir la transcrire en entier; la dernière stance se terminait ainsi :

« Tom Boltum of Oak-Orchard.
Has pointed out the way;
To dress yourselves in spendour, the richest and the gay;
You may dress in silks and satins without the least of fear;
For he'll keep a-making silk yet the he hunded of years. »

« Tom Boltum d'Oak-Orchard a montré le chemin pour vous habiller splendidement, richement et gaiement. Habillez-vous sans la moindre crainte en soie, en satin; car il tis-

sera de la soie pendant plusieurs centaines d'années. »

L'auteur, ainsi qu'on en peut juger, était tout à la fois poëte et fabricant de soie; en outre, il s'occupait d'agriculture, car, avec l'activité caractéristique de ses compatriotes, il avait introduit le mûrier et le ver-à-soie; et, après avoir appris à sa famille à les soigner, il occupa tout le village à fabriquer la soie.

Le 28 juin, nous nous trouvions à Lockport, village de bois, très-vivant, que le canal Érié partage en deux; des centaines de porcs, des diligences, et des charrettes occupaient les rues populeuses: un air tout à la fois insouciant et affairé semblait le caractère distinctif des habitans.

Lockport est célèbre par son canal, qui, devant avoir pour réservoir celui d'Érié, dont les eaux étaient plus basses que le terrain sur lequel on devait le creuser, exigea qu'on nivelât le sommet de l'éminence sur laquelle est situé Lockport. On creusa donc dans un sol calcaire une magnifique excavation, nommée *the deep cutting* (la profonde coupure), longue de plusieurs milles, et profonde d'environ vingt-cinq pieds. C'est un ouvrage qui a coûté beaucoup de travail et d'argent, et qui fait honneur aux personnes qui l'ont entrepris.

Le canal Erié a 363 milles de longueur, 40 pieds de largeur à la surface, 28 à sa base et 4 de profondeur : il a 83 écluses de 90 pieds de long sur 15 de large.

Ce grand ouvrage, commencé le 4 juillet 1817, fut achevé en huit ans et quatre mois, et coûta environ 9 millions et demi de dollars, un peu plus de 50 millions de francs. Les résultats ont répondu aux espérances des auteurs du projet, et les droits qu'on perçoit ont de beaucoup dépassé la somme sur laquelle on s'était basé. Les propriétés de tout genre ont, ainsi qu'on devait s'y attendre, acquis une plus grande valeur dans tous les endroits que traverse le canal, et les importations et exportations se sont accrues en proportion, dans toutes les parties de l'état situées entre l'Hudson et les lacs; ce qui contribue à augmenter la richesse et l'importance de l'état de New-York.

Malheureusement cet exemple a encouragé beaucoup de spéculations de ce genre, la plupart desquelles n'ont été utiles qu'à ceux qui ont eu l'esprit de s'en retirer après avoir vendu leurs actions avec bénéfice; sous ce rapport elles ne ressemblent pas mal aux sociétés par actions qui se formèrent en Angleterre, en 1825.

Il existe encore un canal très-important, dont l'état d'Ohio, ainsi que plusieurs autres

provinces voisines des lacs supérieurs, trouveront sans doute avantageux de se servir, pour leurs exportations et pour leurs importations; c'est le canal Welland, ouvert à travers l'isthme de Niagara dans le haut Canada. Ce canal unissant le lac Erié au lac Ontario, offre une communication entre les lacs de l'ouest et la mer, soit par le fleuve Saint-Laurent, soit par le canal Oswego jusqu'à Syracuse, et de là par le grand canal jusqu'au port de New-York.

CHAPITRE VI.

Les chutes du Niagara.

Le 29 juin 1827 nous allâmes de Lockport aux chutes du Niagara. Leur aspect surpassa encore l'idée merveilleuse que je m'en étais faite. J'ai cru devoir commencer par cette déclaration, attendu que, soit en Angleterre, soit en Amérique, dès que ce sujet a été mis sur le tapis, on n'a pas manqué de commencer par m'adresser la question : « Les chutes d'eau » du Niagara ont-elles répondu à votre at- » tente ? »

La meilleure réponse que j'aie entendu faire à cette question, est celle d'un voyageur qui revenait des chutes, à une société qui y allait. On lui demanda s'il pensait qu'on risquât de se trouver désappointé, à l'aspect de cette merveille. « Non, répondit le voyageur, à

» moins que vous ne vous attendiez à voir la » mer tomber de la lune. »

Sur notre route nous eûmes, à travers les arbres, la vue ou plutôt un aperçu du lac Ontario. Cette immense nappe d'eau, longue de 170 milles, n'avait aucune ressemblance avec les lacs sur lesquels nos yeux s'étaient reposés. Je m'attendais bien à voir quelque chose d'à peu près semblable à la mer : mais je fus surpris, quand je vis la parfaite ressemblance de ce lac avec l'Océan. C'était la même teinte bleu foncé, la même apparence d'étendue sans bornes. Les masses épaisses d'une forêt vierge, dont le feuillage groupé sur un terrain plat, semblait de loin un immense tapis aux mille couleurs, se prolongeaient, du lieu où nous étions jusqu'à la rive sud-ouest du lac.

Le Niagara, qui coule du lac Erié dans le lac Ontario, ne ressemble à aucune des rivières que je connais. C'est un cours d'eau déjà parvenu, en naissant, à toute sa croissance, et dont le volume n'est pas plus considérable, à son embouchure, qu'à sa source. Sa longueur totale est d'environ 32 milles, dont la moitié se trouve située au-dessus des chutes, et le reste entre ces mêmes chutes et le lac Ontario. Pendant la première moitié de son cours, c'est-à-dire au delà des chutes, le Niagara coule paisiblement

presque au niveau du pays plat qui l'environne; si pour une fois elle venait à subir, l'accident qui se renouvelle souvent pour les autres fleuves, et dont elle seule est exempte, s'il survenait une crue d'eau de huit à dix pieds; la partie adjacente du Haut-Canada à l'ouest, et l'état de New-York à l'est, seraient totalement submergés.

Lorsque le Nigara a dépassé les chutes, il change immédiatement et entièrement de nature; il s'élance avec furie le long d'une vallée profondément encaissée, espèce d'immense tranchée, qui semble avoir été creusée à travers le roc, par l'action continuelle de l'eau depuis des siècles. Les rochers des deux côtés sont, pour la plupart, perpendiculaires, et trempent dans le fleuve; leurs pics s'offrent à l'œil sans contours, et l'âpreté de leurs cimes anguleuses donne à ce lieu, plutôt l'aspect d'une vaste déchirure, que d'une vallée.

Le fleuve, à l'endroit où nous l'aperçûmes pour la première fois, c'est-à-dire à quatre milles au nord des chutes, au lieu de couler paisiblement, s'élance avec impétuosité dans le lac Ontario. Il se précipite d'un lit de rocher en pente, de manière à former l'un des plus formidables de ces torrens qu'on nomme *rapi-*

des: celui-ci porte le nom très-convenable de *Devil' Hole*, le trou du diable.

Ce fut de la rive droite, ou orientale du fleuve, à environ trois milles de la grande chute, que nous l'aperçûmes pour la première fois. Sans essayer de décrire la sensation que cette vue me fit éprouver, je dirai seulement que j'acquis aussitôt la conviction, que jamais ma première impression ne serait affaiblie.

Dès que nous aperçûmes le fleuve, et surtout dès que nous eûmes entendu le bruit de la cataracte, nos cœurs se serrèrent, et nous éprouvâmes un mouvement de surprise indéfinissable. Beaucoup de personnes se sont trouvées, dans le cours de leur vie, à la veille d'un événement extraordinaire : en se rappelant les sensations qu'elles éprouvèrent alors, elles pourront se faire une idée des miennes. Je me souviens d'avoir ressenti quelque chose de semblable, lorsque, à Sainte-Hélène, j'attendis dans l'antichambre de Napoléon; l'idée que le bruit des pas que j'entendais s'approcher de moi étaient ceux d'un homme qui, après avoir tenu sous son sceptre une si grande portion du monde, ne régnait plus que sur quelques modestes chambres, et qu'une simple cloison me séparait de ce demi-Dieu, me causa une émotion profonde; il en fut de même quand je m'avançai vers le Nia-

gara : je savais, qu'au premier détour de la route, j'allais découvrir, moi, le plus magnifique spectacle du monde, l'issue de ces gigantesques réservoirs qui contiennent, dit-on, la moitié des eaux douces qui coulent sur la surface de notre planète.

La première fois que s'ouvre devant nous une scène si imposante, l'attention est embarrassée par une multitude d'objets, et ce n'est qu'après un certain laps de temps, que les points les plus remarquables de cette vaste scène se classent, et nous permettent d'en apprécier l'ensemble.

Il est curieux d'observer, combien les moindres événemens domestiques qui nous arrivent, l'emportent dans notre esprit sur les plus sublimes spectacles de la nature, et nous touchent plus vivement le cœur. Lorsque nous fûmes en présence de la cataracte, il faisait encore jour, et nous eûmes quelques instans pour jeter un coup d'œil sur cette merveille. Je ne sais si ce fut la fatigue de voyage, ou le surcroît d'excitation que cette vue avait produite sur moi qui m'accablèrent : mais, à peine arrivé à l'auberge voisine de la chute, je tombai dans un profond sommeil, malgré le mugissement des eaux. Vers deux heures du matin, au milieu d'un rêve dans lequel m'était apparue une partie de

la cataracte nommée le *Fer-à-Cheval*, et dont j'avais été plus particulièrement frappé, je fus réveillé par un faible cri de ma petite fille, qui, dans l'état d'irritation où je me trouvais, me semblait lutter contre le torrent. Je me levai, et je vis que la lampe en tombant avait réveillé l'enfant. L'obscurité et le bruit de la cataracte l'effrayaient tellement, que je ne pus parvenir à la rendormir, et je me mis en quête d'une lumière. En cherchant à tâtons dans les corridors, le hasard me conduisit devant une fenêtre ouverte sur le derrière de la maison, et mon oreille fut frappée du bruit affreux que faisaient les rapides, en tombant dans la partie supérieure de la cataracte, immédiatement au-dessous du Verandah. La voix plus mâle et plus terrible encore de la cascade éloignée se faisait également entendre; mais le son en était autre que celui des rapides. Pour la première fois, je compris toute la magnificence, toute la sublimité de la scène.

La nuit était très-sombre, quoique les étoiles étincelâssent au-dessus de la cataracte : l'air était imprégné d'une forte odeur de terre, comme une grande rosée : peut-être étaient-ce les brouillards que formaient les eaux en se précipitant. Pas le moindre souffle de vent pour agiter les feuilles, pas d'autre bruit que la voix

imposante du fleuve. Je cherchai à me rappeler dans quel pays j'avais assisté à une scène semblable, et bientôt le nom de Madras s'offrit à mon souvenir. Oubliant entièrement la cause qui m'avait fait sortir, je me transportai en idée dans cette autre partie du globe, et, à demi éveillé, à demi endormi, je me plongeai dans une délicieuse rêverie; soudain un nouveau cri de l'enfant frappa mon oreille, et j'admirai, par quelle sympathie avec le cœur paternel, les sons de cette faible voix dominaient la voix de tonnerre du Niagara.

Les chutes sont divisées en deux parties par l'île des Boucs (Goat-Island), sur laquelle nous passâmes la plus grande partie du jour suivant, esquissant au moyen de la chambre claire, et tenant nos yeux constamment fixés sur la cataracte, avec une attention qui les fatiguait.

Nous fîmes plusieurs fois le tour de l'île, et, quoiqu'elle offre différens points de vue de la cascade et des rapides, tant du côté anglais que du côté américain du fleuve, nous nous trouvions toujours ramenés irrésistiblement du côté du grand Fer-à-Cheval, où la plus grande portion des eaux passe sur un rebord concave, et, sans doute à cause de la profondeur, acquiert une couleur verte foncée, tandis que partout ailleurs l'eau est blanche comme la neige.

Après avoir cherché des comparaisons, pour rendre ce que nous voyions, et ce que nous entendions, nous tombâmes d'accord que le bruit des chutes ressemblait à celui d'un immense moulin. C'est le même son, continuel, sourd, intense et monotone, accompagné du même frémissement qu'on remarque dans un moulin où plusieurs meules sont en activité. Ce frémissement s'étend jusqu'à plusieurs centaines de toises du fleuve; mais il est plus sensible dans Goat-Island, qui se trouve au centre des deux chutes.

Le bruit des rapides est également très-fort, mais plus aigu, et il change de nature selon la position du spectateur. Un jour nous parcourions un sentier frayé dans les bois de l'île, à quelque distance de la grande cataracte, et j'y remarquai que les sons produits par les rapides offraient assez de ressemblance avec une forte averse tombant sur les feuilles d'une forêt, dans un temps calme.

Je ne sais quel voyageur a dit, non sans justesse qu'un Pont à toujours quelque chose qui intéresse plus ou moins. S'il ne présente rien de pittoresque en lui-même, sa structure peut être curieuse; il est ou haut ou long; enfin on trouve un motif pour l'admirer ou le critiquer. Celui qui joint la côte d'Amérique à Goat-Island est le plus singulier ouvrage du monde;

il atteste tout à la fois le génie, l'habileté et la hardiesse de pensée de celui qui l'a élevé; cet habile homme est le propriétaire de l'île. Le pont a sept à huit cents pieds de longueur; on l'a jeté sur la partie la plus dangereuse des rapides, cinquante pieds au-dessus de la Crête de la Chute américaine. Il est construit en bois, et consiste en sept divisions posées sur des piles en bois, construites de façon à présenter la plus grande solidité, quoique les fondations sur lesquelles elles reposent soient extrêmement inégales. Le lit de la rivière dans cet endroit est couvert de pierres rondes et anguleuses, grosses, les unes comme une brouette, les autres comme une diligence, gisant tantôt côte à côte, tantôt étagées les unes sur les autres, de façon que le sommet des unes arrive à un pied ou deux de la surface de l'eau, et que celui des autres s'en trouve à douze ou quinze pieds. Le long de ce fond rapide et irrégulier, le fleuve roule un torrent écumeux, avec une vitesse moyenne de six à sept milles à l'heure, et un bruit assez semblable à celui de la mer se brisant sur des rescifs. Mais il est impossible de faire comprendre, sans l'aide du crayon, ce monument extraordinaire, qui ajoute encore à l'intérêt qu'inspire le Niagara.

Je me promenais un jour avec le proprié-

taire de l'île, il me témoigna le désir d'en faire un lieu de séjour agréable pour les voyageurs; dans ce but, il se proposait d'éclaircir les bois en arrachant la plupart des vieux arbres; un projet si barbare excita au plus haut point mon indignation, et je lui fis comprendre combien de telles idées étaient peu en harmonie avec les goûts de nos peuples d'Europe. Sa manière de voir se trouva bientot d'accord avec la mienne, et je crois avoir contribué, par cette conversation, à sauver de la hache un des endroits les plus pittoresques de l'Amérique.

Le soir du même jour, nous suivîmes pendant six ou sept milles la rive droite du Niagara vers le lac Ontario; nous le traversâmes à Queenstown; bientôt nous atteignîmes le rivage du Canada. Après une excursion de six semaines dans les États-Unis, nous nous trouvions de nouveau sous la domination anglaise. Cet intervalle si court avait été tellement rempli, qu'il nous semblait beaucoup plus long qu'il ne l'avait réellement été. Rien de plus curieux à observer que l'influence d'un demi-mille, d'une séparation géographique presque imaginaire sur les mœurs et les habitudes de deux peuples. Nous ne respirions plus

le même air; le ciel, la terre, toute la scène, nous semblait changée.

Près de l'endroit où nous débarquâmes, dans le Canada, on remarque un monument élevé au brave général Brock, qui fut tué a la bataille de Queenstown, en repoussant une invasion des Américains sur notre territoire pendant la dernière guerre. Nous trouvâmes deux hommes au pied de la colonne, et je dis à l'un deux : « Je suis sûr que vous êtes un » soldat anglais? — Je suis un soldat écossais, » répondit-il, et cela vaut tout antaut, je » pense. » Je fus d'autant moins disposé à le contredire, que je remarquai dans son langage le patois de mon Edinbourg, ma ville natale.

A notre arrivée à Forsyth's Inn (l'auberge de Forsyth), dans le voisinage immédiat des chutes du côté anglais, à peine nous restait-il assez de jour pour distinguer de notre balcon la terrible cataracte, bien que, en ligne droite, elle ne fût distante de nous que de deux cents toises. Je regarde comme impossible de rendre compte de la sensation délicieuse que nous éprouvâmes en contemplant, assis à notre aise, un spectacle auquel, pendant toute notre vie, nous avions désiré assister.

Nous passâmes la plus grande partie de la journée du 2 juillet, à nous promener sur le rivage, examinant les chutes sous tous les aspects possibles. Pendant nos excursions, nous rencontrâmes un gentleman qui demeurait depuis trente-six ans dans le voisinage; heureux mortel! Il nous dit que la chute du grand Fer-à-Cheval avait, à sa connaissance, reculé de quarante à cinquante toises, c'est-à-dire que le rebord ou l'arche, sur laquelle l'eau se précipite, s'était affaissée de manière à opérer ce changement. La justesse de cette observation fut confirmée par celle d'un autre voisin qui habitait les environs depuis quarante ans.

Comme je remettais à l'imprimeur les lignes qui précèdent, mes regards tombèrent sur un journal où je lus le paragraphe suivant :

« *Chutes du Niagara.* — Une lettre d'un » gentleman qui habite ces parages, lettre da- » tée du 30 décembre 1828, annonce que, » dans la soirée du dimanche précédent, vers » neuf heures, deux ou trois chocs ou commo- » tions successives se firent sentir : le second » fut accompagné d'un bruit inaccoutumé que » firent les eaux en se précipitant. On s'aperçut » le lendemain qu'une grande portion de rocher » appartenant au lit du fleuve, à une distance » d'environ deux-cinquièmes de la côte du Ca-

» nada, à l'extrémité de l'angle du Fer-à-Cheval,
» s'était détachée et avait été entraînée dans le
» gouffre. L'aspect des chutes est entièrement
» changé par cette convulsion. On suppose que
» les grands vents qui ont soufflé quelques jours
» avant cet événement, ayant causé une grande
» accumulation d'eau dans le fleuve, en auront
» été la cause immédiate. Le décroissement gra-
» duel du rocher, sur lequel le Niagara se pré-
» cipite, rend plausible la conjecture d'après la
» quelle on pense qu'autrefois les chutes se
» trouvaient à Lewistown, et que, depuis des
» siècles, elles sont remontées par degré jus-
» qu'à la position qu'elles occupent. »

Je visitai, dans trois occasions différentes, la caverne située entre la cascade et l'entablement de rocher qui la domine. La première fois, le 3 juillet, par pure curiosité; la seconde, le 9, pour y faire quelques expériences sur le baromètre; et la dernière, le 10, accompagné d'un ami, pour jouir du mouvement que ce spectacle extraordinaire imprime aux sens et à l'âme. Nous atteignîmes un endroit de la caverne, situé à cent cinquante-trois pieds de l'extérieur, où l'assistance d'un guide, auquel ce pilotage amphibie procure un fort joli revenu, nous fut très-utile. Les rayons qui nous éclairaient donnaient assez de jour, mais d'un reflet

verdâtre; le vent nous poussait de côté et d'autre avec une telle violence, que j'eus peur un moment qu'il ne nous fît perdre l'équilibre, et ne nous jetât dans l'immense chaudière qui bouillonnait à nos pieds. Toutefois, nous souffrions moins de cette tempête, que du déluge d'eau qu'elle faisait incessamment rejaillir sur nous. Par bonheur le vent soufflait de bas en haut; s'il en eût été autrement, nous ne fussions pas sortis vivans de la caverne.

Cette immense cataracte, comme toutes les autres, entraîne avec elle une quantité d'air qu'elle force à pénétrer dans la profondeur de l'eau. On peut faire cette expérience sur une petite échelle, en laissant tomber d'une certaine hauteur de l'eau dans un verre. La masse d'air entraînée par un fleuve tel que le Niagara, doit être énorme, et l'on ne peut calculer jusqu'à quelle profondeur elle se trouve emportée. Cet air, condensé par la pression qu'il subit, doit remonter avec une violence proportionnée, soit de l'extérieur de la cascade, soit de la nappe ou rideau qui forme la cataracte.

La question de savoir si l'air, dans la caverne derrière les chutes était condensé ou raréfié, avait été long-temps controversée; il était assez amusant d'écouter les argumens opposés. On

s'accordait bien à dire qu'on y respirait avec beaucoup de difficulté; mais les uns s'en prenaient au manque d'air, les autres prétendaient qu'il y en avait trop grande surabondance. Aucune de ces opinions n'était fondée; il n'y avait pas trop d'air, mais trop d'eau. En effet, un homme pourrait-il respirer librement, si une demi-douzaine de pompes à incendie lui lançaient à la fois de l'eau dans la figure? Le résultat de cette bizarre opération est précisément celui que produisent les bouffées de vent qui viennent de derrière les chutes.

J'ai remarqué un autre phénomène, dont je n'ai point entendu parler jusqu'ici, mais qui se rapporte évidemment au sujet que je traite. On voit s'élancer de la surface du bassin, au-dessous des chutes, une quantité de cônes d'eau très-pointus qui s'élèvent jusqu'à une hauteur de cent vingt pieds. Leur forme ressemble assez à celle de quelques comètes que j'ai vu dessinées. Leur pointe, qui est toujours tournée en l'air, est extrêmement aiguë, et ne semble pas plus grosse que les doigts et le pouce d'un homme réunis en pointe aussi acérée que possible. Les pyramides coniques de ces météores aqueux varient en longueur, depuis une à deux toises jusqu'à dix ou douze, et

s'étendent de tous côtés de la manière la plus curieuse.

Il est à remarquer que la partie inférieure des chutes se trouve toujours tellement masquée par l'épais brouillard, que forme l'espèce de fumée qui s'élance du tourbillon, qu'il est impossible d'apercevoir le fond de la nappe tombante. C'est de ces nuages qui vont et viennent, et qui s'élèvent quelquefois jusqu'à quelques centaines de pieds, que surgissent ces singuliers cônes ou comètes. J'ai estimé leur hauteur, au moyen des esquisses que j'ai faites à l'aide de la chambre claire, à environ trente pieds au-dessous du sommet. J'ai saisi une occasion favorable, pour calculer l'élévation qu'atteignent ces singuliers projectiles. La hauteur totale étant de cent cinquante à cent soixante pieds, l'élévation perpendiculaire de chaque jet d'eau ne peut être moindre de cent dix ou cent vingt pieds, au-dessus du niveau du bassin.

Il s'agissait ensuite de décider la question relative à l'élasticité de l'air derrière les chutes. Je me servis d'un baromètre préparé pour cette expérience. Il était de la plus grande justesse, et je l'avais muni de deux accessoires indispensables pour des opérations de cette nature. Le premier était un niveau d'eau, ou plutôt un niveau d'esprit-de-vin, placé sur le haut de la ma-

chine qui renfermait le tube, afin d'assurer la position perpendiculaire de l'instrument : le second consistait en plusieurs vis à l'aide desquelles je fixai el baromètre pour l'empêcher de bouger. Au moyen de ces deux accessoires, qui sont de l'invention de M. Adie, d'Édimbourg, on peut se servir avec toute confiance du baromètre, même au milieu des raffales dont j'étais assailli.

Le mercure indiqua 29.68 à deux différens endroits en dehors des chutes ; il marqua 29.72 lorsque l'instrument eut été porté derrière ces chutes, près de Termination-Rock (le Rocher de la fin) ; ainsi se nomme un angle infranchissable de rocher, distant de l'entrée de cent cinquante-trois pieds, en partant de l'extrémité occidentale ou canadienne du grand Fer-à-Cheval. Dans ces deux cas, le thermomètre était à 70 de Farhenheit (21° 11 centigrades). Notre station intérieure était de dix à douze pieds plus basse que la station extérieure, et l'on comprendra aisément que dans ma situation, avec des torrens d'eau qui roulaient sur l'instrument et sur l'observateur, au milieu de tourbillons de vent qui menaçaient à chaque instant de nous jeter dans l'abîme, il n'était pas très-facile de lire avec précision les chiffres indiqués. J'observai que, en dedans des chutes, le

mercure vibrait dans le tube, dans une proportion d'environ quatre centièmes de pouce, et ne restait jamais fixe; je pris en conséquence le chiffre le plus élevé et le chiffre le plus bas, et je notai la moyenne. Pendant les observations extérieures, il n'y eut de perceptible qu'un léger frémissement à la surface de la colonne. Afin d'éviter les erreurs, je répétai l'expérience à un autre endroit, à environ cent vingt pieds en dedans de l'ouverture, et le mercure indiquait 29.74, quoiqu'il vibrât toujours de quelques centièmes de pouce. En somme, si l'on considère que les stations intérieures étaient plus basses que les station extérieures, la petite différence entre les résultats peut être attribuée à des erreurs d'observation, et non à une différence dans l'élasticité de l'air, soit en dedans, soit en dehors de la nappe tombante.

Quoique je ne fusse resté qu'une demiheure derrière les chutes, j'en revins très-fatigué, soit par suite des efforts que j'avais eu à faire pour me maintenir au milieu des vents et de l'eau, soit l'immense intérêt que m'avait inspiré la scène dont je venais d'être témoin.

Le 7 juillet nous acceptâmes, comme moyen de distraction, une invitation dans une maison de campagne du voisinage, d'où

l'on ne pouvait qu'entendre et non apercevoir la cataracte.

Notre hôte avait fait choix d'une position très-pittoresque, au milieu de la solitude sauvage où nous nous trouvions; il s'y était construit une habitation charmante entourée d'un parc magnifique. Pendant que s'opéraient les travaux nécessaire à l'arrangement de son parc, il lui arriva une aventure assez plaisante. Il désirait éclaircir les arbres dans la partie de la forêt qu'il avait choisie et entourée de murs : dans ce but, il marqua avec le marteau, comme on fait dans les coupes de bois, les arbres qu'il devait abattre ; au moment de commencer les travaux, il fut appelé pour une affaire pressante à quelques milles de là ; il partit, recommandant aux ouvriers de bien faire attention aux marques qu'il avait laissées. Ceux-ci, peu habitués aux usages européens, commirent une légère erreur : au lieu d'abattre les arbres martelés, ils crurent devoir les respecter, puisqu'ils étaient marqués, et se mirent bravement à couper les autres. De sorte, que le propriétaire, à son retour, trouva par terre ses arbres les plus beaux, et debout les plus laids et les plus difformes.

Dans la nuit du dimanche, 8 juillet, nous retournâmes aux chutes, pour les voir au clair

de lune. Nous étions préparés à une scène imposante : elle dépassa de beaucoup notre attente; la teinte solennelle, que la nuit versait sur ce spectacle, nous donna des sensations nouvelles, que son effet à la lumière du jour ne nous avait point fait éprouver. Il me semblait que la cataracte s'enflait, montait graduellement vers moi, menaçant de m'engloutir. Mes yeux, continuellement fixés sur le torrent, éprouvèrent des éblouissemens, j'eus des vertiges, et, si je ne m'étais hâté de m'éloigner, cette relation n'aurait jamais vu le jour. J'eus toutes les peines du monde à reprendre assez de courage pour revenir à moi.

Pendant l'époque délicieuse où notre quartier général fut établi dans le voisinage des chutes, nous fîmes quelques excursions dans les environs. Les plus amusantes furent une promenade à Buffalo, ville florissante de l'Amérique, à l'extrémité est du lac Erié, où commence le grand canal de New-York; et une visite que nous rendîmes au canal Welland, qui joint les deux lacs Erié et Ontario.

CHAPITRE VII.

Le canal Welland. — Le canal Rideau. — Le Canal Saint-Laurent.

Le canal Welland parcourt le même espace que les chutes et les rapides du Niagara; il va du lac Érié au lac Ontario, seulement il s'avance avec moins de tumulte et de fracas. Le Niagara est admirable, sublime à contempler; mais c'est tout. Le grand canal présente une utilité réelle, et sert les besoins du commerce. Les sensations qu'on éprouve à la vue de ces deux belles créations, l'une due à la nature et l'autre à l'art, et que sépare une distance de six à huit milles, sont différentes, je l'avoue; mais toutes deux font naître de profondes réflexions.

La beauté et la sublimité des chutes du Niagara ne peuvent être généralement sen-

ties de la plupart des voyageurs. Les avantages du canal Welland sont bien mieux appréciés. Cependant le projet d'une telle œuvre n'attira d'abord que de dédaigneuses moqueries. Sa réalisation paraissait impossible, et cette idée ne trouva que railleuse indifférence chez ceux qui ne l'approuvaient point, et qu'un sentiment assez froid chez ceux qui en comprenaient l'utilité.

Le projet hardi d'unir, par un canal navigable, le lac Erié au lac Ontario, fut conçu par M. William Hamilton Merritt, habitant le village de Sainte-Catherine, dans le haut Canada, à travers lequel passe le canal.

Le niveau du lac Erié, au-dessus du lac Ontario, est de trois cent trente pieds; on a surmonté cette difficulté, à l'aide de trente-sept écluses creusées sur le versant de la montagne qui fait face au lac Ontario. La longueur totale du canal est de quarante-et-un milles et demi, et il peut recevoir les vaisseaux qui naviguent sur le lac, quelle que soit leur dimension. Il y a des schooners de quatre-vingt-dix à cent vingt tonneaux qui passent très-facilement d'une écluse à l'autre; ces dernières ont cent pieds de long sur vingt-deux de large. La profondeur de l'eau n'est jamais de moins de huit pieds; et, à l'aide d'une combinaison habile, il sera facile

de l'élever à dix pieds, si jamais l'on construit des navires d'un plus fort tonnage que ceux qu'on emploie maintenant.

Le canal Welland a cinquante-huit pieds de large à sa surface, et vingt-six à sa base. Toutes les écluses sont construites en bois, ce qui, dans un pays où ce genre de matériaux est aussi abondant, offre le mode de construction le plus économique. On a calculé qu'il en eût coûté neuf fois, davantage pour les construire en pierre. Ce canal a un grand avantage sur le lac Erié son rival, par la situation de son extrémité sud, aboutissant au canal Erié, qui se trouve plus à l'ouest le long du côté nord du lac, que l'ouverture du canal américain. Aussi, dit-on, la glace qui bloque à Buffalo l'entrée du canal Erié, y séjourne-t-elle quelques semaines de plus qu'à l'entrée du canal Welland : d'où il résulte que ce dernier s'ouvre plus tôt au printemps, et se ferme plus tard en automne que le canal Erié.

Le lac n'a pas plus de dix à douze brasses de profondeur (dix-huit à vingt mètres), et gèle tous les ans; mais le lac Ontario est tellement profond, que la glace ne peut se former à sa surface; aussi le climat des deux côtés de ce lac, qui a cent soixante-dix milles de longueur et trente-cinq de largeur, est-il plus

tempéré en hiver et moins chaud en été, qu'il ne l'est, soit à Québec, soit à New-York.

En jetant les yeux sur la carte de l'Amérique septentrionale, on verra que les trois issues principales, au moyen desquelles les produits de l'intérieur peuvent être conduits jusqu'à l'Océan, sont : le Mississipi, qui se jette dans la mer à la Nouvelle-Orléans, dans le golfe du Mexique; le Saint-Laurent, qui passe par Montréal et Québec; et enfin l'Hudson, qui se décharge à New-York. Ces trois grandes routes liquides sont rattachées aux grands lacs du Nord, tantôt par l'art, tantôt par la nature. L'Hudson tient au lac Erié par le grand canal déjà cité, et au lac Ontario par un des bras de ce même canal qui va de Syracuse à Oswego.

On achève maintenant (1829), un canal qui joindra le lac Erié à l'Ohio; et comme ce dernier se jette dans le Mississipi, il y aura bientôt, à travers la province de l'Ohio, une communication par eau entre les lacs et le golfe du Mexique.

Les provinces appartenant à l'Angleterre sur le bord des lacs, ou arrosées par les rivières qui se déchargent dans le Saint-Laurent, pourraient, dit-on, fournir pour l'exportation autant de grain et de farine que les États-Unis. Or, les marchandises anglaises sont admises au Ca-

nada, moyennant un droit de 2 et demi pour cent, tandis que le blé que ce pays exporte ne paye que 5 schelings par quarter (2 hectolitres neuf cent sept millièmes). Aux États-Unis, les marchandises anglaises payent quatre-vingt pour cent, et le blé qu'ils importent en Angleterre est soumis à des droits très-élevés; nous avons donc un marché avantageux ouvert au Canada.

La grande difficulté de la navigation du lac Ontario jusqu'à la mer naît de la quantité innombrable de ses rapides, qu'on ne peut franchir qu'à l'aide de temps, de travail et d'argent, tandis qu'un canal ouvert sur cette ligne offrirait une diminution considérable dans les frais de transport; un tonneau de marchandises qui paye maintenant 7 livres sterling 10 sch., pourrait être transporté de la mer au lac Erié pour 2 livres 5 sch. L'obstacle qui s'oppose à une amélioration des moyens de communication, du haut Canada jusqu'à la mer, gît moins dans des difficultés physiques, que dans un manque d'harmonie entre les pouvoirs supérieurs et inférieurs. Par suite de ce défaut d'union, les uns et les autres travaillent dans leur intérêt particulier, tandis qu'en réunissant leurs efforts et leurs ressources, ces colonies assureraient le bien-être général.

Pendant que je traite des moyens de communication entre le haut et le bas Canada, il est de mon devoir de dire que l'on s'occupe de joindre la mer avec le lac Ontario. Un canal s'achève, qui partira de Kingston, grand établissement naval et militaire à l'extrémité est du lac Ontario, et aboutira à l'Ottawa qui rejoint le Saint-Laurent à quelques milles au-dessus de Montréal. Cet important ouvrage militaire, entrepris aux frais du gouvernement anglais, est destiné au transport des troupes et des magasins en tout temps : mais il deviendra particulièrement utile si jamais nous nous trouvons en guerre avec les États-Unis.

Le canal du Rideau, c'est le nom que porte cette nouvelle communication, est formé presque entièrement d'une chaîne de lacs qui aboutissent les uns dans les autres : si bien que dans toute sa longueur, qui est de cent trente-trois milles, à peine l'on compte vingt milles de canalisation régulière. Le reste consiste en lacs, en digues placées dans des vallées, qui, arrêtant les eaux, sont autant de réservoirs artificiels de plusieurs milles de longueur, sur lesquels les bateaux à vapeur peuvent naviguer sans crainte d'endommager les rives. Si ce canal avait été ouvert avant la dernière guerre avec l'Amérique, il est certain que des

millions auraient été économisés. J'ajouterai que si nous ne prenons pas exemple sur le passé, nous courons risque de perdre ce que des millions ne nous rendraient pas.

CHAPITRE VIII.

La Grande-Rivière. — Une promenade.

Le 12 juillet 1827 je fis une excursion à cheval, depuis les environs de Niagara jusqu'à l'embouchure de la grande rivière dans le lac Érié : situation d'autant plus intéressante qu'on l'a choisie pour y ouvrir un port, au point qui touche au canal Welland. J'accompagnai deux gentlemen qui, heureusement pour moi, connaissaient parfaitement le pays.

Nous allâmes ainsi, tantôt à pied, tantôt à cheval, pendant dix-huit milles, le long de la côte ; nous arrivâmes dans un canton assez étendu, qui semblait avoir été submergé pendant plusieurs années. Les arbres, les buissons, l'herbe, étaient morts, et jamais ne s'est offerte à ma vue une plus triste scène de désolation. Plusieurs arbres avaient été dépouillés de leurs

cimes, et sur les sommets de leurs troncs des aigles avaient bâti leurs nids, ce qui ne ressemblait pas mal à de grandes perruques posées sur des mâts de cocagne. Nous apercevions les têtes des jeunes aiglons qui sortaient du nid, et au-dessus de ces têtes les longs cols chauves de leurs grands parens.

Cependant notre appétit commençait à se faire vivement sentir, et dans ce moment je réfléchissais que tout ce qui pourrait frapper le plus agréablement ma vue était une enseigne d'auberge; je faisais part de ma pensée à mes compagnons, quand au détour du chemin nous apparut la bienheureuse auberge. Nous nous empressâmes d'y entrer, mais elle était déserte; nous enragions : cependant la présence d'une jeune femme assez avenante fut pour nous un symptôme d'espoir. Elle nous parla d'œufs, de lard et d'une poule qui allaient composer notre repas : nous nous prêtâmes de bonne grâce à tout ce qui pouvait en hâter les apprêts, et bientôt nous reprîmes gaiement notre route, dont nous n'eûmes plus à maudire la longueur quand nous nous trouvâmes en présence du tranquille établissement naval, à l'embouchure de la grande rivière.

Le pavillon avait été enlevé, les travaux

avaient diminué, les magasins étaient presque vides. Tout offrait à nos yeux la solitude la plus paisible. Nous y trouvâmes une petite troupe en garnison, sous le commandement d'un officier, dont l'infortune actuelle nous émut beaucoup. On juge de tout, dit-on, par comparaison; cependant il fallait un grand effort d'imagination pour trouver qu'il y eût quelque chose à regretter dans un misérable poste comme celui qui était établi pour la Grande-Rivière. Tel était cependant le motif de la tristesse de l'officier, notre hôte, qui se voyait forcé de quitter son commandement. Il ne nous en fit pas moins de la meilleure grâce les honneurs de son logement, où il nous offrit de nous donner l'hospitalité pour la nuit, ce que nous refusâmes.

Après une nuit que nous passâmes sans pouvoir dormir, dans une petite auberge au delà de la rivière, où nous avions espéré nous trouver plus commodément, mais où nous fûmes livrés à toute l'avidité dévorante de myriades d'insectes, nous saluâmes avec joie le point du jour, et à quatre heures nous étions debout, mettant tout en désordre dans la maison. Notre hôtesse, femme d'un ancien matelot, avec la régularité et la propreté familières à l'habitante d'un vaisseau de ligne, nous servit

un excellent déjeuner de poisson qui venait d'être pris avec la seine par trois ou quatre soldats de la garnison. Notre table était en plein air, et faisait face au soleil levant; le lac Erié était calme et immobile à nos pieds, et ressemblait assez, que l'on me pardonne cette comparaison, à un immense étang. Les hautes terres de la Pensylvanie apparaissaient plus loin à notre vue, et la Grande-Rivière roulait nonchalamment ses eaux limoneuses, qui ressemblaient plutôt à des flots d'huile de couleur sombre qu'aux eaux d'une rivière. Cette couleur, du reste, lui vient des marais de Carnborough et de Wainfleet, qu'elle balaie de ses eaux.

Nous nous mîmes en route vers sept heures à travers des cantons à demi inondés, dont j'oublie les noms. Les deux premiers milles se passèrent assez bien, à une ou deux fondrières près, qui rappelèrent à ma mémoire les affreuses *Kantanas*, ou trônes de boue, qui engloutissent une diligence. Mais plus nous allions en avant, plus la nature du sol devenait mauvaise, et bientôt je me rappelai avec horreur l'histoire du maître de Raverswood, et je prévis le moment où nous allions donner pour écurie à nos chevaux l'abîme sans fond de quelque Kelpie.

Dans cet instant où notre aventureuse démarche se présentait à nous dans toutes ses horribles conséquences, et où chacun de nous n'aurait demandé qu'un prétexte pour revenir de cette détermination hasardeuse et retourner sur nos pas, nous aperçûmes un cavalier de fort bonne mine et suivant la direction contraire à la nôtre. En réponse à la question que nous lui adressâmes sur l'état de la route qui nous restait à faire, il secoua la tête, et nous assura qu'elle était pire qu'aucune de celles que nous avions parcourues.

« En vérité, ajouta-t-il avec un air de » triomphe, je me suis trouvé un moment » avec de l'eau jusqu'au-dessus du genou. »

A ces mots nous jetâmes les yeux sur la partie de son costume, que ce mode de voyage devait avoir plus spécialement affecté, et nous le trouvâmes dans l'état le plus propre et le plus sec.

« Oh! s'écria-t-il, devinant notre pensée et » frappant sa cuisse, j'ai eu soin d'ôter ma culotte et de la porter sur mes épaules : vous » voyez que bien m'en a pris. »

Nous voyions très-bien en effet; mais l'idée de notre gros interlocuteur, chevauchant les cuisses nues dans une mare de boue, avec ses inexprimables accrochées à un bâton sur son

épaule en guise de signal de détresse, se présentait à nous de la façon la plus grotesque; après avoir ri de lui et avec lui, nous nous décidâmes à virer de bord et à marcher de conserve avec lui.

Nous revînmes ainsi sur nos pas, et, après avoir suivi le rivage du lac pendant vingt-quatre milles, nous nous enfonçâmes de nouveau dans les profondeurs de la forêt; après une journée de marche, nous nous trouvâmes sur la Chippewa, ou rivière Welland. Après avoir suivi son cours pendant cinq milles, nous atteignîmes l'éminence remarquable qu'on appelle Short-Hills et qui s'élève à peu près au centre de la péninsule du Niagara. De cet endroit, qui est à douze milles de la frontière américaine, on a une vue complète des lacs Érié et Ontario, et de toute la contrée intermédiaire tant Américaine que Canadienne, aux environs des hutes.

CHAPITRE IX.

York, capitale du Haut-Canada. — Le Chef sauvage. — L'Ontario. — Scène de féerie.

Le 16 juillet 1827, après deux jours de repos qui m'étaient devenus indispensables, nous nous mîmes en route, ma femme et moi, pour faire une excursion de peu d'étendue, à ce que nous pensions du moins, du côté de Burlington-Bay, à l'extrémité occidentale du lac Ontario.

L'intérêt de notre promenade s'accroissait à chaque pas : il faisait un temps superbe, et les points de vue s'offraient sous des effets nouveaux et admirables; au lieu d'une excursion de quarante-huit heures, nous fûmes entraînés à parcourir, à travers les bois, toute la distance de Niagara jusqu'à Kingston. Nous avions fait quatre cent soixante-trois milles. Ce fut assez

d'un tel voyage par terre, et nous nous empressâmes de prendre le bateau à vapeur qui retournait aux chutes. Notre promenade avait duré onze jours et demi.

Le 17 juillet, nous visitâmes un objet digne d'attention, la digue naturelle située à l'embouchure de Burlington-Bay. Ce banc a six milles de longueur, il est presque droit, et s'élève de douze à quinze pieds au-dessus du niveau du lac; sa largeur varie de quarante à cent toises; il est formé entièrement de sable et couvert de chênes. Cette grande jetée, ou digue, se nomme *The Beach*, c'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue.

Le jour suivant nous fîmes la connaissance du chef d'une tribu indienne; mais notre ami, s'il nous est permis de lui donner ce nom, n'était rien point ce que notre imagination nous l'avait peint. Dans ses discours, dans son costume, dans ses manières, dans sa conduite, dans ses goûts et dans ses opinions, c'était un véritable Anglais. Il est propriétaire d'une ferme qu'il cultive; mais j'ignore la nature des relations qu'il a conservées avec la tribu qui lui a donné naissance. Je pense toutefois qu'une personne comme lui, qui a voyagé en Angleterre et dans d'autres pays, et qui certes a assez d'intelligence pour profiter des choses

qu'il a observées, pourrait offrir les moyens d'améliorer une race bien digne d'intérêt.

A défaut d'un meilleur moyen de transport, nous fûmes obligés de voyager dans un véhicule honoré du nom de chariot : c'était une bonne, honnête et douce charrette; bien que nous eussions l'honneur de quatre roues, l'élasticité des morceaux de bois qui servaient de supports à nos siéges n'était pas de nature à nous les faire préférer à des ressorts.

Au moment où le soleil se couchait, et à moitié chemin entre les deux relais, un de nos essieux cassa, et nous tombâmes les uns sur les autres. Nous étions près d'une habitation; mais ce fut en vain que nous frappâmes aux portes ou que nous essayâmes de les ouvrir, aucun signe de vie ne s'y manifesta.

Je conseillai au voiturier, qui ne savait quel parti prendre, de monter à cheval et d'aller chercher une autre charrette; ce qu'il fit. Nous nous trouvâmes, à l'approche de la nuit, au milieu d'une forêt du Canada, entourés de marais qui retentissaient du croassement des grenouilles, et par-dessus le marché assaillis de *moustiques*.

Nous nous étions moqués du chariot à quatre roues, et nous avions maudit la dureté de ses

ressorts de bois; cependant nous fûmes fort aises, au bout d'une heure d'attente, de nous trouver de nouveau en mouvement, quoique dans un équipage plus modeste encore, c'est-à-dire dans une mauvaise charrette roulant sur deux roues, où nous n'avions qu'une botte de paille pour nous protéger contre les cahots qui, se répétant d'échos en échos, allaient se perdre dans les profondeurs inconnues de ces horribles marais.

Le lendemain matin, à six heures, nous quittâmes notre logement de la nuit, que nous n'avions atteint qu'à dix heures le soir précédent, et nous déjeunâmes dans une espèce d'auberge d'assez bonne apparence. La matinée était fraîche, et nous ne nous sentions point incommodés par le soleil, quoiqu'il parût alors dans tout son éclat; sa présence animait le paysage d'une vie et d'un éclat admirables.

Sur notre route, en nous dirigeant vers York, capitale du Haut-Canada, sur la rive septentrionale du lac Ontario, nous nous détournâmes un peu de notre chemin pour visiter un village de nouvelle création, sur les bords de la rivière Crédit, habités par la tribu des Mississaguas.

Nous examinâmes avec attention ce village, et nous nous entretînmes sur ce sujet avec le

maître d'école, frère de M. Jones, aux efforts duquel on doit le succès de cette tentative.

Le nombre des Indiens établis dans ce village n'est que de deux cent quinze; mais on a un grand point: on s'est assuré qu'il y a moyen de les civiliser. Le même désir de civilisation se propage rapidement parmi les autres tribus alliées aux Mississaguas, et principalement parmi les Chippewas du lac Simcoe et du Rice-Lake.

En nous éloignant du Mississaguas, au lieu de reprendre directement notre route, nous préférâmes suivre les bords de la rivière jusqu'à sa jonction avec le lac Ontario, après quoi nous tournâmes à l'est et suivîmes la côte jusqu'à York. Une imagination européenne se ferait difficilement une idée des horribles cahotemens que nous faisait souffrir une route tapissée de troncs d'arbres horizontalement couchés, et dont les inégalités ne se trouvent effacées ni par des pierres ni par de la terre.

Le souvenir de pareilles tribulations, fussent-elles encore vingt fois plus grandes, disparaît sous le charme d'une société agréable. A notre arrivée à York, siége du gouvernement du Haut-Canada, plusieurs de nos compatriotes, que nous n'avions jamais vus,

nous firent l'accueil réservé aux meilleurs amis.

Le 19 juillet, au lieu de suivre, comme nous en avions le projet, la route directe qui se dirige vers l'est, nous tournâmes vers la gauche et nous fîmes trente milles au nord, du côté du lac Simcoe, l'une des grandes nappes d'eau dont le Haut-Canada est couvert. Notre but était d'assister à la distribution annuelle des présens que le gouvernement fait aux Indiens. Ces dons représentent le payement régulier des pensions, en considération desquelles les Indiens renoncent à leurs droits sur certaines portions du pays.

Nous passâmes la nuit au village de New-Market, qui est le point le plus rapproché de Holland's-Landing, où les Indiens étaient campés. Nous y fûmes très-cordialement reçus par quelques amis qui, bien qu'ils ne fussent jamais sortis du Canada, avaient appris à estimer les jouissances de la civilisation.

Je saisirai cette occasion pour faire remarquer que, dans toutes les parties du Canada, les habitans parlent anglais, et que leur apparence et leur manière d'agir n'offrent aucune différence sensible avec celles de mes compatriotes. Leur costume même n'a rien qui le dis-

tingue de celui que portent les Anglais dans les diverses positions sociales. Aux États-Unis, au contraire, le langage, les pensées et jusqu'au son de voix, sont tout-à-fait étrangers, et n'offrent aucun rapport avec la mère-patrie.

La scène qui se passa à Holland's-Landing nous amusa beaucoup; là étaient réunis les Indiens avec leurs squaws et leurs papouses, c'est ainsi qu'ils nomment leurs femmes et leurs enfans. Une partie de la troupe était campée au milieu des broussailles dans des wigwams ou huttes en écorce de bouleau; mais le plus grand nombre ayant descendu le lac Simcoe dans la matinée, s'étaient contentés de tirer leurs canots sur l'herbe, afin d'être prêts à partir, aussitôt que les cérémonies du jour seraient achevées. L'Indien, qui remplissait le rôle de maître des cérémonies, paraissait avoir beaucoup de peine à disposer sa troupe comme il le jugeait convenable; à la fin cependant, il parvint à former deux lignes, composées l'une des hommes, l'autre des femmes; dans le milieu restaient les enfans qu'on laissa gambader à leur aise. Plusieurs d'entre eux portaient à leurs oreilles d'énormes anneaux, j'en ai mesuré qui avaient plus de six pouces de long; d'autres avaient à leur cou

des ornemens en argent dont la grosseur variait depuis celle d'une montre jusqu'à celle d'une soupière. Quelques femmes étaient parées des mêmes ornemens. Plusieurs demoiselles, sans doute les coryphées de la mode, portaient une douzaine de colliers de grains de verre, de différentes couleurs, posés les uns sur les autres. Je vis un Indien orné d'une garniture d'ossemens : c'est ce qu'on appelle le célèbre wampum; ce personnage, ainsi que cinq ou six autres, portait à ses narines, percées à cet effet, des anneaux qui lui retombaient sur la bouche. Leur manière de soigner les enfans aura de la peine à pénétrer dans nos usages d'Europe : tant qu'ils ne sont pas assez grands pour se passer de secours étrangers, on les fourre dans une boîte, d'où ne sortent que leurs pieds et leur tête; puis on les accroche à un arbre ou à un clou, ou bien on les pose contre un mur, comme nous faisons d'une cage ou d'une paire de bottes, et on les laisse là crier et s'égosiller tout à leur aise.

Le 21 juillet, nous quittâmes York après avoir eu beaucoup de peine à nous procurer une voiture; tous les chevaux avaient été retenus pour l'espèce de foire d'où nous venions. Ce retard nous eût peu inquiétés, si nous n'a-

vions pas craint d'être surpris par la nuit sur des routes dont on ne nous avait point fait un tableau agréable. D'abord nous fûmes les premiers à rire de nos craintes : tant nous étions persuadés qu'après notre voyage de la rivière Crédit rien n'avait plus droit de nous effrayer; cependant peu à peu le jour baissait et avec lui notre courage. Au lieu d'un pays ouvert, nous trouvâmes des bois épais du plus horrible aspect; nos infernales routes reparurent plus épouvantables encore, grâce à des ornières noires et profondes où s'enfonçaient jusqu'aux moyeux nos roues de devant et qui baignaient l'essieu de derrière.

Un peu avant le coucher du soleil, à six ou huit milles de notre couchée, nous sortîmes enfin de la forêt : une petite vallée, l'une des plus jolies d'Amérique, s'ouvrit devant nous. Un ruisseau dormant, de couleur sombre, nommé la rivière Rouge, serpentait à travers une prairie encaissée dans des bancs de terre rouge, et couverte de taillis du sein desquels s'élevaient des pins gigantesques.

Arrivés à l'endroit où existait jadis un port, nous vîmes un petit garçon, placé dans un canot qui n'était pas deux fois grand comme lui, et ramant de toutes ses forces pour

transporter un cheval sur l'autre rive. Nous étions quelque peu intéressés dans le résultat de cette opération, et nous le suivîmes attentivement des yeux. Il commença d'abord par passer le cavalier et la selle dans sa coquille de noix ; puis il attacha une corde au cou du cheval et se replaça dans son canot, tandis qu'un autre marmot, faisant l'arrière-garde, poussait le cheval pour le forcer à entrer dans l'eau.

J'avouerai que cette sorte de navigation ne m'inspirait pas une grande confiance ; mais nous n'avions pas à choisir, et, rassemblant tout notre courage, nous nous risquâmes l'un après l'autre dans le vaisseau de cet amiral, et nous atteignîmes l'autre bord sans encombre. La seconde opération fut de passer le bagage; la troisième de remorquer le cheval, *secundum artem*, c'est-à-dire par le nez; la dernière fut le transport de la voiture. Toute ma science de marin ne me servit qu'à prévoir le malheur qui nous arriverait, si une corde d'un pouce et demi qui retenait la voiture venait à casser; elle serait allée au fond de l'eau, et nous aurions été obligés de bivouaquer sur la rive gauche de la rivière Rouge qui, toute pittoresque qu'elle est, ne nous aurait pas semblé un gîte fort agréable. Heureusement nous

parvînmes à passer la voiture, et lorsque les roues de devant eurent touché le rivage, nous crûmes être au bout de tous nos embarras. Mais la force réunie de toute notre troupe, hommes, femmes, jeunes et vieux, ne put faire bouger d'un pouce la voiture. Je ne sais comment nous serions sortis de là si nous n'eussions pas aperçu trois à quatre toises de chaînes en fer, que notre petit commandant attacha au chariot d'un côté et au cheval de l'autre; par ce moyen nous eûmes bientôt atteint en triomphe le haut de la berge, et nous poussâmes un cri de joie que répétèrent successivement tous les échos de la forêt.

Le reste de notre trajet se fit pendant la nuit, et nous arrivâmes à la couchée, fatigués à l'excès.

Le lendemain matin, 22 juillet, nous nous mîmes en route de bonne heure, dans l'espoir d'arriver à Cobourg assez tôt pour dîner. Vain espoir! quoique la distance ne soit que de quarante-trois milles, il nous fallut treize heures pour l'accomplir.

Nous avions résolu de profiter de chaque minute de jour, et nous nous étions arrangés pour faire seize milles avant le déjeuner. De semblables projets sont plus aisés à former

8.

qu'à exécuter, et, après neuf milles de mauvais chemins, l'air frais du matin nous ouvrit tellement l'appétit que, pour nous distraire un peu, nous fûmes obligés de nous occuper exclusivement des beautés du paysage qui se déroulait devant nous. Par momens, nous nous prenions à réfléchir sur la position isolée où nous nous trouvions, nous, gens d'Europe, au milieu d'une épaisse forêt d'Amérique, éloignés de tout endroit habité; soudain, à notre grande surprise, une voix s'éleva du milieu des bois, et cria :

« Capitaine Hall! capitaine Hall! »

Les contes des Mille et Une Nuits ne nous semblèrent plus incroyables, quand nous entendîmes une voix humaine prononcer mon nom dans cette vaste solitude.

« Oh! continua la voix, vous ne brûlerez » pas ainsi la politesse à ma chaumière; il faut » que vous y veniez déjeuner. Conducteur, » tournez un peu à droite, là, encore un peu : » vous voici à la porte. »

Ce n'était point une vision : il y avait bien devant nous une petite habitation charmante, entourée de bosquets et de fleurs.

Je commençai à me rappeler que j'avais rencontré quelque temps auparavant, aux Chutes, cet ami qui me tombait du ciel. Il nous

expliqua qu'il nous avait reconnus, parce que nul voyageur canadien ne fait ce trajet par terre que lorsqu'elle est couverte de neige; comme il savait que nous devions passer près de lui, il nous guettait depuis quelques jours, afin que nous ne pussions lui échapper.

Bientôt un excellent déjeuner fuma sur la table. Avant d'y prendre part, notre hôte mit ses lunettes et nous lit un chapitre de la Bible, puis il improvisa une prière comme font les presbytériens.

Lorsque notre appétit fut un peu apaisé, nous regardâmes autour de nous, et nous aperçûmes avec surprise, d'un côté un piano, et de l'autre une bibliothéque remplie de livres élégamment reliés : ce qui, joint à quelques tableaux et à divers autres objets de luxe, nous donna une idée avantageuse de la prospérité de notre hôte. Mais nous gardâmes nos réflexions pour nous, nous prîmes le bien comme il nous était venu, et, après des souhaits mutuels de bonheur et de santé, nous nous séparâmes, sans doute pour ne plus nous revoir.

Nous nous trouvâmes bientôt dans un endroit découvert ; au loin, sous l'ombre projetée par quelques bouleaux, nous aperçûmes dans un chariot une société endimanchée, et près d'elle

quatre ou cinq autres groupes d'hommes qui semblaient descendre de voiture; ils dételèrent leurs chevaux et ajustèrent leurs habits et leur chevelure, comme gens qui se préparent pour une cérémonie. Nous crûmes d'abord qu'il s'agissait de quelque fête gastronomique; mais les chants solennels des psaumes, qui bientôt frappèrent nos oreilles et qui partaient du milieu du bois, nous indiquèrent que les habitans des environs venaient de se réunir en assemblée religieuse.

Nous descendîmes, et, suivant le chemin que nous indiquaient deux rangées de voitures de tout genre, nous arrivâmes à une immense grotte dans laquelle les fidèles étaient rassemblés. La chaire était une plate-forme grossière soutenue par quelques vieux troncs d'arbres. Le prédicateur, homme d'une grande taille, à la mine sévère, appartenant, nous dit-on, à la secte des méthodistes, était revêtu d'un manteau flottant, de couleur pourpre, et sa tête était entourée d'un mouchoir de soie jaune. Ce costume n'avait rien d'ecclésiastique; mais les paroles du ministre respiraient toute la dignité de son caractère. Trois personnes se trouvaient assises sur la plate-forme, à côté du prédicateur, qui seul était debout. La congrégation se composait d'environ deux cents

personnes, séparées par bandes de vingt, assises sur des bancs de bois et de pierre ; les femmes étaient d'un côté et les hommes de l'autre. Nous remarquâmes à l'entrée quelques visiteurs qui, n'appartenant pas à la réunion, se tenaient comme nous à l'écart, sans oser pénétrer dans la nef verdoyante de cette cathédrale de la forêt.

Dans ces régions sauvages, où s'élèvent peu de villages et point de villes, il est difficile d'indiquer des lieux de réunion pour les exercices religieux ; ainsi ces prédicateurs nomades, quoique souvent ridicules, sont de la plus grande utilité pour entretenir dans les cœurs la flamme chrétiennes. Nous quittâmes cette modeste église, pleins de respect pour le pasteur et pour ses ouailles.

CHAPITRE X.

Cobourg. — Otanabée. — Colonistes. — Le chêne du capitaine Hall.

Il était tard lorsque nous entrâmes dans la ville de Cobourg. Fort heureusement nous tombâmes entre bonnes mains : on nous laissa nous mettre au lit sans nous accabler de questions incommodes; ce qui était d'autant plus nécessaire, que nous avions l'intention d'aller le jour suivant visiter un endroit nouvellement colonisé, au nord de Cobourg, un peu en remontant l'Otanabée; les émigrés irlandais qui l'habitaient, avaient été envoyés au Canada par le gouvernement en 1825. Nous désirions voir par nous-mêmes si cette expérience, car on l'avait indiquée comme telle, avait réussi.

En conséquence, nous nous levâmes à trois heures du matin, le 23 juillet 1827, et nous

arrivâmes au village nouvellement bâti de Péterborough, à trente milles nord de Cobourg : il était sept heures et demie du soir, nous étions morts de fatigue.

Le gouvernement avait envoyé deux mille vingt-quatre colons, en dépensant pour chacun d'eux 21 liv. st. 5 s. 4 d. (532 francs). Chaque famille reçut des provisions pour quinze mois, cent acres de terre (40 hectares et demi), une vache et quelques objets indispensables. Ces émigrans avaient été choisis parmi les gens les plus dénués de ressources et les moins capables de soutenir leur famille dans leur pays. On voulut prouver par cet essai que les êtres les plus inutiles et les plus misérables pouvaient s'utiliser. Il s'agissait de comparer la somme nécessaire à leur transport et à leur subsistance au Canada, avec celle qu'ils coûtaient à leur pays natal, en y vivant misérablement.

Je pensai que le meilleur mode à employer pour obtenir des renseignemens exacts, était de ne pas avoir l'air d'y attacher une trop grande importance, de battre les buissons, si je puis me servir de cette expression, et de recueillir çà et là les détails que je désirais obtenir.

L'agent principal de la colonie, m'accom-

pagnant un jour, rencontra un habitant du village, vieillard intelligent et au fait de ce qui s'y passait. Il dit au colon qu'un monsieur (me désignant), qui visitait le village, désirait lui demander quelques renseignemens. Cet homme prit soudain l'alarme; il craignait, dit-il, que je ne fusse venu pour faire des changemens dans sa propriété, ou pour lui causer un préjudice quelconque.

« Que faut-il que je dise à ce mons eur ?
» demanda-t-il.

— » Cornelius, dit l'agent, il ne s'agit
» que de dire la vérité!

— » Oh! oui, oui, répartit le vieillard, je
» sais bien que nous devons toujours dire la
» vérité; mais si je savais ce que ce monsieur
» désire qu'on lui réponde, je serais plus à
» mon aise.

— » Expliquez-vous mieux, je ne vous com-
» prends pas.

— » Oh! je m'entends très-bien, moi. Faut-
» il que j'embellisse ou que j'enlaidisse les
» choses ? »

Il ne put jamais arracher à l'agent la règle de conduite qu'il devait suivre; mais, comme il désirait à son tour savoir ce que cette enquête signifiait, il vint à moi, bien décidé à se tenir sur ses gardes.

Pendant quelque temps il éluda mes questions fort adroitement. Il ne pouvait pas dire qu'il fût mieux ou plus mal que dans son pays, quoiqu'il convînt qu'ici il possédait une grande propriété exempte d'impôts, tandis qu'en Irlande il ne dirigeait qu'une toute petite ferme dont il n'avait jamais pu payer le loyer.

« Eh bien, monsieur Cornelius, seriez-vous
» bien aise d'être replacé en Irlande dans la
» position que vous y occupiez ?

— » Certainement, monsieur.

— » Pourquoi n'y retournez-vous pas, qui
» vous en empêche

— » Ce sont les garçons.

— » Quels garçons?

— » Mes deux fils, qui aiment tant ce pays !
» ils ont défriché vingt acres de terre, et nous
» avons récolté du blé et de l'avoine, des pom-
» mes-de-terre, du blé de Turquie et des na-
» vets; nous avons encore six acres de défrichés
» que nous allons bientôt ensemencer. D'ailleurs
» ces garçons aiment leur indépendance. Bref,
» monsieur, c'est un beau pays pour un pauvre
» homme, s'il est industrieux; et sans la fièvre,
» les mauvaises routes, la rigueur de l'hiver et
» l'éloignement de tout endroit habité, on
» n'aurait pas trop à se plaindre : il y a tou-

» jours des vivres en abondance et de l'ouvrage
» bien payé pour ceux qui aiment le tra-
» vail. »

Il continua ainsi quelque temps, louant et blâmant par antithèses; tantôt craignant de dire trop, tantôt de dire trop peu; et cherchant à s'assurer de l'impression que son éloquence faisait sur un voyageur, espèce d'animal qu'il n'avait pas encore vu dans ses forêts.

Je désirai savoir s'il était reconnaissant envers le gouvernement qui l'avait envoyé dans ce pays, lui et sa famille, sans qu'il leur en coûtât rien, et qui leur avait donné gratis tant de terrain et de provisions. Il fut complétement pris au dépourvu par cet appel direct, et s'écria vivement :

« Oh! bien sûr que je suis reconnaissant!
» nous devons tout au gouvernement... c'est-à-
» dire à sa majesté, puisse-t-elle vivre long-
» temps! »

Mais, effrayé bientôt que cette déclaration franche ne me donnât trop beau jeu, il ajouta avec gravité :

« Malgré tout, j'aurais très-bien vécu en Ir-
» lande.

— « Pourquoi diable alors êtes-vous venu en
» Amérique? m'écriai-je.

— » Oh! monsieur, répondit-il, ce sont les » garçons. »

Il recommença les mêmes litanies qu'il termina en disant : « Nous sommes contens et » heureux ici, nous y resterons. »

Le 24 juillet je me promenai dans la colonie, et, dans le cours de ma promenade, je trouvai d'anciens établissemens. L'un de ces colons m'amusa beaucoup. C'était un vieil Écossais de Banff, avec un joli nez rouge, de la couleur et de la forme de sa pomme-de-terre nationale : drôle de corps s'il en fut, et bavard à faire trembler. Il s'émerveilla lorsque je lui eus dit d'où je venais, et j'eus de rudes combats à soutenir pour empêcher qu'il ne m'introduisît dans le gosier une énorme ration de Whisky.

Il était deux heures lorsque nous arrivâmes au Clearing (clairière) d'un des émigrans de 1827 les plus actifs. Le maître n'était pas au logis : mais sa femme nous fit les honneurs de son habitation, et nous présenta ses trois fils de l'âge de vingt, dix-huit et seize ans, sans compter une quantité de petits enfans mâles et femelles, en tout formant le nombre de onze. Depuis 1825 jusqu'à cette époque (juillet 1827), ils avaient défriché vingt-six acres, qui offraient une culture magnifique.

C'est ici le moment d'ajouter que chacune

des familles envoyées en 1825 par le gouvernement, reçut en ustensiles et autres objets une valeur de 12 livres st. par tête, ou 60 livres par famille, indépendamment des premiers frais.

J'avais l'intention de continuer ces investigations le lendemain, mais il plut si fort, que pendant toute la matinée nous ne pûmes sortir. Vers midi le temps se leva; mais les chemins ouverts par les colons étaient tellement glissans et remplis d'eau, qu'on pouvait à peine y marcher. Nous arrivâmes à une habitation dont le propriétaire n'était établi que depuis deux mois. Dans ce court espace de temps, il avait défriché et ensemencé sept acres de terre. Cet homme était venu avec les colons de 1825. Ne possédant pas un seul dollar, il se mit au service d'un émigrant établi à Péterborough, et, au moyen des économies qu'il fit sur ses gages, il put cultiver avantageusement le lot qui lui avait été accordé par le gouvernement. En me promenant dans sa propriété j'aperçus un chêne magnifique, et je témoignai le chagrin que j'éprouvais en pensant qu'un aussi bel arbre fût destiné à l'usage du foyer. Je finis en priant le propriétaire de le laisser debout pour l'amour de moi. Il me le promit de la meilleure grâce du monde, et me demanda mon nom, afin qu'on le gravât sur l'arbre

pour lui servir de sauve-garde. « Après moi, » ajouta-t-il, mes enfans le respecteront. »

Depuis je reçus une lettre de ce pays, lettre où se trouve le passage suivant :

« J'ai été visiter les bons habitans de Péterborough ; ils ont conservé un agréable souvenir de la visite que vous leur fîtes avec » madame Hall ; l'émigrant irlandais a menacé des châtimens les plus sévères celui » qui causerait le moindre dommage au chêne » du capitaine Hall. »

La lettre suivante est écrite par un fermier qui a demeuré long-temps au milieu des nouveaux colons. Je ne veux pas l'abréger de peur de nuire à sa naïveté ; je la donnerai telle qu'elle m'est parvenue, en réponse à plusieurs questions que j'avais faites.

Otanabée, 16 avril 1828.

« De retour chez moi après une longue absence, je trouve mes affaires tellement arriérées, que je ne pourrai donner aux questions que m'adresse le capitaine Hall, toute l'attention qu'elles méritent.

» Si un homme laborieux, ayant, je suppose, une femme et cinq enfans, arrive au Canada avec

10 livres st. dans sa poche; s'il a l'habitude du travail, s'il est industrieux et qu'il puisse vivre avec une grande frugalité, il fera bien d'aller dans les terres sauvages. Il arrivera probablement en temps utile pour la moisson, et il pourra gagner suffisamment pour acheter une vache, et même quelques provisions. Il devra habiter ses propres terres le plus tôt possible; et, comme les anciens colons ne se font jamais prier pour former ce qu'on appelle une ruche, ou le rassemblement de plusieurs dans l'intérêt d'un seul, sa maison sera bientôt bâtie. Il aura le temps de la rendre confortable, et d'élaguer les taillis qui l'entoureront avant que l'hiver soit venu. Si la neige n'est pas trop abondante, il pourra défricher, c'est-à-dire abattre les arbres durant tout l'hiver; mais si le temps l'empêche de se servir de sa hache, il faut qu il aille manier le fléau chez ses voisins, qui lui donneront du blé en échange de son travail; il devra reprendre la hache aussitôt que la saison le lui permettra. En défrichant, il faut surtout sauver les pièces de bois qui peuvent servir à faire des barrières, et les laisser de la longueur nécessaire. Le colon n'aura pas beaucoup de peine à nourrir sa vache, ou même trois ou quatre autres têtes de bétail; les jeunes branches des arbres qu'il abattra au printemps, avec

une bonne quantité de sel, lui suffiront pour cet objet.

» Si quelqu'un de sa famille peut l'aider, toutes ses terres seront défrichées en hiver, et ensemencées de pommes-de-terre, de blé de Turquie et de navets. S'il n'a pas d'aide, il en pourra défricher deux ares, par échange de travaux avec un autre colon qui l'aidera à abattre le bois et à le transporter. Lorsque sa récolte sera rentrée et ses haies établies, il faudra qu'il se procure des provisions, afin d'acheter une couple de bœufs. Il pourra travailler davantage cette année, parce que sa famille prendra soin de couper le blé et de l'égrener. Si ses pommes-de-terre et ses autres récoltes sont faites à temps, il pourra semer du blé d'automne, sinon il fera mieux de semer au printemps.

» Je pense qu'une famille peut venir de la plupart des ports d'Angleterre, dans le haut Canada, pour environ dix livres st.; et, en supposant qu'elle possède dix autres livres st., les émigrans qui suivront le plan que je viens de tracer se trouveront au bout de quatre ou cinq ans dans une situation prospère, pourvu qu'ils soient travailleurs et sobres. Beaucoup de colons autour de moi, qui ne possédaient que la somme nécessaire pour payer leur pas-

sage, ont maintenant de bonnes terres, des moutons, des porcs et de la volaille.

» Je souhaite que ces renseignemens puissent être de quelque utilité au capitaine Hall, ou à mes compatriotes.

» J'ai l'honneur, etc. »

CHAPITRE XI.

Lettres des colons. — Leur situation. — Rice-Lake. — Kingston

Une pareille existence peut convenir à des laboureurs accoutumés à de rudes travaux; mais non à ceux qui, habitués aux douceurs d'une vie civilisée, sont obligés de chercher l'indépendance dans les forêts de l'Amérique.

Le hasard plaça sur mon chemin plusieurs familles qui avaient tenté un essai de ce genre, et comme elles eurent la complaisance de me raconter l'histoire circonstanciée de leur établissement, je me mis insensiblement au fait d'un mode de vie qui, jusqu'alors, m'était totalement inconnu.

Je pensai plus tard que ces récits ne pouvaient manquer d'exciter l'intérêt du public

en Angleterre, et j'essayai d'écrire ce que j'avais entendu. Mais je m'aperçus bientôt que le principal mérite du narrateur consistait dans des détails minutieux : et je cherchai souvent en vain à remplir, par ma connaissance personnelle du Canada, les vides laissés dans ma mémoire. Alors j'écrivis à un ami, habitant de ce pays, et je lui dis que le récit exact des embarras et des tribulations de tout genre éprouvés par les émigrans, me semblait devoir intéresser vivement non-seulement mes amis particuliers, mais encore toutes les personnes qui ont des relations avec le Canada; et je le priai de m'aider dans l'exécution de ce projet.

Par suite de cette invitation, nos dignes amis du *Buisson* (Bush), tel est le nom qu'ils donnent à leur habitation demi-sauvage, m'écrivirent aussi exactement que possible ce qui avait été déjà le sujet de nos entretiens. Ces lettres sont remplies de détails tellement caractéristiques, et contiennent des réflexions d'une si grande justesse, qu'il m'a semblé impossible de les abréger sans nuire à leur naïveté.

Je transcrirai donc littéralement une ou deux de ces lettres, plus propres à faire pénétrer l'imagination du lecteur dans ces forêts

ignorées, que tous les efforts descriptifs des voyageurs.

Douro, Canada supérieur, 21 avril 1828.

« Mon cher Monsieur, »

» Le capitaine Hall vous ayant chargé d'obtenir de moi des réponses à plusieurs questions, je crois ne pouvoir mieux le satisfaire qu'en vous donnant une esquisse des opérations de ma famille depuis son arrivée. Je vous dirai la vérité, mais non toute la vérité : car pour tout raconter il faudrait des volumes.

» Après avoir surmonté plus d'un danger pendant notre voyage, nous atteignîmes Québec. Notre société se composait de vingt-et-une personnes : par économie, nous plaçâmes nos hamacs dans la partie la plus modeste d'un bateau à vapeur en charge pour Montréal, et nous fîmes établir une cloison légère qui nous séparait du reste des passagers. Nous convînmes de deux dollars par tête pour notre passage, et trois enfans furent comptés pour un seul passager. De Montréal, nous remontâmes en bateau le fleuve Saint-Laurent. Ce fut assez agréable pendant un jour ou deux : mais au bout de huit à neuf jours nous trouvâmes fort ennuyeuse cette manière de voyager. Quelque-

fois nous couchions dans des greniers à foin, préférant un air frais aux petites chambres des auberges où les punaises abondent. D'autres fois nous prenions pour lit l'herbe qui bordait le fleuve, et, quoique souvent elle fût humide de rosée, notre santé ne s'en trouva pas moins excellente. Nous arrivâmes à Kingston, à l'extrémité orientale du lac Ontario, dans la nuit du neuvième jour : toutes les maisons étaient fermées; nous fûmes obligés de rester dans nos bateaux jusqu'au jour. Nous louâmes un schooner pour York, capitale du haut Canada, et passâmes deux jours à l'ancre dans l'attente d'un vent favorable; le temps était excessivement chaud.

» Nous demeurâmes six semaines à York; et, durant la plus grande partie de ce séjour, ma famille logea dans la citadelle avec l'autorisation du gouverneur. A la fin du mois, nous reçûmes du gouverneur, siégeant en conseil, carte blanche pour établir nos tentes partout où nous trouverions des terrains vacans. Nous louâmes un fourgon, et, après nous être munis de provisions pour une semaine, nous prîmes la route de Cobourg. Là nous remîmes plusieurs lettres de recommandation, et nous nous rendîmes au Rice-Lake (lac de Riz); nous étions accompagnés par un ami qui nous présenta au régisseur de la

juridiction de la ville inférieure, qui demeurait à l'extrémité du lac. La dame de la maison était malade de la fièvre des lacs, ainsi que son enfant : toute l'administration du ménage reposait sur le maître de la maison, qui trayait les vaches, faisait la cuisine, soignait les malades et surveillait les travaux agricoles. Cette vue, je l'avouerai, me causa une certaine émotion peu favorable, et je m'y laissai aller d'autant plus volontiers, que moi-même je me sentais indisposé; toutefois, ne remarquant en lui aucune marque d'abattement, je repris courage. Le lendemain on se procura une femme pour garder les malades, et nous remontâmes pendant vingt-quatre milles la rivière Otanabée, jusqu'à un endroit appelé alors Scott's-Plains (les plaines d'Écosse), et maintenant Péterborough, où se trouvaient et se trouvent encore une ferme délabrée et un moulin à scier le bois. Mon beau-frère et trois hommes, y compris le régisseur, traversèrent la rivière pour jeter un coup-d'œil sur la terre promise, et marchèrent jusqu'à Douro, environ trois milles plus haut. J'étais malade, je ne pus les accompagner. A leur retour ils nous firent un rapport très-favorable de ce qu'ils avaient vu, et nous rapportèrent quelques raisins sauvages.

» Nous résolûmes en conséquence de conduire

nos familles à Douro. Je me trouvai grièvement malade avant d'arriver à Cobourg, et je restai trois semaines chez un habitant, qui insista de la manière la plus pressante pour que j'acceptasse l'hospitalité dans sa maison. Dans l'intervalle, mon beau-frère était retourné à York pour y chercher nos deux familles. Au bout de dix jours ils arrivèrent à Cobourg dans un schooner: ils avaient éprouvé une tempête violente et échappé au naufrage. Je restai à Cobourg avec les dames; mon beau-frère et ses fils, accompagnés de quelques travailleurs, partirent pour Douro, afin de commencer leurs travaux sur des terrains que l'Indien seul avait foulés jusqu'alors, et dont la situation était même restée inconnue. Ils s'ouvrirent un chemin depuis le lieu de leur débarquement, en ace des Scott's-Mills (moulins écossais), à travers trois milles d'épaisses forêts, jusqu'à l'endroit où ils résolurent de bâtir la maison; la rapidité du courant les avait empêchés de suivre plus long-temps la rivière. Ils se procurèrent ensuite avec assez de peine une couple de bœufs qu'ils louèrent; pour les amener il fallut leur faire traverser la rivière à la nage.

» Bientôt les provisions commencèrent à manquer, et deux hommes furent envoyés dans les

environs pour s'en procurer. Après avoir marché plusieurs milles, ils revinrent avec un petit cochon qui leur suffit à peine pour deux jours. Il était impossible de se procurer de la farine au moulin : dans tous les environs, il n'y avait point de blé. A cette époque, dix-huit hommes étaient employés par mon beau-frère à scier les pièces de bois, destinées à la construction de notre maison, et il ne savait comment se procurer des alimens. J'arrivai heureusement le même soir avec une provision de porcs, de pois, de farine et de whisky : sans cela tous nos ouvriers seraient partis, et il eût été presque impossible de les réunir de nouveau ; ils demeuraient à plusieurs milles les uns des autres. Cette agglomération de voisins se nomme une *ruche*, et il est d'usage de s'assister les uns les autres pour l'achèvement de grands travaux, tels que la construction d'une maison, la coupe des bois, etc. La personne qui convoque la *ruche* est obligée de nourrir tous ceux qui travaillent ainsi pour elle, et de rendre journée pour journée. Durant mon trajet le long de la rivière, depuis Rice-Lake, je fus obligé de coucher dans les bois, enveloppé dans une couverture, et près d'un grand feu. Quelques Indiens qui descendaient la rivière vinrent à nous et échangèrent du gibier contre un peu

de whisky; ils nous firent cuire ce gibier, et restèrent avec nous toute la nuit pour entretenir un bon feu; car il faisait un froid de novembre très-piquant, et la terre était couverte de neige.

» Je restai deux jours à Douro pour jouir d'une scène toute nouvelle pour moi, du spectacle d'une percée faite dans la forêt; des arbres disparurent, et une maison s'éleva en quelques heures. Lorsque tous lès matériaux sont préparés, une maison peut être construite et recevoir ses habitans au bout de deux jours. Mais il n'en fut pas ainsi pour nous, et le manque de matériaux et de bras nous occasiona plus d'un retard; puis la gelée nous surprit, et le seul maçon qui habitât le pays étant tombé malade, les ouvrages en maçonnerie de nos cheminées ne furent élevés qu'à moitié.

» Je retournai à Cobourg pour y chercher nos familles; je trouvai ma femme malade ainsi qu'un des enfans, ce qui nous retarda encore de plusieurs mois. Ma sœur et sa famille rejoignirent la nouvelle colonie, et établirent leur domicile dans une espèce de hutte formée de pièces de bois, et dont la toiture se composait de lattes; elle était ouverte d'un côté, et devant cette ouverture brûlait constamment un grand feu. Ils furent obligés de passer ainsi tout l'hiver, la gelée empêchant le maçon

de bâtir les cheminées de leur maison. Cette année nous eûmes plus de neige que je n'en ai vu au Canada depuis tout le temps que j'y suis; elle s'éleva quelqufois jusqu'à trois pieds et demi de haut. Le thermomètre descendit souvent à trente degrés pendant cet hiver.

» Le 10 février 1823, ma famille étant entièrement rétablie, nous partîmes de Cobourg à la grande surprise de nos amis, qui croyaient que le courage nous allait manquer, au moment de nous enfoncer pour toujours dans ces régions incultes. Aux Scott's-Mills nous trouvâmes un traîneau attelé de bœufs qui nous transporta jusqu'à notre nouvelle demeure; la neige nous allait presque aux genoux, et nous fîmes les deux derniers milles dans les ténèbres. Notre joie fut grande lorsque nous aperçûmes la flamme d'un bon feu briller à travers les fenêtres de notre hutte. Notre maison nous parut grande, mais d'un aspect sauvage; car, par suite de l'impossibilité où l'on s'était trouvé de se procurer des planches au moulin à scier, on n'avait établi aucune séparation, et les planches qui formaient les planchers étaient même tellement éloignées les unes des autres, que les pieds des enfans auraient pu passer au travers. Lorsque nous voulûmes établir nos lits, nous trouvâmes sur le plancher

un pouce d'épaisseur de glace, que nous fûmes obligés d'enlever à coups de pioche et de bèche; ensuite nous étendîmes une couche de copeaux sur lesquels nous établîmes nos matelas et nos couvertures. Quant aux portes et aux cloisons, nous bouchâmes les unes et formâmes les autres avec des couvertures. De nos lits nous apercevions le firmament à travers notre toit, et souvent; pendant le temps que nous passâmes de la sorte, nous nous amusions à voir les étoiles paraître et disparaître.

» Le lendemain matin j'envoyai chercher aux Scott's-Mills le reste de mon bagage. Dans la journée, le feu se manifesta dans notre maison, mais nous parvînmes à l'éteindre.

» Le temps s'écoula ainsi en pénibles efforts pour améliorer notre situation; nous attendions avec impatience l'époque où la nature nous ferait apercevoir quelques signes de végétation. Cela n'arriva que vers le commencement de mai. En avril nous essayâmes de faire du sucre; mais n'ayant personne pour nous guider, nous échouâmes complétement; quoique l'endroit où nous faisions bouillir les cannes à sucre ne fût éloigné que de cent toises de la maison, nous ne pouvions l'apercevoir, tant les arbres étaient serrés; la distance me semblait si longue, que je me faisais ap-

porter mon dîner pour éviter de retourner à la maison. Aussitôt que la neige fut fondue, nous commençâmes à abattre des arbres, et à ouvrir des tranchées pour donner passage à l'air et au soleil. Nous eûmes bientôt en semence dix ares pour la récolte du printemps. Il nous est arrivé fréquemment, pendant les deux ou trois premières années de notre séjour ici, de nous trouver sur le point de mourir de faim, tant il était difficile de se procurer des provisions dans les environs, ou d'en faire venir de Cobourg, nos routes étant en petit nombre, et fort mauvaises, et la navigation se trouvant interrompue au printemps et en automne par une couche de glace qui n'est pas assez forte pour porter les traîneaux. La première année nous n'eûmes de pommes-de-terre qu'au mois d'août, et nous fûmes obligés jusque-là de nous servir de plantes sauvages en guise de légumes. Le porc salé, la soupe de pois et le pain étant une nourriture malsaine pour les enfans, lorsqu'on ne peut la varier; j'essayai de faire du thé avec des jeunes bourgeons de ciguë, et du café avec du blé de Turquie grillé.

» Nous vîmes enfin arriver la période la plus intéressante de notre séjour ici; le moment où notre récolte sortit de terre; mais nos peines

n'étaient point à leur terme. Au mois de juin, lorsque notre moisson offrait le plus bel aspect et nous promettait une ample récompense de nos pénibles travaux, un incendie, qui commença dans les bois, s'étendit jusqu'à notre défrichement, et brûla une grande partie de notre maïs et de nos pommes-de-terre : ce fut avec beaucoup de difficulté que nous parvînmes à sauver une partie de notre précieuse récolte. Cet incendie dura deux ou trois jours, et tout le monde fut occupé à porter de l'eau pour l'éteindre.

» Depuis un an et demi que nous étions établis, nous n'avions point vu d'autres femmes que celles qui composaient notre famille, lorsqu'un jour nous en aperçûmes deux qui lavaient du linge sur le bord de la rivière; ma femme s'écria aussitôt, toute joyeuse : « Voyez, » il y a deux femmes là-bas. »

» Trois années s'étant écoulées sans qu'aucun planteur fût venu nous joindre, je pensai que, ma famille s'augmentant de jour en jour, c'était un meurtre de rester plus long-temps dans cette retraite isolée, et j'écrivis à un ami de Cobourg de nous chercher une résidence dans son voisinage, qui se composât d'environ de cinquante ares de terre. Mais quelques jours après, M. P. Robinson vint me voir et me faire part

de son intention de nous amener dès lors de nouveaux émigrans; soudain nous perdîmes toute idée de départ; les nuages se dissipèrent; il nous sembla que toutes les difficultés étaient aplanies.

» Bientôt après les plaines de Scott's-Mills se couvrirent de huttes et de cabanes, et la population totale s'éleva à deux mille âmes. La plus grande activité commença à régner autour de nous; des maisons s'élevèrent en foule; nous eûmes un prêtre, un médecin, des marchands de toute espèce. Enfin, pour la première fois, nous nous trouvâmes à portée de tout ce qui nous était nécessaire. Je ne voudrais pas maintenant échanger le terrain que j'occupe contre le meilleur de la province. Notre ferme (qui est aujourd'hui de soixante-dix ares) nous procure tout ce qui est indispensable à la vie. Nous avons de bons moulins à blé et des moulins à scier le bois, grâce à notre bon gouverneur, Sir Peregrine Mayland, et à M. Robinson; un pont sur notre rivière, des routes dans tous les sens, et des communications régulières avec les villes frontières.

» Je vous ai fait le récit de notre séjour de cinq années dans cette nouvelle contrée; quoique nous ayons eu de grandes difficultés à surmonter, nous sommes à présent

aussi heureux que nous pourrions l'être dans un pays civilisé. Mes propriétés acquièrent de jour en jour plus de valeur, et la satisfaction de vivre sous la protection du gouvernement anglais n'est pas le moindre des avantages dont nous jouissons.

» Il serait à désirer que quelques milliers d'Anglais et d'Écossais vinssent s'établir auprès de nous, particulièrement beaucoup d'Écossais, qui sont assidus, industrieux et d'une bonne conduite. Les colons du Douro sont, pour le moment, presque tous Irlandais, et, bien qu'ils prospèrent, leurs habitudes indolentes les empêchent de tirer tout le parti convenable de leurs fermes; joignez à cela que le goût qu'ils ont pour le whisky leur cause une grande perte de temps. Je pourrais faire valoir un grand nombre d'argumens à l'appui de mon système qui réclame le mélange des Anglais et des Écossais avec les Irlandais qui sont ici. Il serait à souhaiter qu'il s'opérât, non-seulement pour la direction des fermes, mais encore pour les bons exemples de sobriété, d'ordre et d'assiduité qu'ils donneraient. Quant à la culture des terres, le meilleur et le seul moyen de réussir est de suivre la méthode des Américains, car ils sont nos maîtres à cet égard.

» J'ai l'honneur, etc. »

Ayant donné cette lettre textuellement comme elle m'a été écrite, je n'y ajoute point de commentaire; je me borne à faire remarquer que je suis d'une opinion tout-à-fait opposée : je regretterais vivement que mes observations ou les lettres de mes correspondans engageassent nos compatriotes à s'exiler dans l'espoir de se trouver mieux ici. Ces pays sauvages n'offrent d'asile qu'aux gens dont la situation financière est embarrassée, et qui joignent à la force du corps la persévérance morale : conditions indispensables pour supporter les fatigues d'un travail difficile et opiniâtre.

La lettre suivante donnera d'utiles avis aux personnes qui voudraient se fixer dans ces contrées. L'établissement d'un officier à demi-solde au milieu de ces forêts rappellerait les aventures de Robinson, si de Foë eût placé son héros dans les déserts du Canada.

« Pendant mon séjour près de Swansea, dans la Nouvelle-Galles, m'écrit mon collègue des bois reculés du Canada, je fus invité un jour à dîner chez un ami; au dessert la conversation tomba sur le Canada, sur les chances probables qu'il nous offrait de rétablir nos for-

tunes, et d'assurer le bien-être de nos familles, et sur les moyens à employer pour atteindre ce but. Alors nous ne vîmes dans ces réflexions qu'un sujet amusant de conversation. Toutefois elles firent sur nous une impression profonde, et, depuis cette époque, chaque fois que nous nous réunissions nous ne manquions pas de remettre ce sujet sur le tapis; nous lisions tous les ouvrages qui traitaient du Canada et des États-Unis, et nous cherchions à obtenir des renseignemens de tous ceux qui les premiers avaient visité ces pays. Mon frère ne tarda pas à se rendre à Swansea, d'où il avait résolu de devenir compagnon d'émigration de mon ami; une calamité domestique l'empêcha de réaliser ce projet, et changea entièrement ses résolutions. Quant à moi, j'avais résolu d'aller au Canada, m'étant convaincu qu'avec un modeste revenu de 100 livres sterling, il m'était impossible de tenir dans la société la position que mon rang dans l'armée m'imposait. Ma famille se composait de ma femme et de trois enfans, de l'âge de trois à sept ans.

» Je pris cette détermination dans l'hiver de 1818, et je commençai à faire mes préparatifs. Je vendis mon mobilier, conservant

seulement deux lits complets, des tapis et autres objets d'un transport facile. Je m'arrangeai pour effectuer un emprunt de deux cents livres st. Arrivé à Bristol, je dépensai la moitié de mon capital en outils, ustensiles d'agriculture et vêtemens; je joignis à tout cela une quantité suffisante de provisions, et ce que je jugeai nécessaire pour rendre confortable notre voyage à travers l'Atlantique.

» Nous mîmes à la voile le 3 mai 1819: nous arrivâmes au village de Cobourg, dans le district de Newcastle, le 19 juillet suivant.

» La totalité de mes dépenses s'élevait à cent livres sterl. huit schellings: par conséquent je me trouvais possesseur, à mon arrivée, d'une bien petite somme. Mais dans l'intervalle, ma solde trimestrielle arriva, les vivres étaient à bon marché, et d'ailleurs, mon vieil ami m'accorda la plus franche hospitalité dans sa maison. J'appris qu'on dressait le plan d'une nouvelle ville sur le Rice-Lake, et je me décidai, à défaut des moyens nécessaires pour acheter une ferme de bon rapport dans le voisinage de mon ami, à attendre que le plan fût achevé, et à essayer le défrichement du Bush (buisson), c'est ainsi que ces

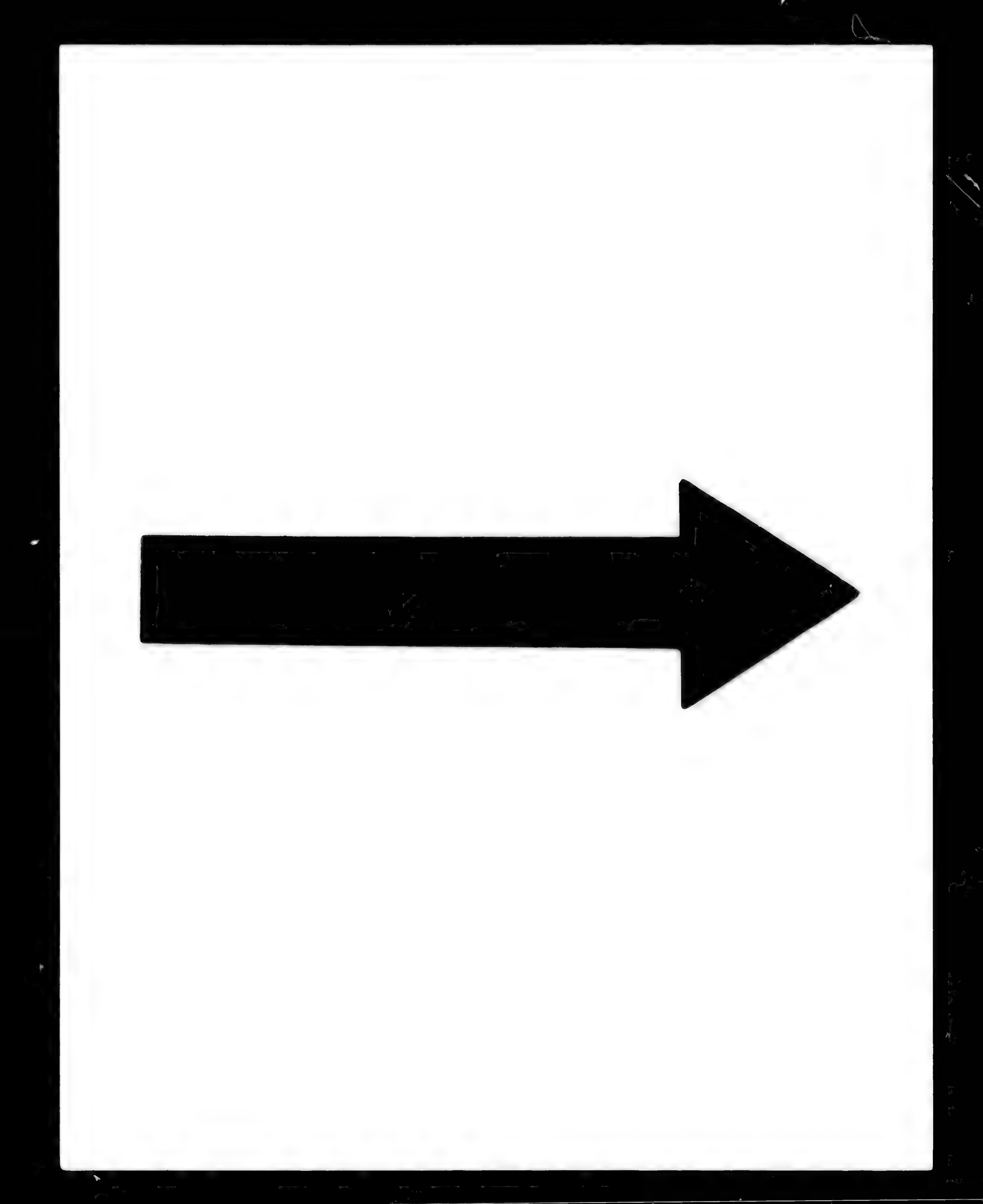
bois sont nommés. Ceci se passait dans le mois de décembre de la même année. J'obtins alors la concession de terrain à laquelle me donnait droit mon grade dans la marine. En février 1820, je fis marché avec deux hommes pour me bâtir une maison en bois, de vingt-huit pieds sur vingt, et de treize pièces de bois, autrement dit treize pieds de hauteur; le toit couvert de lattes, avec les bords garnis de planches. Ils devaient en outre défricher un acre de bois autour de la maison, pour garantir le toit de la chute des arbres. Je payai le tout cent dollars. Cette carcasse de maison avait une entrée pratiquée au milieu, et lorsque mon ami et un ministre d'Hamilton vinrent en traîneau la visiter, elle avait un air assez misérable. Nous dînâmes à un bout de la salle, et nos chevaux à l'autre. Mais c'était la seconde de ce genre dans le canton, et ce fut la dernière. Je profitai du temps où la neige et la glace étaient assez dures pour transporter nos bagages et des provisions pour six mois : le 8 mai je conduisis ma famille dans un enclos de troncs d'arbres, au milieu d'une forêt du Canada.

» Je l'avouerai, pendant quelque temps ma situation m'épouvanta, et mon peu d'expérience quant aux travaux commencés au Bush, me fit souvent regarder ma tentative comme

désespérée; mais il n'y avait pas de remède, j'avais conduit ma famille dans ces contrées lointaines, il fallait y rester; je ne manquais pas d'énergie, et je me mis à l'œuvre avec courage. Moyennant six dollars par acre, deux Américains me défrichèrent quatre acres et demi. Un homme, que j'avais occupé momentanément, se fixa définitivement à mon service. En un seul été il abattit les arbres de trois autres acres et les défricha. J'employai en pommes-de-terre, en blé et en navets, l'acre de terre qui entourait ma maison.

» Je cherchai à faire prix avec un charpentier pour la pose des portes et des fenêtres; mais je m'aperçus bientôt qu'il voulait profiter de mon embarras; je résolus donc d'apprendre l'état de charpentier et de faire mon ouvrage moi-même.

» Au mois d'août, nous essayâmes de faire du foin avec des herbes qui croissaient dans une prairie voisine : ensuite nous défrichâmes trois autres acres que nous ensemençâmes de froment. Je défrichais peu à la fois, mais j'acquérais de l'expérience : et je conseillerai à tous ceux qui voudront s'établir comme moi, de ne pas trop défricher à la fois, et d'éviter les frais autant que possible.



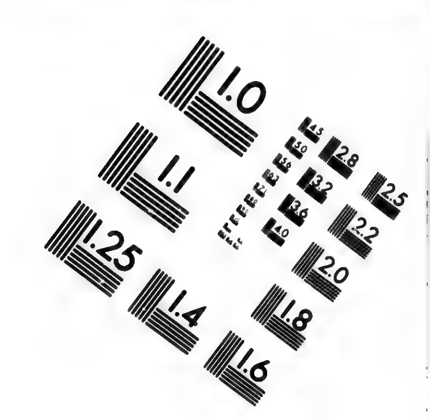
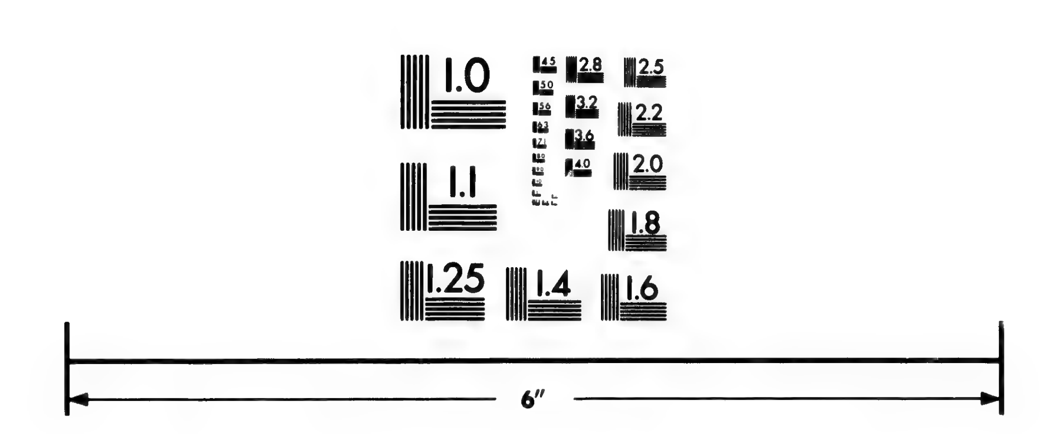
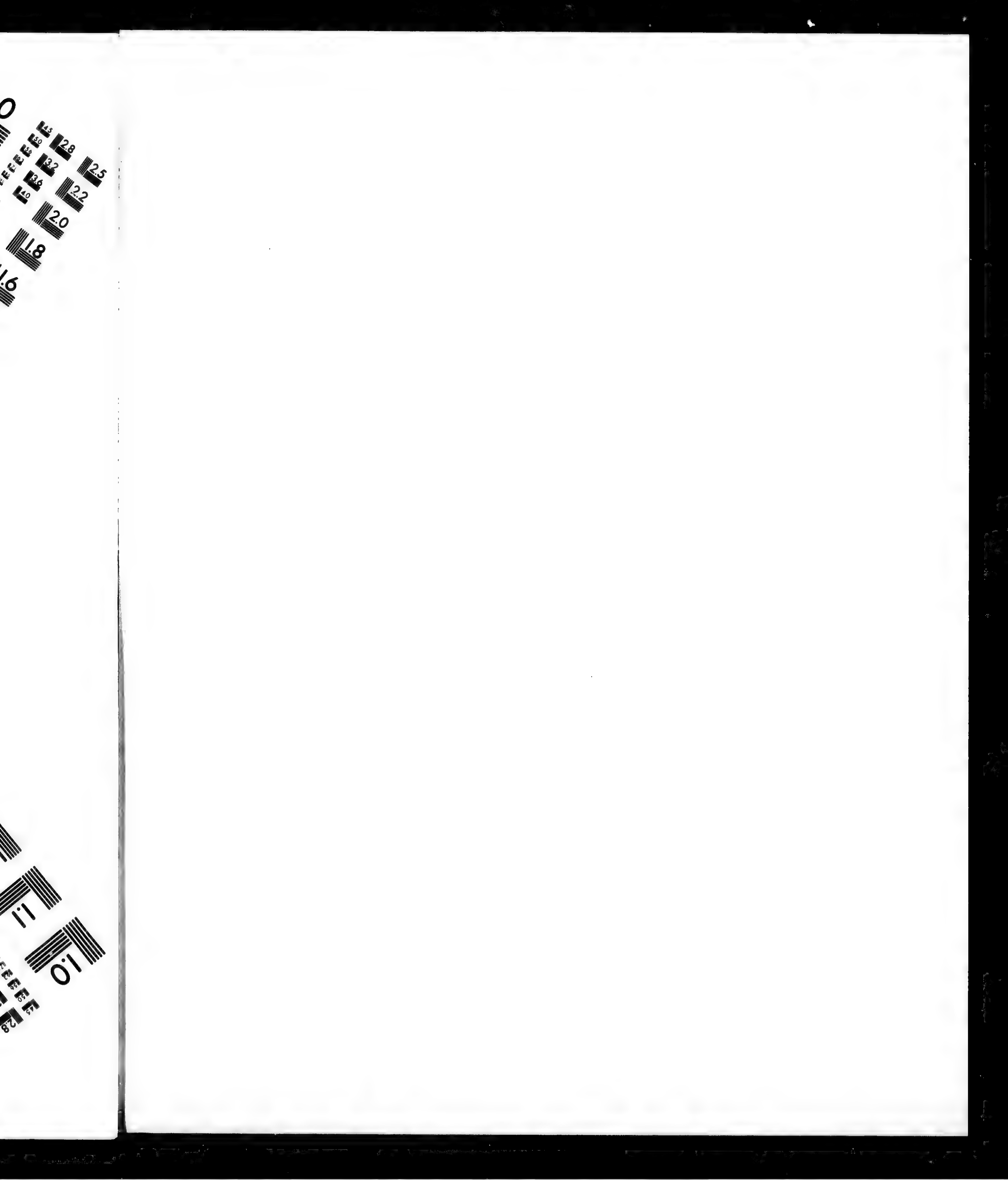


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





» En automne, j'élevai une cuisine en bois et une étable pour mes bêtes de somme, qui consistaient en une vache et deux jeunes bœufs. Pendant l'hiver j'employai mon ouvrier à défricher trois autres acres et j'y aidai moi-même. J'étais devenu très-familier avec l'usage de la hache : je parvins à abattre les arbres et à en faire des bûches avec autant d'avantage que possible; avec mon foin artificiel et les bourgeons des arbres, je nourris mon bétail tout l'hiver. Le printemps suivant, trois acres furent encore défrichés, clos de haies et ensemencés de blé, de navets et de pommes-de-terre. Nous semâmes des melons et des concombres dans les endroits où des piles de bois avaient été brûlées, en ayant soin d'enlever les cendres.

» Depuis cette époque, cinq autres acres ont été adjoints à ma ferme, et comme j'avais toujours eu soin de ne pas détruire les troncs d'arbres qui pouvaient servir d'appui à mes haies, j'eus le plaisir de les voir s'élever jusqu'à neuf pieds. Durant le printemps de 1822 je fus maître d'un jardin potager, où la culture des fleurs trouvait aussi sa place; il prospera au delà de mes espérances.

» En 1825 l'emprunt de deux cents livres

sterling se trouvait remboursé; j'avais obtenu une concession de six cents acres, dont les droits s'élevèrent à trente livres sterling. Je m'occupe en ce moment de bâtir une maison de trente-six pieds sur vingt-six, à deux étages, avec une cuisine par derrière; j'en ai acheté le bois et les lattes avec le produit d'une jument dont je me suis servi cinq ans, et qui m'a donné deux poulains. Grâce aux travaux que je ferai moi-même, la maison ne me reviendra pas à plus de cent livres sterling. Une ville s'élève près de moi, les routes s'améliorent, on jette des ponts de tous côtés; on vient d'achever à Péterborough l'un des plus beaux moulins du pays, et il s'en trouve un autre à trois milles de chez moi. Quatre moulins à scier sont en activité : aussi le bois de construction et les planches sont-ils à bon marché : environ mille pieds se vendent cinq dollars. Des magasins, une tannerie, une distillerie sont établis, ou sur le point de l'être, à Péterborough. Sur la route qui conduit à cette ville et traverse Otanabée, la compagnie des terres, le clergé et quelques particuliers ont des terrains, les meilleurs de la province, qu'ils vendent à raison de sept schellings et demi et même dix schellings l'acre. Le cours moyen des terres,

qui ne sont pas sur la route, est de cinq schellings l'acre.

» Je fus le premier habitant de cette colonie; pas un arbre n'avait été abattu avant mon arrivée; maintenant on compte deux mille acres de défrichement, et la population s'élève à cent vingt-cinq familles qui forment un total de cinq cents âmes.

» L'esquisse que je viens de tracer prouve qu'une personne qui n'a pas été élevée pour les travaux manuels, qui a dû lutter contre des difficultés sans cesse renaissantes, au fond d'un pays inculte et sans routes, a pu, avec de la persévérance et un travail assidu, se créer une position heureuse et indépendante. Ma famille jouit d'une honnête aisance, ma ferme nous donne tout ce qui est nécessaire à la vie, et ma demi-solde nous procure le superflu, tandis qu'en Angleterre elle suffisait à peine à nous procurer une nourriture grossière. Enfin nous pouvons fréquemment exercer l'hospitalité, et nous avons le luxe de deux chevaux et d'un traîneau.

» Plus les personnes qui ont de la famille auront de puissans motifs pour émigrer, et plus elles auront de chances de devenir d'excellens colons. Mais une erreur particulière à la plu-

part des émigrans qui nous viennent de la mère-patrie, et qui exerce une influence très-fâcheuse, est celle-ci : ils apportent avec eux leurs vieilles coutumes qui les poussent à des entreprises imprudentes et à de folles dépenses. J'en ai connu plusieurs qui ont échoué par ce seul motif; ce sont justement ceux-là qui propagent des rapports défavorables sur ce pays. Ceux qui viennent ici pour améliorer leur sort devraient prendre pour maxime de suivre le plus exactement possible les usages du pays, et de réserver toutes les idées de perfectionnement pour le jour où leur établissement sera entièrement consolidé. Ils devront chercher à se rapprocher des anciens colons, afin de recevoir de sages conseils et d'utiles exemples. Les terrains pouvant s'acheter à des prix très-doux et à des conditions fort avantageuses, puisqu'on accorde sept et dix ans pour le payement, les nouveaux arrivans feront bien de choisir leurs lots dans le voisinage et près des routes : ils éviteront ainsi toutes les difficultés que j'ai dû combattre.

» Je crois que le gouvernement fait trop pour les émigrans; les distributions qui leur sont accordées les habituent à la paresse : la force

qu'ils devraient trouver dans leur courage cède la place à des habitudes de débauche; une hutte, cinq barils de farine, un porc et deux vaches suffiraient à un établissement de cinq personnes.

» Quoique cette portion de la province s'améliore rapidement, cependant sa population et sa richesse seraient décuplées si l'on faisait communiquer par un canal le lac Ontario avec la rivière Trent. Une immense étendue de terre, depuis Péterborough jusqu'à la baie de Quinté, qui fait partie d'Ontario, comprend l'un des sols les plus riches de la contrée : mise en culture, elle aurait une très-grande supériorité sur les terrains de frontière.

» Les ouvriers de tout genre, et en général les gens habitués au travail, sont ceux qui réussissent le mieux. Les meilleurs planteurs de ce canton étaient tisserands dans leur pays. Mais les marchands, les boutiquiers ruinés, s'il n'ont pas réussi chez eux, réussiront encore moins ici. En résumé, que ceux qui ne sont pas disposés à payer de leur personne, qu'un rien décourage, et qui s'attendent à une vie oisive et heureuse, se gardent bien de faire l'essai d'une émigration au Canada. Mon opinion est fondée sur des expériences pratiques,

et, en l'exprimant comme je le fais, sans aucune prétention, j'ai cherché à donner d'utiles recommandations et de véridiques récits; je m'estimerai heureux si le capitaine Hall peut extraire de ce que j'ai écrit quelque chose qui soit profitable au public, ou même à un seul individu, ou qui puisse procurer quelque avantage à cette heureuse et nouvelle contrée.

» J'ai l'honneur, etc. »

De retour à Cobourg, après notre visite aux émigrans, nous allâmes à Kingston, principale station navale des Anglais sur les lacs.

Le 28 juillet nous atteignîmes Kingston, où nous occupâmes un logement très-confortable dans la maison du commodore Barrie qui commandait les lacs.

Après ce long et pénible voyage de quatre cent soixante - treize milles, de Niagara à Kingston, nous pensâmes avoir acquis le droit de nous reposer, et, jusqu'au 30 juillet, nous ne fîmes que manger, boire et dormir. Ensuite nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur *Queenstown*, et, dans l'espace de trente-six heures, après avoir touché à York

et traversé le lac Ontario dans toute sa longueur, nous nous trouvâmes de nouveau à Niagara ; nous avions fait par eau plus de deux cent milles.

CHAPITRE XII.

Seconde visite aux Chutes du Niagara. — Le batelier. — Tempête. — Le Long-Saut.

Le 1er. août 1827, j'allai admirer encore une fois les chutes du Niagara et leur faire mes adieux. Je restai totalement anéanti, si je puis employer cette expression, par la grandeur et la sublimité de ce spectacle. Je me sentais comme étourdi, j'éprouvais une sorte d'impression mystérieuse, il me semblait que quelque chose d'inattendu et de terrible allait me frapper. Tantôt j'avais honte de moi-même en présence de ce géant à la voix de tonnerre; tantôt je ressentais une sorte d'orgueil en me trouvant initié aux sublimes mystères de cette merveille de la nature. Je donnais un libre cours à mon imagination; je me laissais entraîner à ces milliers de bizarres conceptions, dont l'image incorrecte ne peut être comparée qu'au vague souvenir que l'on conserve après une nuit que des rêves étranges ont agitée.

Pendant les trois heures que je passai à contempler ce spectacle, momens que je considère comme les plus intéressans de ma vie, je redescendais souvent du monde surnaturel où mon imagination m'égarait, pour retomber sur la terre : mais bientôt mes idées reprenaient leur vol et planaient dans l'immensité de l'espace infini. Plus d'une fois j'oubliai complétement qu'à la distance de quelques toises des millions de millions de tonnes d'eau se précipitaient devant moi. En dépit de cette incohérence de pensées, la sensation que j'éprouvais était délicieuse.

Le 2 août nous quittâmes ces scènes enivrantes, et traversâmes de nouveau le lac Ontario sur un bateau à vapeur chargé outre mesure de passagers et de marchandises; nous débarquâmes pour la seconde fois à Kingston le 3 août au matin. Il fut heureux pour nous d'arriver de bonne heure : vers le commencement de la nuit un vent furieux souffla du sud-ouest, et notre bateau aurait eu de la peine à naviguer sur le lac. Si je suis destiné à trouver le tombeau d'un marin, que Dieu me permette de périr sur mer, et de descendre majestueusement dans de belles eaux bleues : mais mourir comme un chat noyé dans un étang!...

Après avoir visité les chantiers anglais de

Kingston, où se trouvaient en construction deux vaisseaux de ligne de premier ordre, et plusieurs frégates prêtes à être lancées, je désirai jeter un coup d'œil sur Sackett's-Harbour (port Sackett), station navale américaine à l'extrémité Est du lac Ontario. En conséquence, dans la matinée du 6 août, je traversai le bras nord du fleuve Saint-Laurent, dans un gig à quatre rames, jusqu'à Long-Island, qui occupe à peu près le centre de cet immense fleuve. Je pris un chariot, et fus cahoté pendant sept milles avant d'arriver à la partie méridionale de l'île qui fait face à la côte d'Amérique. Le bateau de passage avait été envoyé à la recherche d'un médecin, et je ne connais pas de plus affligeant contre-temps pour un voyageur, dont les ressources et la patience sont complétement épuisées, que de se trouver au passage de rivière quand le bac est absent. Il résulta de cet accident que je trouvai la diligence partie lorsque, enfin, je pus être passé de l'autre côté.

Les vagues du lac Ontario se brisaient dans Sackett's-Harbour d'une manière tout océanienne, et je fus mouillé de la tête aux pieds avant d'arriver au chantier de construction. Il faisait encore assez jour pour que je pusse examiner à loisir le grand vaisseau à trois ponts que ren-

ferme ce chantier. On dit que ce navire a été construit en trente-un jours à partir de celui où le premier arbre avait été abattu ; et je rencontrai sur le lieu même un gentleman américain qui me dit avoir été témoin de cette remarquable opération. Une immense quantité de constructeurs, tous fort habiles, furent envoyés de New-York et d'autres ports. Ils furent aidés par une multitude innombrable d'ouvriers, de bœufs, de chevaux, de charrettes, etc. En deux semaines, me dit-on, ce navire aurait pu être lancé, et muni de ses canons, de ses mâts et de ses voiles, prêt enfin à livrer combat. Le traité de Gand mit fin à ces préparatifs, et comme un de ses articles stipulait qu'aucune des parties contractantes ne pourrait avoir de force navale sur les lacs, ces grands vaisseaux, à savoir celui-ci et celui de Kingston, ne servent plus qu'à récréer la vue des milliers de badauds voyageurs qui fuient en automne la *Malaria* des provinces méridionales, et passent leur temps à parcourir les routes battues des Chutes, des lacs et des sources de Saratoga.

La ville de Sackett a un aspect tranquille qui nous porte à croire, qu'ayant dû sa naissance à la guerre, sa décadence date de l'article précité du traité de Gand. En effet, sans cette con-

vention, des flottes rivales auraient été maintenues sur la baie pour se braver l'une l'autre, et perpétuer un état d'hostilité qui n'aurait été profitable, en définitive, qu'aux dignes habitans de Sackett.

Un superbe clair de lune me permit de commencer ma retraite sur Kingston pendant la nuit. Le lendemain matin je me mis en route de bonne heure : mais ce ne fut que vers huit heures que je parvins au bac de Long-Island. Le fleuve Saint-Laurent a, dans cet endroit, trois milles de largeur; mais, comme le courant est à peine sensible, je calculai que j'arriverais à la maison du commissaire au bout d'une heure, précisément au moment du déjeuner, pour lequel l'air du matin et un voyage de quelques heures m'avaient donné d'excellentes dispositions. Mais je ne trouvai point le bateau; je l'aperçus au milieu du fleuve à quelque distance; un oisif s'en était emparé et s'amusait à harponner des poissons; j'eus beau le héler, lui faire des signaux, il n'en tint aucun compte. Je m'informai s'il n'était pas possible de se procurer un autre bateau : «Impossible,» me répondit le batelier qui m'avait accompagné. Enfin, après de vaines supplications, on m'apprit qu'il y avait bien un petit bateau dont on ne se servait jamais parce qu'il faisait eau de tout côté, mais que

ce serait me faire courir un trop grand danger que de me le prêter. Je tranquillisai ce brave homme, et le décidai enfin à lancer ce frêle esquif sur le fleuve; du reste, il eut raison, car à peine notre navire eut-il quitté le hangar où il était déposé, qu'il se remplit à moitié d'eau; je demandai une écope, il n'y en avait point, et je ne pus obtenir qu'un moule à pudding pour vider l'eau. A force de bras nous parvînmes à empêcher le bateau de couler, et nous abordâmes le pirate qui s'était rendu maître de notre bateau. Il était debout, le harpon à la main: notre présence ne parut point l'intimider; il nous regardait comme s'il n'avait eu rien à se reprocher. Mais nous exécutâmes sur le champ un acte de justice sommaire : nous le jetâmes de son bateau dans le nôtre; et, ayant ainsi changé notre mode de transport, nous quittâmes l'usurpateur en lui recommandant charitablement de faire usage fréquemment du moule à pudding. Bientôt après mes regards se portèrent sur un groupe d'hommes et de femmes rassemblés sur la grève, qui observaient attentivement une masse de couleur sombre qui gisait sur le rivage; peu d'instans après je distinguai un peu de drap rouge, et je devinai que ce devait être le corps d'un jeune soldat qui s'était noyé à

notre vue sous les fenêtres du commissaire.

Le 8 août je m'embarquai sur un bateau qui avait apporté de Montreuil des munitions pour le compte du gouvernement, et qui y retournait à vide.

Les officiers du chantier furent assez obligeans pour nous céder une cabine fort commode, appelée Hurricane-house (maison de l'ouragan), construite en bois léger recouvert de toile. Nous y étendîmes notre lit de voyage en guise de sofa, et nous passâmes ainsi toute la série des rapides sur le Saint-Laurent, entre le lac Ontario et la Chine, sur l'île de Montreuil. Rien de plus agréable que la première partie de notre traversée; nous voguions gaiement le vent en poupe, à travers les *Mille-Iles*, ainsi qu'on les appelle.

Vers le coucher du soleil le ciel se couvrit d'une nuée d'orage; aussitôt les *Voyageurs* (c'est le nom qu'on donne à ces bateliers), tinrent un conseil de guerre, dans une espèce de français corrompu ou suranné, dont je ne compris que peu de mots. Le résultat de la délibération fut qu'on rama vers une petite crique, où un ruisseau qui vient des bois, se jette dans le Saint-Laurent.

Lorsque je manifestai le désir de savoir le but de cette manœuvre, il me fut répondu que

la nuit menaçait d'être tempétueuse, et qu'il était prudent de rester où nous étions, attendu que plus loin nous ne pourrions trouver, avant quinze milles, aucun abri pour notre bateau. Moi je fus d'une opinion contraire, et je le leur dis. Ils secouèrent la tête, eurent l'air de trouver plaisantes mes observations, et n'en continuèrent pas moins leurs préparatifs pour passer la nuit dans l'endroit où nous nous trouvions. Comme le bateau avait été soumis à mes ordres, je jugeai le moment propice pour m'assurer si mon autorité était nominale ou réelle, et j'insistai avec force pour qu'on se remit en route, à moins, ajoutai-je, que ce ne soit vous qui soyez les maîtres, et non pas moi.

Cette allocution fit effet. Ils se disposèrent à continuer le voyage, en faisant observer avec un mouvement d'épaule et un regard vers le firmament, qu'il était tout un pour un *Voyageur* d'être ici ou là, quand il pleuvait; mais qu'ils pensaient qu'on devait raisonner autrement quand on avait à bord des femmes et des enfans. « Toutefois, ajoutèrent-ils, puisque vous le désirez, nous allons nous remettre en route. »

Nous n'étions pas à cent cinquante toises de la crique, qu'un coup de tonnerre éclata; je me vis obligé de faire amende honorable en

avouant mon ignorance, et confessant que j'avais eu tort de mépriser les avis de guides aussi expérimentés. Je les priai de retourner le plus vite possible à l'endroit que nous venions de quitter, ce qu'ils firent gaiement, et avec la politesse qui leur est naturelle, sans m'adresser un reproche et sans laisser percer un air de triomphe. Mais avant que nous n'arrivassions au lieu du débarquement, nous fûmes assaillis par une grêle dont les grains étaient gros comme des noix, et qui nous lapidèrent de telle sorte que nous nous estimâmes heureux de trouver un abri dans une étable. La tempête une fois passée, nous suivîmes un petit sentier qui nous conduisit à un moulin à scier le bois, dont le propriétaire nous fit le plus aimable accueil; il nous donna l'hospitalité, et nous dit qu'il était toujours content de voir des gens du *vieux pays*.

Nous fûmes tous casés dans un petit réduit où nous eûmes toutes les peines du monde à déployer notre lit de voyage; mais nous eûmes le malheur d'oublier de tendre les rideaux à moustiques, et le lendemain la figure des enfans offrait l'aspect le plus déplorable. J'ai connu à la Louisane un homme qui renonça, seulement à cause des moustiques, à un très-bel emploi, et souvent le même inconvénient me

faisait maudire mon goût prononcé pour les voyages auxquels j'étais prêt à renoncer.

Le 9 août nous arrivâmes à Brockville, petite et jolie ville sur la rive gauche du fleuve. Là nous prîmes un jour de repos.

Nous quittâmes Brockville le 10 août, et au bout d'une heure et demie nous entrâmes dans le premier rapide, appelé les Galoppes, nom que les voyageurs prononcent Galoup ou Galou. Il y avait effectivement une légère pente sur la rivière; une minute ou deux avant d'arriver à l'endroit du rapide, nous pouvions voir distinctement la chute ou le degré à franchir. Aucun mouvement ne fut sensible dans le bateau, jusqu'au moment où nous arrivâmes au banc, si je puis appeler ainsi l'endroit où nous descendîmes de plusieurs pieds. Chaque fois que ce choc se faisait sentir, j'éprouvais comme une espèce de mal de mer. Après avoir suivi cette courbe, le bateau se trouvait entraîné dans la nappe d'eau ou tourbillon que forme la chute d'eau : il faut beaucoup d'habileté chez les marins pour éviter, à force de rames, d'être entraîné par ces tourbillons.

Avant le matin nous avions passé le Long-Saut ou Long-Sou, ainsi qu'on le prononce, et un grand nombre d'autres rapides moins importans, de différentes hauteurs, mais tous ex-

trêmement curieux. La rapidité du fleuve dans cet endroit ne dépasse jamais huit milles à l'heure, si elle va jusque-là, ce dont je doute. La moyenne proportionnelle est généralement de six milles à l'heure.

Plus nous vîmes de ces rapides et plus nous apprîmes à les respecter. Les livres, qu'on nomme Guides des voyageurs, en font tout naturellement des monstres; mais ces livres mentent si effrontément, que leurs phrases verbeuses stimulent plutôt l'incrédulité qu'elles ne donnent de renseignemens exacts. Les deux ou trois premiers rapides que nous rencontrâmes ne nous causèrent aucune sensation désagréable. Mais, plus tard, lorsque la première curiosité fut satisfaite, nous eûmes tous le loisir d'apercevoir et d'apprécier les dangers que nous courions; et avant de quitter le Saint-Laurent nous avions acquis la conviction qu'un rapide est un voisin fort dangereux.

Le crépuscule du soir nous quittait lorsque nous eûmes passé le dernier de ces rapides à travers lesquels le fleuve suit son cours. Cette dernière série, ainsi que je l'ai dit plus haut, est appelé Long-Saut par les bateliers; mais j'appris plus tard que le rapide dangereux qui porte ce nom est situé vers le côté nord ou anglais, du Saint-Laurent : nous étions venus

sur le côté américain, où la navigation offre moins de péril.

Nous entrâmes ensuite dans le lac Saint-François, immense nappe d'eau, l'un des lacs de la nombreuse série qui suit le fleuve, mais qui ne figurent point sur la carte, bien qu'ils aient le droit d'être appelés lacs. Le Saint-Laurent lui-même offre un aspect bien varié. Dans un endroit il est uni et transparent, et coule sans qu'on puisse observer le moindre courant, s'élargissant comme une espèce de mer, et entouré de basses terres; vous diriez, non un fleuve, mais un bol rempli d'eau jusqu'au bord. Puis, à moins d'un mille delà, vous le voyez agité et cahoteux, se dessinant en nombreux rapides sur un lit irrégulier, entre des rives élevées. Dans d'autres endroits, devant Brockville, par exemple, il coule majestueux, poussé par un courant de trois à quatre milles à l'heure, et réalise le beau idéal d'un fleuve américain.

Je m'aperçus que les nuages se groupaient d'une manière alarmante au moment du coucher du soleil. Malgré la leçon que j'avais déjà reçue, je me hasardai à suggérer au maître du bateau que je n'aimais guères l'apparence du temps; mais, comme il ne vit rien d'effrayant dans l'état du ciel, je me souvins de ma précé-

dente incartade, et je consentis à ce qu'on fît voile, à travers le lac Saint-François, sans s'arrêter à Cornwall, ainsi qu'on en était d'abord convenu. Plus tard le vent fraîchit, et je vis que l'assurance des marins avait un peu diminué; mais, comme nous étions au milieu du lac et qu'il n'y avait pas de remède, je les laissai diriger le bateau à leur gré.

En attendant, comme il était évident que, dans tous les cas, nous serions obligés de passer la nuit en bateau, nous préparâmes le lit de voyage et couchâmes l'enfant, afin que ma fille fût endormie quand la tempête éclaterait. Nous fîmes bien, car bientôt après le vent se levant et la mer se courrouçant, firent le plus horrible duo que j'aie jamais entendu.

Les bateliers commencèrent à prendre l'alarme; la nuit était noire, et les éclairs, qui sillonnaient de temps à autre les nues, rendaient la scène plus effrayante encore.

Le timonier, s'apercevant que le bateau ne lui obéissait pas, donna ordre de carguer la voile; mais, avant que ce commandement pût être exécuté, l'indocile bateau tourna sur lui-même, et la vergue se rompit avec un bruit affreux. Notre *Hurricane-house*, ou cabine, qui se trouvait à l'arrière du bateau, faisait l'effet d'une voile, et, en dépit des manœuvres des bate-

liers, empêchait le bateau de se redresser et de prendre convenablement le vent, ce qui était devenu pour notre salut d'une nécessité absolue, le bateau se trouvant poussé en travers sur une île.

J'étais fort embarrassé de savoir quel rôle me convenait dans ce désordre; car dans la confusion qui régnait, au lieu d'un capitaine, il semblait qu'il y en eût cinq : malgré ce qui s'était passé le soir précédent, je n'aurais pas manqué de donner aussi mon mot comme sixième capitaine, si je ne m'étais aperçu que rien de ce qui devait être fait n'était négligé.

La partie féminine de la cabine n'était qu'à demi rassurée par ma déclaration que tout allait bien, et la domestique, oubliant son propre danger, ne cessait de s'écrier: « Comment est-il possible que l'enfant dorme au milieu de tout ce vacarme? »

Enfin nous parvînmes à doubler la pointe Est de l'île qui nous menaçait, mais nous en passâmes tellement près que nous aurions pu jeter un biscuit sur le rivage. Bientôt nous nous trouvâmes à l'abri dans une petite baie. Les bateliers sautèrent gaiement sur le rivage, et, quoiqu'il plût très-fort, ils allumèrent un bon feu, non-seulement pour nous sécher, mais pour faire cuire un beau poisson qu'on avait tué d'un

coup de rame pendant qu'il dormait à la surface de l'eau.

Au point du jour nous quittâmes nos logemens, et voguâmes le long du lac Saint-François avec un petit vent d'ouest, seule trace qui restât de la tempête de la nuit : car le ciel était pur, et la surface du lac, qui restait presque immobile, ne laissait apercevoir aucune ride. Tel est le caractère des fleuves-lacs de l'Amérique : ils se calment aussi vite qu'ils se mettent en courroux.

CHAPITRE XIII.

Montréal. — Promenade sur la rivière Ottawa. — Québec. — Les Chutes de Montmorency. — Sainte-Anne.

Nous arrivâmes à Montréal le 11 août 1827; après avoir visité quelques endroits du voisinage, nous descendîmes en bateau à vapeur, le 22 du même mois, le Saint-Laurent jusqu'à Québec.

Nous eûmes le bonheur de rencontrer le capitaine Franklin, précisément au moment où il revenait de son voyage, et avant qu'il eût renvoyé les *Voyageurs* au nombre de quatorze, qui l'avaient conduit dans un canot de la compagnie, depuis la baie d'Hudson, sur le lac supérieur et le long de l'Ottawa, jusqu'à son confluent avec le Saint-Laurent, près de la Chine, sur l'île de Montréal; ce qui faisait une distance de mille quatre cents milles. Il nous invita à faire une excursion matinale avec lui

sur le Saint-Laurent et l'Ottawa; nous acceptâmes avec joie.

J'avais souvent vu de petits canots gouvernés par des Indiens : mais c'était toute autre chose de se sentir glisser sur l'eau dans une barque de quarante pieds sur cinq de large. Elle était conduite à raison de six milles à l'heure par quatorze *Voyageurs* canadiens des plus experts. Comme la vélocité de ces canots avait été souvent un sujet de dispute, le docteur Richardson et moi nous mesurâmes un point sur le rivage, et, à l'aide de plusieurs expériences, nous nous convainquîmes que la plus grande vitesse de ces canots est de moins de six milles à l'heure, c'est-à-dire de cinq milles quatre-ving-sept centièmes.

Chaque *Voyageur* tient une espèce de pagaie avec laquelle il frappe l'eau à peu près une fois par seconde, mais en mesure, accompagnant le rhythme d'une chanson que chante l'un d'eux et que tous répètent en chœur. A chaque coup des quatorze pagaies, qui semble frapper un seul coup, tant leur oreille est juste, le canot se trouve lancé si vivement, qu'il n'est pas aisé de s'y tenir debout sur les manteaux et les coussins placés au centre.

Les *Voyageurs* canadiens ne manquent ja-

mais de déposer, avant de commencer une entreprise, une offrande devant la châsse de sainte Anne; et, pendant qu'ils sont en route, ils ne laissent échapper aucune occasion de continuer cette marque de dévotion. Le village florissant qui entoure l'église de Green-Isle (île verte), doit son existence à ces pieuses contributions. Le capi aine Franklin nous présenta l'un des Canadiens de son équipage qui l'avait accompagné dans son voyage périlleux : il est tellement pénétré de l'importance de ce devoir, que, se trouvant sur une des côtes les plus septentrionales de l'Amérique, à plus de deux milles de la châsse de sa sainte, il demanda une avance sur ses gages, afin de charger un ami de déposer pour lui son offrande.

Le Saint-Laurent, jusqu'à Montréal, est sillonné par des navires et par des canots: car ce fleuve n'a point de rapides, et les seuls obstacles qu'on y rencontre sont quelques amas de vase et de sable apportés par l'Ottawa, et que le courant n'a pas assez de force pour emporter avec lui.

Nous atteignîmes Québec le 26 août. Nous avions été si long-temps fatigués de la vue de pays plats qui n'offrent rien d'intéressant à l'œil, que nous reposâmes avec plaisir nos regards sur les chaînes de montagnes qui s'élèvent vers le

nord. Le soleil se couchait, et son reflet, abandonnant l'un après l'autre le sommet de chacune de ces montagnes, faisait de cette scène une vue ravissante.

La marée descendait lorsque nous arrivâmes; alors le Saint-Laurent avait toutes les apparences d'un fleuve; mais, lorsqu'elle remonta, les eaux changèrent de direction et s'élancèrent avec impétuosité entre la gorge étroite, formée d'un côté par Point-Levi, et de l'autre par le promontoire du rocher, sur l'extrémité duquel Québec est bâti, surmonté par la citadelle imprenable de cape Diamond (cap Diamant) qui domine les plaines fameuses d'Abraham.

Par le travers de la ville, au commencement de cette étroite gorge, une foule de vaisseaux étaient à l'ancre, la poupe tournée vers le côté supérieur du fleuve, et le pavillon flottant vers la mer par une brise d'ouest. Des bateaux de toute espèce mouchetaient la baie et la rade, et, selon qu'ils étaient plus ou moins rapprochés de la montagne, disparaissaient dans l'ombre qui se projetait en larges taches sur les flots, ou se mortraient au jour. Plusieurs de ces barques étaient sans voile; mais la plupart faisaient jouer vigoureusement leurs rames autour d'un grand bateau de passage à vapeur, sur le

tillac duquel on apercevait une multitude de têtes, et qui allait de la ville à Point-Levi, de Point-Levi à la ville.

Pour jouir de cette vue, nous nous plaçâmes sur la Verandah du château, ou maison du gouverneur, qui, située sur l'extrême bord d'un précipice dont l'élévation perpendiculaire a plusieurs centaines de pieds, domine complétement la basse ville. Je voudrais pouvoir faire le tableau de cette masse confuse, aussi irrégulière dans sa forme, dans sa hauteur, dans sa position et dans ses teintes, que plusieurs des quartiers romantiques d'Édimbourg. Un quart à peu près de ces maisons ont leurs toits recouverts d'une feuille de fer-blanc, et plusieurs d'entre elles ont leurs murs plaqués de la même manière; en général elles sont toutes enduites, à cause des chaleurs, d'une couche de couleur, qui offre le coup d'œil le plus pittoresque.

Il n'y aurait peut-être rien de plus fatigant au monde que de *voir du pays*, s'il fallait se trouver en compagnie au retour de ces pénibles excursions. J'ai souvent poussé d'amers soupirs quand, après une journée de marche fatigante et d'observations scientifiques, il a fallu me sacrifier aux convenances d'un devoir, passif, il est vrai, mais insoutenable

et de remplir un rôle obligé dans la conversation après que toutes mes idées s'étaient évaporées.

Je me souviens d'une soirée à Québec, où, si je puis me permettre d'avouer toute la vérité, je fus occupé pendant la première heure à faire les plus grands, mais les plus inutiles efforts pour résister au sommeil : et cependant la conversation du cercle qui m'entourait était pleine d'intérêt. L'entretien savant d'un ecclésiastique, qui faisait partie de la compagnie, n'eut aucun pouvoir sur moi, et, je suis honteux de le dire, de temps à autre ma tête imitait le mouvement d'un balancier, avec cette différence qu'au lieu d'aller de l'est à l'ouest, elle oscillait du nord au sud. Enfin, un officier de mes amis, s'apercevant peut-être de la situation critique où je me trouvais, essaya de me réveiller, en m'adressant diverses questions, je ne me rappelle plus lesquelles, sur Loû Choû, ou le cap Horn. — Sujet neuf ! Cette attaque me stimula, l'un de mes yeux se rouvrit; vains efforts ! j'ai tout lieu de craindre qu'une réponse n'ait été peu en harmonie avec la demande; en dépit de toute ma bonne volonté, je ne pus parvenir à soulever ma seconde paupière.

Vous dirai-je à quelle circonstance je dus

mon réveil ? Au tumulte occasioné par la présence d'une chauve-souris; après avoir mis les dames en fuite, elle semblait défier l'agilité des hommes. Je compris quel service je lui devais : ma reconnaissance lui valut sa libre rentrée par la porte du jardin dans son ténébreux domaine.

Nous quittâmes Québec le lendemain matin, 28 août; au bout d'une heure et demie, nous nous trouvâmes en vue de la rivière Montmorency : six semaines auparavant, on la passait sur un pont; par malheur, depuis ce temps, il s'était écroulé; et, chose absurde, on ne l'avait pas encore rétabli, tant ces sortes de travaux marchent avec lenteur au Canada.

Je ne sais quel spectacle présentent dans la saison des pluies les chutes de Montmorency; mais, au moment où je les vis, elles me parurent la plus misérable chose du monde. On dit qu'en hiver il se forme sur le rocher, à la base de ces chutes, un énorme cône, ou pain de sucre, composé par l'accumulation des neiges et de la glace. Mais, en été, elles ne méritent pas qu'on leur fasse l'honneur de les visiter; peut-être aussi le Niagara nous avait-il rendus trop difficiles.

Si les beautés de la nature inanimée ne répondirent point à notre attente, nous fû-

mes complétement dédommagés par le travail de l'homme, et plus encore par de gracieuses figures de femmes aux yeux noirs, d'une expression toute française, et par de charmans enfans pleins de santé et de gentillesse, le teint voilé par de grands chapeaux de paille noire, que nous rencontrâmes entre Québec et Sainte-Anne. Rien de ce que nous avions vu jusque-là en Amérique ne pourrait rivaliser avec ces blanches chaumières, coiffées de toits pointus couverts en fer-blanc, d'une construction grotesque et fantastique. Les linteaux des portes et des fenêtres étaient peints en noir : tout autour se trouvaient disposés en ligne des pots de fleurs, entourés de lianes grimpantes qui rappelaient les provinces d'Italie ou de la France méridionale.

Dans cette contrée, où règne encore une simplicité primitive, on ne trouve rien qui ressemble à une taverne. Nous nous logeâmes à un prix très-modéré dans une ferme française, dont la distribution était tout à la fois confortable et élégante. Au milieu de la cuisine, la première chose qui frappa nos regards fut un coffre en fer, semblable aux caisses dont se servent les banquiers; je fis plusieurs fois le tour de cet objet sans pouvoir en deviner l'emploi. Enfin je questionnai notre hôtesse;

elle m'apprit que c'était le poêle d'où partaient plusieurs tuyaux, au moyen desquels la chaleur pénétrait dans tous les appartemens; en été on enlève ces tuyaux : et, alors, rien dans le monde ne ressemble moins à un poêle. « Sans ce coffre, dit gaiement notre hôtesse, » le froid nous tuerait en hiver. »

Dans l'ameublement de cette maison figurait une grande quantité de glaces dont la surface mal polie rendait plutôt la caricature que la réalité des objets : nous fûmes enchantés de trouver, pour reposer notre vue, des portraits de la Vierge, des martyrs, et d'un bon nombre de saints de la légende, auxquels on avait donné pour pendans plusieurs tableaux représentant les diverses scènes de la vie de l'Enfant prodigue; histoire qui, soit dit en passant, a poussé plus de jeunes gens au vice qu'elle n'en a ramenés, comme Robinson Crusoé a donné à une foule de vagabonds la manie des voyages maritimes. Je soutiens, en effet, que les tentations offertes aux lecteurs par certaines scènes de libertinage sont faiblement neutralisées par celle où l'on voit l'Enfant prodigue garder des pourceaux; d'autant plus que le tableau suivant nous montre le mauvais sujet revêtu d'une belle robe, et prenant sa part d'un somptueux banquet, au grand scandale

de son excellente pâte de frère aîné, qui a péniblement conduit la charrue pendant que le héros de la fête usait ou plutôt abusait des plaisirs de la vie.

Après le dîner, dont nous eûmes lieu d'être contens, nous nous promenâmes pendant une heure ou deux au milieu des maisons du voisinage. Les habitans, ou Jeans Baptistes (ainsi l'on nomme les paysans français du Canada), sont de braves gens ne parlant que français, fort contens de leur sort et ne désirant pas en changer. Heureux mortels!

Nous nous levâmes un peu tard le lendemain, 29 août, à la grande surprise de notre hôtesse qui, disait-elle, était habituée à ne voir que des gens toujours pressés.

Le 30 août, nous accompagnâmes une société venue de Québec, jusqu'au village de Lorette, habité exclusivement par des Indiens de race Hurone, tribu dont la décadence s'accomplit rapidement sous les efforts combinés de la civilisation et du whiski. Ils eurent la bonté d'exécuter une de leurs danses en notre présence, et l'entremêlèrent de cris et de gestes sauvages, qui constataient bien leur identité aborigène.

Le jour suivant nous traversâmes le Saint-Laurent et nous visitâmes, sur sa rive droite,

la Chaudière ou Kett-le-Falls, appelée ainsi, je le présume, à cause d'une quantité de trous que l'eau a creusés dans le rocher, et qui ne ressemblent pas mal à un étalage de casseroles et de chaudrons. Quoi qu'il en soit, les eaux étaient si basses que nous ne vîmes pas le moindre filet de cascade, ce qui ne nous donna pas de grands regrets : nous commencions à être fatigués des chutes d'eau, tant il est vrai qu'on se lasse de tout, même d'admirer.

CHAPITRE XIV.

Des colonies et de leur utilité.

Avant de prendre congé des provinces anglaises de l'Amérique septentrionale, je crois devoir placer ici quelques mots en réponse à deux questions qui m'ont souvent été adressées tant en Amérique que dans ma patrie.

1°. « De quelle utilité ces colonies sont-elles » pour l'Angleterre?

2°. » De quelle utilité l'Angleterre peut-elle » être à ces colonies? »

Une réponse complète à ces deux questions m'entraînerait trop loin, et serait peut-être audessus de ma portée. Mais le résumé suivant pourra donner quelque secours à ceux qui auront le temps et le talent de les traiter convenablement.

Pour prouver que les colonies sont d'une grande valeur pour l'Angleterre, sous le

point de vue maritime et commercial, il n'est besoin que de mentionner un fait : c'est que, dans l'année 1828, des deux millions de tonneaux de fret entrés dans les divers ports des Royaumes-Unis (pour être juste, deux millions quatre-vingt-quatorze mille trois cent cinquante-sept tonneaux, le tonneau anglais équivaut à mille quinze kilogrammes six cent quarante-neuf millièmes); plus de quatre cent mille tonneaux (quatre mille huit cent quarante-et-un), ou plus d'un cinquième de la totalité venaient des colonies de l'Amérique du nord, exclusivement anglaise [1].

Nous jouissons du privilége d'approvisionner ces provinces de marchandises anglaises, et l'on croit généralement qu'une quantité toujours croissante de produits de nos fabriques s'introduit de là dans les États-Unis, importations que, ni ce gouvernement, ni le nôtre, ne pourront empêcher tant que les bâtimens anglais auront un libre accès dans les ports de Nova Scotia, de New-Brunswick et de Canada.

Indépendamment de cet immense débouché pour les marchandises anglaises, les relations

[1] Enquête parlementaire, dont l'impression a été ordonnée le 5 mai 1829.

entre ces colonies et l'Angleterre n'ont pas mis en activité, dans l'année 1828, moins de dix-huit mille sept cent quatorze marins.

Dans cette même année, le commerce de l'Angleterre avec les États-Unis s'est élevé à quatre-vingt mille cent cinquante-huit tonneaux, et a employé trois mille six cent quarante-huit matelots. Ainsi notre commerce avec les colonies de l'Amérique septentrionale seulement, a été quintuple en tonnage et en emploi d'hommes, de celui que nous faisons avec les États-Unis.

Une autre considération à faire valoir, et qu'on oublie souvent, est que, toute considérable qu'est l'exportation de nos produits aux États-Unis, ces états font tous leurs efforts pour décourager leur transport sur des vaisseaux anglais. A peine ai-je pu découvrir un pavillon anglais, au milieu de cette forêt de mâts que présente le port de New-York.

Par suite de nos relations actuelles avec ces colonies, nous nous y procurons, pour nos possessions des Indes occidentales, un grand approvisionnement de bois de construction, de poissons et d'autres articles. Si la guerre éclatait sans que nous fussions en possession des pro-

vinces nord-américaines, nous serions obligés de les aller chercher ailleurs, à notre grand désavantage.

On est d'accord assez généralement sur un point : c'est que les provinces en question n'ont que deux alternatives : l'une de rester en rapport avec la mère-patrie, l'autre de se confondre dans l'Océan de la confédération américaine; car on n'admet guères la possibilité qu'elles se constituent un jour en nation séparée et indépendante.

Les ressources maritimes des États-Unis se bornent, quant à présent, aux ports de l'Océan, situés sur la côte Atlantique, au nord et à l'ouest de la Delaware : et, bien que ces provinces prennent de jour en jour un accroissement plus important, elles sont peu considérables, comparées aux côtes des provinces anglaises. La ligne maritime américaine n'embrasse pas le tiers de l'espace occupé par la nôtre; elle n'offre ni port, ni baie, pas même New-York, qui puisse rivaliser, sous le point de vue naval, avec Halifax et plusieurs autres stations de l'Amérique anglo-septentrionale, dans lesquels les plus grands vaisseaux de ligne peuvent entrer en toute saison.

L'idée que les États-Unis pourraient obte-

nir la possession de ces provinces par voie de conquête, contre le gré des habitans, est tout-à-fait dénuée de fondement : ce démembrement pourrait avoir lieu, si les colons avaient à se plaindre de la mère-patrie; mais tant qu'ils seront traités comme ils l'ont été depuis quelques années, le Canada restera anglais.

Si nous supposions l'Union-Américaine augmentée de toutes ces colonies, la face des affaires maritimes de cette république serait totalement changée. J'ignore si les provinces ainsi annexées s'en trouveraient mieux ou plus mal; mais il n'est pas douteux qu'il serait de la plus grande conséquence pour l'Angleterre de voir les ressources navales des États-Unis triplées et même quadruplées d'un seul coup, tandis que les nôtres décroîtraient en raison inverse.

Il ne faut pas oublier que la défense à bon marché des nations ne doit pas se balancer comme les livres d'un négociant, par tant de livres au crédit ou tant de livres au débit. Il faut considérer de semblables transactions sous un point de vue plus élevé, et ne pas tant s'occuper de ce que nous dépensons que de ce que nous conservons. Qui serait assez hardi pour affirmer que si nous renoncions à ces colonies,

nous n'affaiblirions pas notre marine, cette muraille de bois qui est la sauve-garde de notre île? Je ne parlerai pas des pêcheries de Terre-Neuve et de Labados, prolifiques pépinières de marins que les Français partagent avec nous, ainsi que les Américains. Toutefois on pourrait se demander si, dans le cas où les colonies nord-américaines seraient réunies aux États-Unis, d'autres nations se verraient encore admises au partage de ces pêcheries.

Il reste donc démontré que si l'Angleterre suit un plan judicieux de conduite, ces importantes colonies, qui prennent chaque jour du développement, nous seront non-seulement utiles, parce que nous les possédons, mais encore parce que les États-Unis ne les posséderont pas.

Quant à la seconde question : « De quelle » utilité l'Angleterre est-elle pour les colonies? » je ne ferai valoir à ce sujet qu'un petit nombre de considérations.

En premier lieu, nous devons toujours nous souvenir que, quelque fidèles que puissent être les habitans de ces colonies, et je crois consciencieusement qu'ils le sont dans ce moment, il serait absurde de croire qu'ils

refuseraient de se séparer de nous, si leur prospérité nationale pouvait gagner à cette rupture. Individuellement peut-être on trouverait des hommes, comme en montrent toutes les révolutions, qui, fidèles à la cause qu'ils ont long-temps servie, s'attacheraient à leur pavillon et se sauveraient ou périraient avec lui. Mais, ce ne sont point de tels sentimens qui décident, et nous devons nous attendre à un grand changement si nous renonçons à la politique sage que nous avons suivie depuis quelque temps à l'égard des colonies; je le répète, nous ne pouvons les perdre que par notre propre folie. Nous avons de belles cartes en main; c'est à nous à les bien jouer. Il ne s'agit pour cela que de consulter de bonne foi les intérêts des colonies: quels qu'ils soient, ils ne peuvent manquer de devenir un jour les nôtres.

Le mot *mère-patrie*, me semble mal choisi; il a survécu à l'époque qui lui avait donné naissance. Si, pour parler des liens qui doivent unir un pays à sa colonie, on veut emprunter un terme aux relations domestiques, il en est un qui indique l'association de deux êtres dont l'un est fort et l'autre faible, et ce terme (le mot *tuteur*) nous semble d'une application

plus heureuse que ceux que l'on a employés jusqu'ici.

Aux États-Unis, les places, qui donnent du pouvoir ou de l'influence, sont conférées par le caprice populaire; il faut que le candidat se soumette à des concessions qui quelquefois répugnent à son caractère et à ses sentimens. Partout où des fonctions élevées dépendent de la mobile volonté d'une populace, elles doivent être fréquemment distribuées sans égard au mérite, et plus fréquemment encore arrachées, sans que celui qui les remplit soit capable de s'en acquitter.

Dans les provinces britanniques, toutes les places qui procurent de l'honneur ou des bénéfices sont données par la couronne. Il arrive sans doute quelquefois qu'on les accorde à des personnes qui ne les méritent pas, ou qu'on les obtienne à l'aide de manœuvres condamnables; mais existe-t-il quelque moyen humain pour l'empêcher? Les institutions démocratiques des États-Unis y parviennent-elles davantage? Après tout il vaut peut-être mieux dépendre d'un monarque que d'un peuple. Si, pour atteindre son but, un homme est forcé de sourire à ceux qui ont le pouvoir, il est évident que

sa réputation souffrira moins s'il s'incline devant un seul homme placé au-dessus de lui, que devant mille individus qui lui sont inférieurs.

Dans les colonies, on se contente de l'égalité des droits, sans rêver la folle doctrine d'une égalité universelle entre les personnes et les propriétés. Les habitans, en cherchant à obtenir des places conformes à leur position et à leur capacité, ne sont point obligés de se baisser avant de prendre leur vol. Ils ne s'élèveront peut-être pas bien haut; mais ceux qui désireront avec sincérité atteindre la hauteur relative que les emplois des colonies peuvent offrir, doivent être persuadés qu'une bonne conduite et des talens remarquables ne manqueront pas d'attirer l'attention du gouvernement, et que, une fois revêtus des fonctions que leurs talens les mettront à même de remplir, ils n'en seront point dépouillés tant qu'ils s'acquitteront activement et consciencieusement des obligations qu'elles leur imposent.

Ainsi, tous les hommes influens des colonies, dont l'ambition est le mobile, ont peu de motifs pour désirer échanger leur constitution actuelle pour l'orageuse démocratie de leurs voisins.

D'un autre côté, par la franchise élective dont jouit la grande masse du peuple, elle conserve entre ses mains une influence politique suffisante. Heureusement aussi l'exercice de leurs droits politiques n'intervient point d'une manière dangereuse au milieu de leurs devoirs sociaux, et ne les entraîne pas hors de leur sphère.

La communauté canadienne possède donc autant, sinon plus, de liberté que l'Union voisine; tandis que l'élite des membres qui la composent a des moyens plus sûrs de satisfaire une ambition honorable, que ceux qui sont placés à la disposition de la même classe d'hommes aux États-Unis. Le repos de la société n'est pas incessamment troublé par des compétitions pour un pouvoir temporaire, et les habitans des colonies sont à même de conduire leurs affaires intérieures sur des bases plus uniformes, parce que leur gestion est confiée à des mains habiles et expérimentées. Tout cela, il est vrai, est contraire à la doctrine de l'égalité universelle; mais rien n'est plus conforme aux vues de la Providence, autant qu'on en peut juger à l'aide des lumières de notre intelligence et de notre expérience.

De pareils avantages seraient perdus pour les colonies si leur union avec l'Angleterre était dissoute. En outre, les revenus que ces provinces tirent du commerce étranger sont appliqués, par leur législature, à l'amélioration de leurs districts respectifs; tandis que, si elles devenaient membres de la confédération américaine, tous ces droits seraient soumis au contrôle du congrès de Washington, et les améliorations dont on les ferait jouir seraient achetées au prix d'un impôt direct, dont maintenant elles sont exemptes.

En résumé, les dépenses peu importantes qu'occasionent quelques officiers civils dans les provinces de l'Amérique septentrionale, jointes aux dépenses plus considérables, mais également nécessaires, que coûtent les forces de terre et de mer qui défendent nos colonies, sont amplement balancées par les avantages que leur union avec nous leur apporte. Elles augmentent notre prospérité commerciale et politique comme pays maritime et manufacturier; elles limitent la puissance navale d'une autre nation dont les intérêts sont diamétralement opposés aux nôtres. Enfin cette union contribue à la prospérité des colonies elles-mêmes, filles, ou plutôt fidèles et loyales épouses d'un pays à l'ombre duquel elles fleurissent, et qui,

par son union avec elles, les fait jouir d'un degré de bonheur plus grand, plus sûr, que celui qu'une indépendance nominale pourrait leur procurer.

CHAPITRE XV.

Le lac George. — Le lac Champlain. — Sources de Saratoga. — L'Angleterre ignore ce qui concerne l'Amérique. — L'Amérique connaît peu l'Angleterre.

Le 7 septembre 1827 nous repassâmes la frontière du Canada, et nous nous retrouvâmes dans les États-Unis. Nous nous embarquâmes sur le lac Champlain, dans un bateau à vapeur où se pressaient de nombreux passagers. C'étaient, ou des touristes qui revenaient du Nord, ou des marchands qui se rendaient à New-York, ou des émigrans irlandais qui, pour des raisons à eux connues, avaient renoncé à s'établir au Canada, et poussaient plus loin leurs aventureuses recherches.

Le 8 septembre, nous fîmes un délicieux voyage sur le lac Georges; nous étions arrivés enfin devant une des scènes les plus pittoresques des États-Unis, scène magnifique à tous égards,

et qui ne laissait rien à désirer. J'avoue que le lac Georges surpassa mon attente : il surpasse les éloges qu'en font les Américains, ce qui n'est pas peu dire.

Fort heureusement pour nous, notre traversée eut lieu pendant le jour; car, à peine atteignîmes-nous l'extrémité du lac Georges, un bruit horrible se fit entendre, le moteur de la machine se brisa, et nous restâmes sur l'eau, immobiles comme une roche. Mais nous ne demeurâmes pas long-temps dans cet état : à peine la cloche d'alarme eut-elle été mise en branle, son vacarme, joint aux cris de l'équipage, fit venir à nous, du village de Caldwell, une demi-douzaine de bateaux qui nous remorquèrent jusqu'au rivage.

Avant de quitter le bateau à vapeur, je suis bien aise de raconter une petite scène qui s'y passa. J'étais couché; au bruit que faisait l'équipage et aux préparatifs de quelques passagers, je devinai que nous touchions à un port; je me levai, et je me vis en effet en présence d'une fort belle ville dont l'aspect me frappa. J'en demandai le nom à un Américain qui se trouvait près de moi; il me répondit : « Bah! vous » devez le savoir : c'est Plattsburgh; ici notre » commodore Macdonough battit la flotte an- » glaise. » Je retournai me coucher.

Le 9 septembre nous nous rendîmes de Caldwell aux sauts de Saratoga, situés à vingt-sept milles : trajet qui nous coûta neuf heures de cahots par une chaleur excessive, et au milieu d'un nuage de poussière. En arrivant à la porte d'un grand hôtel, nommé Congress-Hall (la Salle du Congrès), notre portière fut ouverte par un monsieur extrêmement poli, que nous prîmes pour le maître de la maison, ou tout au moins pour le premier garçon, ce qui nous flatta beaucoup; mais la question qu'il nous adressa dissipa cette illusion. « Monsieur, » dit-il rapidement, partez-vous demain » matin?

— » Demain matin? non. Qui vous a mis » cela dans la tête?

— » Alors vous partirez cette après-midi?

— » Non, certainement; mais qui diable » vous pousse à nous chasser ainsi, quand nous » sommes à demi morts de lassitude et de » poussière? »

Avant qu'il eût pu articuler une réponse, ou nous adresser une troisième question, un homme aux manières vives, pétulantes même, enveloppé dans une houppelande qui traînait jusqu'à terre, se plaça entre le questionneur et le questionné, et après plus de saluts en deux minutes qu'on ne m'en avait fait depuis mon

arrivée en Amérique, m'adressa une douzaine de bonjours et de congratulations sur mon retour du Canada ; puis il me pria de me rappeler qu'à mon départ j'avais promis de l'employer.

— « A quoi ? demandai-je, en cherchant à » gagner la porte d'entrée. Je n'ai besoin dans » ce moment que de me reposer et de dîner.

— « Si fait ! si fait ! » dirent ces deux individus en même temps, en tirant de leurs poches des cartes, par lesquelles je vis que j'avais affaire à deux propriétaires de diligences rivales, qui desservent la route des Sauts à Albany. Nous eûmes occasion, dans la suite de nos voyages à travers les bois, de nous rappeler ces marques d'empressement, et, plus d'une fois, nous nous souhaitâmes ardemment de pareilles persécutions.

Les lacs Georges, Saratoga et Ticonderoga, que nous visitâmes, rappellent des souvenirs pénibles aux personnes assez âgées pour avoir présens à la mémoire les funestes détails de la guerre d'Amérique. Ces sensations sont d'autant plus désagréables, qu'elles se reproduisent souvent par suite de l'habitude où sont les Américains de faire à chaque instant trophée des succès qu'ils ont obtenus. Les livres mêmes, intitulés : *Guides des Voyageurs*, sont d'une prolixité cruelle à cet égard. Sans cesse ils vous

entretiennent des malheurs du général Burgoyne, et de nos autres mésaventures de Saratoga. On conçoit que l'histoire de ce peuple étant courte, les événemens qu'elle offre ont dû laisser dans l'esprit des habitans des traces profondes; et un étranger aurait mauvaise grâce à se plaindre d'avoir l'oreille rebattue de récits qui n'ont rien d'agréable pour lui. Mais il arrive souvent que beaucoup d'Anglais, dont la mémoire est préoccupée d'événemens d'une autre nature, témoignent, par leurs regards et leur attitude, leur ignorance à ce sujet. Ceci est tellement vrai, que souvent on nomma devant moi des gens qui ont acquis une grande célébrité dans la guerre d'Amérique, soit d'un côté, soit de l'autre, et qui m'étaient totalement inconnus. Peut-être nous nous souviendrions mieux de la guerre d'Amérique, si, comme ce pays, nous avions eu pour règle de notre politique de prendre le moins de part possible aux événemens qui se sont passés en Europe plus récemment.

La question n'est pas de savoir si, dans cette circonstance, nous avons eu tort ou raison; il s'agit d'un point de fait. La révolution française, peu d'années après la guerre d'Amérique, vint, comme un volcan, faire éruption à nos portes et absorber toutes nos idées. Puis

vint l'élévation de Napoléon, suivie de coalitions d'empires puissans, de menaces d'invasion sur nos côtes et de la ruine de nos alliés. Bientôt la scène changea, notre horizon s'éclaircit, de nombreuses actions d'éclat illustrèrent nos guerriers sur terre et sur mer. Période glorieuse; de Seringapatam à Waterloo, du 1er. juin à Trafalgar, de nos conquêtes dans les Indes, jusqu'à la guerre dans la Péninsule, et aux campagnes du continent; je le demande, à travers tant de scènes de triomphe, pouvions-nous conserver assez de place dans notre mémoire pour y inscrire les minutieux détails de nos désastres d'Amérique?

D'ailleurs, les Américains ont pris peu de peine pour se rappeler à notre souvenir. Leurs progrès dans les lettres, dans les sciences, dans les arts, furent insensibles; leur système de gouvernement théorique et pratique a fait un pas rétrograde. Je ne crois pas non plus qu'ils aient la prétention d'avoir amélioré la philosophie, les mœurs, la morale ou toute autre branche de civilisation intellectuelle. Ainsi, ils ne peuvent s'empêcher d'avouer qu'ils n'ont rien fait de ce qui sert à cimenter une alliance entre deux peuples, à la rendre cordiale, eussent-ils été long-temps ennemis. Par exemple, entre la France et nous, quoiqu'il ait été long-

temps de mode de nous appeler réciproquement ennemis naturels, il a toujours existé, au milieu même de la guerre la plus animée, un esprit de rivalité généreuse mêlée à un respect cordial et sincère, que les deux pays se plaisent à conserver et à augmenter; mais en existe-t-il la moindre trace dans nos relations avec l'Amérique, ou dans leurs relations avec nous? Bien plus, durant plus d'un an de séjour dans ce dernier pays, quoique la conversation ait souvent porté sur la politique depuis trente ans, je ne me souviens que d'une ou deux occurrences où des Américains aient manifesté quelque sympathie avec les efforts que, seuls, nous faisions pour défendre la cause chancelante de la liberté.

Si j'étais appelé à donner à mes compatriotes un exemple de l'ignorance qui prévaut en Amérique, relativement à l'Angleterre, je pourrais citer l'opinion universelle des Américains, qui se sont persuadés que notre manque de cordialité envers eux provient de nos revers en Amérique. Jamais je ne pus leur faire comprendre qu'une rancune de ce genre était tout-à-fait étrangère à notre caractère et à ce vieil esprit de John Bull, qui nous porte à oublier tous les motifs d'une querelle lorsqu'elle est vi-

dée, lorsque nous avons donné une poignée de main à notre adversaire.

Ainsi, quoique j'aie l'espoir de donner sur les Américains quelques renseignemens aux Anglais, je connais trop l'esprit des premiers pour oser me flatter de changer leurs opinions relativement à ce qui se passe en Angleterre. A cet égard, en effet, pour me servir d'une expression employée par Burke en parlant d'une autre nation, les habitans des États-Unis sont tout-à-fait à *l'épreuve de la raison.*

CHAPITRE XVI.

Albany. — New-York et ses législateurs. — Idées fausses de l'Angleterre sur l'Amérique et de l'Amérique sur l'Angleterre.

L'HÔTEL dans lequel nous logions, aux Sauts de Saratoga, était très-spacieux; on en peut juger par la grandeur de la vérandah ou pièce de devant, qui avait quatre-vingts pas de longueur et vingt-cinq de hauteur. Les salons destinés au public étaient également vastes, disposés avec goût : cent vingts lits étaient dressés dans la maison; mais il y manquait de l'ordre. Par exemple, nous voulûmes ouvrir une de nos fenêtres, il ne s'y trouvait pas de contrepoids, ni même de verrou ou de bouton pour la tenir ouverte. Le garçon, à qui nous portâmes nos plaintes, eut bientôt trouvé un remède : il prit une chaise et la plaça en travers de la fenêtre, de manière à soutenir le châssis. Les

chambres à coucher n'avaient ni papier ni tapis, et les vitres des croisées étaient si minces que le moindre choc pouvait les casser. Point de sonnettes; quand on avait besoin de la servante, il fallait se transporter au haut de l'escalier et tirer une grosse cloche qui servait pour toutes les chambres.

Le 11 septembre, nous aperçûmes, dans le grand salon de l'hôtel de Saratoga, une affiche contenant ces mots : « Cette maison sera fermée » pour la saison, samedi prochain, 15 courant. » Ce fut pour nous une décision; et, tout en regrettant l'état de calme dont nous jouissions, nous nous remîmes en route, en passant par Ballston, où nous ne nous arrêtâmes point. Cette jolie petite ville se trouvait déserte pour la même cause que Saratoga : nous prîmes le chemin d'Albany, et, après une absence de trois mois, nous établîmes de nouveau notre quartier général dans cette capitale, ou plutôt dans cette résidence du gouvernement; car il me serait difficile de concevoir qu'il y eût pour l'état une autre capitale que New-York.

Je fus bien aise d'être arrivé pendant que la législature était assemblée; car j'étais extrêmement curieux de voir par moi-même comment on conduisait les affaires publiques. Le but de la réunion présente n'était pas, il est vrai, de

s'occuper de la routine ordinaire, mais bien de réviser les lois, opération très-en vogue et très-populaire dans toute l'Union ; mais, pendant un séjour d'une quinzaine, j'eus occasion de juger comment marchaient les choses : d'innomblables discussions incidentes surgirent du sujet en discussion, et je pus voir quelle est leur manière de procéder.

Chacun des vingt-quatre états, composant l'Union américaine, a un gouvernement distinct qui fait ses propres affaires. Par la constitution établie après la séparation, non-seulement une forme républicaine de gouvernement est la condition essentielle du traité, mais elle se trouve garantie aux différens états par la voix réunie de tous. Chacun d'eux a le droit de modifier à son gré sa constitution particulière, et de faire et défaire ses lois selon son bon plaisir, pourvu qu'il ne s'occupe pas de certaines matières réservées exclusivement au gouvernement général ou fédératif de l'Union.

J'ai l'intention de ne parler maintenant que de l'état de New-York, qui est le plus populeux, le plus riche, et, à certains égards, le plus important. Cet état avait adopté récemment une nouvelle constitution, différente de celle de 1777 ; et elle était en vigueur depuis le 1er. janvier 1823. En vertu de cette nouvelle

charte, le pouvoir législatif est confié au sénat et à l'assemblée législative; le premier, formé de trente-deux membres, qui doivent être francs-tenanciers, et qui sont nommés pour quatre ans; l'autre consistant en cent vingt-huit membres, qui sont élus chaque année par le peuple de l'état tout entier, le suffrage étant universel.

J'étais donc, comme je l'ai dit, très-curieux de voir comment se conduirait une législation formée d'après de tels principes, et je me rendis au Capitole avec le désir le plus naïf d'être charmé de tout ce que je verrais et entendrais. La chambre d'assemblée avait assez de ressemblance avec l'intérieur d'une église : il y avait là une galerie pour les étrangers, ou, pour mieux dire, pour le public, de laquelle on dominait une foule de bancs et de pupitres rangés sur le plancher en demi-cercles concentriques; le fauteuil du président (speaker) était placé au centre et commandé, comme on doit s'y attendre, par un portrait du général Washington, le bras étendu, dans la même attitude que nous avions remarquée des centaines, que dis-je? des milliers de fois, non-seulement au Capitole d'Albany mais au fond de la plus petite tasse deporcelaine bleue des auberges. Chaque membre occupait une place numérotée, toutes les pla-

ces étant tirées au sort le premier jour de la session.

Après qu'on eut récité les prières et que certaines formalités eurent été remplies, la discussion s'ouvrit. Le chapitre IV de leurs lois révisées y fournit matière. Il paraît qu'un comité des deux chambres avait été nommé pour s'occuper de ce travail, et devait faire son rapport à la législature.

Plusieurs chapitres furent adoptés sans discussion ; d'autres qui, à ce qu'ils pensaient, devaient passer presque inaperçus, firent naître des débats fort animés. Par exemple, lorsqu'on lut la troisième section du chapitre IV, ainsi conçue : « Une force armée bien organisée étant » nécessaire à la sûreté d'un état libre, le droit » inhérent au peuple de garder et de porter » des armes ne peut être contesté ; » un membre se leva et s'opposa à l'article, parce qu'il manquait de logique, ajoutant que, lors même qu'on remédierait à ce défaut, il voterait encore contre, parce que cette clause existait déjà, non-seulement dans la constitution des États-Unis, mais encore dans celle de l'état de New-York. Ce raisonnement me parut assez simple ; mais un autre membre ne partagea point mon avis : il soutint l'opinion contraire, et approuva beaucoup les réformateurs des lois pour

avoir rappelé un article essentiel aux libertés publiques, qui seraient en danger le jour où on oublierait cet article. Il s'ensuivit une discussion animée, à laquelle prirent part quatre ou cinq membres qui ne parlaient guères que cinq minutes chacun, à l'exception d'un seul qui prit cinq fois la parole, et la garda chaque fois fort long-temps. Son style était lâche, diffus, sans logique; il parla peu du sujet en délibération; mais en revanche il se perdit dans les nuages, il établit des rapprochemens avec l'histoire d'Angleterre, donna des détails sur la manière dont la *magna charta* (la grande charte) avait été arrachée au roi Jean, et nous raconta l'origine du bill des droits; puis il en vint à la révolution d'Amérique, à l'époque de la déclaration d'indépendance, aux articles de la confédération; enfin termina (au grand soulagement de mes oreilles, et, je crois, de celles de tous ses auditeurs qui suaient, ainsi que moi, sang et eau, pour le suivre dans ses interminables phrases).

Le membre qui lui succéda déclara qu'il ne savait pas le latin, et que, par conséquent, il ne pouvait étudier *magna charta*, ce qui passa pour une bonne plaisanterie; mais qu'il pensait que, du jour où les Américains cesseraient d'avoir présente à leur mémoire le sentiment de leurs droits, leurs priviléges s'oublieraient, et qu'ils

cesseraient d'être ce qu'ils étaient à présent, un peuple grand, heureux et animé de sentimens élevés.

Un membre, auquel on prêta beaucoup d'attention, et qui, je crois, avait fait partie de la commission, prononça un discours très-sensé, à ce qu'il me parut, dans lequel il prouva l'utilité actuelle d'insérer une déclaration aussi importante dans le corps des lois qui devait devenir leur guide futur.

Là-dessus l'infatigable orateur, dont il a été question, reprit la parole, et je crois qu'il parlerait encore si la pendule n'avait pas fort heureusement sonné deux heures; comme c'est l'époque de la journée où chacun dîne dans ce pays, on se hâta d'ajourner la séance.

Je ne prétends pas avoir donné la véritable physionomie de cette séance; mais le sujet qu'on y traitait, et la manière dont on le discuta, me faisaient l'effet d'une assemblée d'enfans qui voudraient parodier les délibérations de leurs parens. J'appris que cette réunion se composait principalement de fermiers, de boutiquiers et d'hommes de loi de la campagne, peu accoutumés aux raisonnemens abstraits, faciles, par conséquent, à se laisser entraîner par le bruit même de leur voix. En effet, quelle

argumentation attendre de gens arrachés à leur comptoir, au défrichement de leurs terres, ou à la barre d'un tribunal, qui s'imaginent que, par le seul fait de leur élection, ils sont devenus hommes d'état?

Ces idées me vinrent à l'esprit, aussitôt que j'eus assisté à une séance de la législature de New-York; mais j'espérai toujours que je les trouverais erronées plus tard, et j'attendis avec impatience le jour où je pourrais juger d'après une plus grande échelle, et prendre mes renseignemens à la grande source législative de Washington.

En attendant, quelque chose de particulier me frappa dans ces débats; ce fut l'absence des bravos et des tousseries ou autres méthodes employées par les assemblées publiques d'Angleterre, pour faire connaître à l'orateur la nature de l'impression produite par son discours. Il n'y a rien en Amérique qui supplée à la variété des tons sur lesquels est crié le mot *hear!* (écoutez) dans la chambre des communes; tons d'après lesquels le membre qui a la parole apprend, de la manière la plus claire, s'il fait plaisir ou s'il ennuie, s'il persuade ou non; leçon importante pour l'homme appelé à prendre part aux débats publics. En Amérique, les orateurs sont écoutés dans le plus profond silence, et avec la

plus grande indulgence. Cet usage, décourageant pour les orateurs de mérite, favorise spécialement les hommes aux larges poumons, et donne naissance à ces discours monotones et diffus qui fatiguent sans but les oreilles des auditeurs bénévoles.

Durant le débat, si ce que j'ai décrit mérite ce nom, j'étais debout près de la porte; le membre qui avait parlé tant et si souvent vint à moi, et me dit, avec un petit air suffisant:

« Eh bien! monsieur, que pensez-vous de » nous? Ne suivons-nous pas de bien près les » traces de la mère-patrie? »

J'éludai la question autant que possible, en disant que les deux pays étaient placés dans des circonstances tellement différentes, qu'il me semblerait inutile de vouloir établir une comparaison entre eux.

Je m'aperçus, au léger sourire qui effleura les lèvres de mon interlocuteur, qu'il était entièrement de mon avis; seulement nous ne semblions pas être d'accord sur le pays qui mérite la supériorité. Mais, par un effort de générosité, il me répliqua : « Oh! oui, sans » doute. — La différence des circonstances!... » — Il n'y a pas de comparaison possible. Au

14.

» surplus, ne sommes-nous pas deux nations
» commerçantes? deux nations agricoles? deux
» nations maritimes? »

Je m'inclinai à ce compliment, qui nous faisait l'honneur de placer nos deux patries sur la même ligne, et j'allais répliquer, lorsque la foule des membres, qui s'empressaient de sortir lorsque la séance eut été ajournée, nous sépara. L'ami, sous les auspices duquel j'étais entré dans la chambre, me dit, après qu'il m'eut rejoint, à demi-voix, mais de manière à être entendu et avec un air un peu malicieux : « Eh bien!
» capitaine, vous avez eu l'occasion de voir
» comment les souverains font les lois (how
» the sovereigns legislate).

Nous allâmes le soir à une réunion; en entrant dans le salon, je crus que tous les hommes étaient arrivés à la fois, et que les dames viendraient ensuite, car il n'y en avait pas une seule. Le maître de la maison, nous voyant hésiter, offrit son bras à ma femme, et nous conduisit à un salon reculé où les dames étaient assises autour de l'appartement, de la même façon à peu près que sur le continent de l'Amérique méridionale. Je crus que, par degrés, cette barrière serait rompue, et que nous nous mêlerions les uns aux autres; point du tout;

et, lorsque je fus plus familier avec les usages de ce pays, je vis que cette coutume régnait despotiquement, quoiqu'elle n'eût rien d'aimable pour les Européens.

Les différentes personnes auxquelles nous fûmes présentés s'accordèrent à exiger de nous des témoignages d'admiration pour leur pays, leur peuple, leurs institutions, qu'elles louaient elles-mêmes si longuement, qu'il nous était impossible d'approuver ou de contredire. Louer son pays est à peu près se louer soi-même, et celui auquel on communique ces éloges se trouve fort embarrassé de répondre.

J'ai remarqué qu'en Amérique la langue anglaise, j'ignore pourquoi, a subi plusieurs modifications. Je ne parle point tant de la signification spéciale des mots, bien qu'elle-même soit aussi fort souvent changée, mais des rapports des mots entre eux et de leurs acceptions générales.

Je me souviens d'avoir lu dans quelque ancien auteur, que lorsque les jésuites allèrent en Chine, ils y trouvèrent les cérémonies religieuses tellement semblables à celles de l'église romaine, que, dans leurs travaux de conversion, ils furent plutôt embarrassés qu'ai-

dés par cette étrange ressemblance. Ils ne savaient comment rendre perceptible la différence qui existait entre les deux religions. En conséquence, ils écrivirent à leurs compatriotes d'Europe, que, dans aucun de leurs voyages chez les payens, ils n'avaient trouvé le malin esprit caché sous un déguisement aussi insidieux, et qu'il était beaucoup plus facile de convertir un gentil au christianisme, s'il adorait un bâton ou une pierre, s'il préférait tuer son père à sauter par-dessus une vache, qu'il ne l'était de christianiser un Chinois qui ne s'inquiétait ni de Dieu ni du diable.

Je n'irai pas aussi loin, mais j'affirmerai cependant que, dans tous mes voyages, soit chez les chrétiens, soit chez les payens, je n'ai point trouvé de peuple dont j'eusse eu autant de peine à me faire comprendre que des Américains.

Le plus grand nombre des ouvrages qui sont lus en Amérique ont été écrits en Angleterre pour un état de société tout différent : ce qui forme une étrange anomalie dans l'histoire des nations; et je suis tout disposé à croire que les Américains seraient plus heureux si l'on mettait un terme à ces échanges inconvenans. S'ils ne recevaient pas de nous

plus de livres ou de journaux que nous n'en recevons de la France ou de l'Espagne, ils deviendraient plus heureux, je le répète, et il est faux que notre pays exerce une heureuse influence sur le leur.

En effet, ne sommes-nous pas plus heureux, relativement à nos rapports avec l'Amérique, dans notre patrie, où la grande masse du peuple n'a jamais lu ni vu un ouvrage américain? Nous occupons-nous, ou nous fâchons-nous de ce qu'on dit de nous en Amérique? Certainement non. Ce n'est point par indifférence, mais bien par ignorance. Si des livres, des journaux, ou des pamphlets américains, étaient répandus en abondance dans ce pays, je ne doute pas qu'ils n'occasionassent parmi nous une irritation, égale peut-être à celle que nos publications produisent en Amérique; chaque pays écrit pour soi et non pour les autres, et virtuellement, nos écrivains et les écrivains d'outre-mer emploient, comme je le disais tout à l'heure, deux langues différentes.

Si les Américains se plaisent à importer chez eux, par chaque paquebot, des choses qui leur sont désagréables, mais qui ne leur étaient point destinées, ils ne doivent pas nous blâmer, nous qui persistons à rester dans une

bienheureuse ignorance de leurs opinions et de leurs sentimens à notre égard ; ignorance que nous serions insensés de chercher à perdre.

CHAPITRE XVII.

Tribunal d'Albany. — Élection d'un président.

Le 15 septembre 1827, nous retournâmes à la chambre d'assemblée, et nous trouvâmes les discours tout aussi fastidieux que la première fois. Les orateurs couraient au hasard d'un sujet à l'autre, sans égard pour le temps qu'ils perdaient et qu'ils faisaient perdre aux autres, et dont ils auraient été plus économes s'ils s'étaient trouvés livrés à leurs occupations ordinaires, c'est-à-dire en faisant travailler leurs mains et non leurs têtes.

De là, nous nous rendîmes au sénat, dont nous trouvâmes les membres occupés judiciairement et non législativement. Le sénat est composé de trente-deux membres, non compris le gouverneur de la province qui en est

président ex-officio. Les sénateurs sont élus pour quatre années.

La constitution de l'état statue, dans un article, que la cour appelée à juger les accusations et à corriger les erreurs (trial of impeachments and correction of errors), doit se composer du président du sénat, des sénateurs, du chancelier de l'état, et des juges de la cour suprême, ou au moins de la majeure partie d'entre eux. Les causes sont portées de la cour suprême à cette cour par mandat d'erreur (writ of error), de la même manière qu'en Angleterre les appels sont portés à la chambre des lords.

Nous eûmes le bonheur d'assister à une cause très-intéressante; elle avait trait à un complot supposé (alleged conspiracy), résultant de ces folles spéculations dont l'Amérique, ainsi que l'Angleterre, fut le théâtre en 1825.

Mais avant de se constituer en cour de justice, le sénat s'était occupé, dans la matinée, de la révision des lois. Je retrouvai les mêmes discours que j'avais entendus dans l'autre chambre; même vide dans les idées, même vulgarité dans les sujets traités: enfin, tous ces argumens dont le monde est bercé depuis long-

temps, et qui ne peuvent avoir de la nouveauté que pour les Américains.

Pendant notre séjour à Albany, nous vécûmes dans une pension fréquentée principalement par les membres des deux chambres législatives, des avocats, des juges, des officiers, et l'éditeur d'un journal, l'un des hommes les plus pauvres, les plus candides que j'aie jamais connus, et dont l'amitié me fut très-utile.

Je trouvai dans cette société des moyens faciles pour achever de m'éclairer sur différens points. Je découvris souvent que je m'étais formé de fausses idées. Quand cela m'arrivait, j'allais de l'un à l'autre, je m'enquérais de l'objet qui m'occupait, jusqu'à ce que j'eusse obtenu des renseignemens complets.

Comme je n'avais rien à faire que d'étudier les mœurs et les habitudes des habitans de ce pays, je fus obligé souvent d'importuner cruellement beaucoup de personnes, et je dois leur rendre la justice que, dans toutes les occasions, elles mirent la meilleure grâce à m'être utile. Je désirais franchement connaître le fond des choses; et quoique, comme tous les voyageurs, j'eusse mes préventions et mes préjugés, j'étais toujours prêt à changer mon opinion aussitôt que je ne la trouvais plus juste.

Pendant le temps que nous passâmes à Albany, nous allâmes fréquemment dans le monde, mais plus particulièrement à des dîners ou à des soirées; ce qui me fournissait d'agréables occasions de voir et de juger l'état des relations domestiques. Un des traits les plus remarquables de la vie américaine, est l'habitude qu'on a de mêler à tout la politique ou l'esprit de parti; ou, pour mieux dire encore et en créant un mot, l'*électionage*, qui semble une partie essentielle de tous les discours.

Ce que cet esprit a de plus particulier et de plus contraire aux habitudes anglaises, c'est que les Américains s'occupent plus des moyens que du but; ainsi, ils chercheront uniquement à faire triompher un candidat, sans s'inquiéter de faire réussir les mesures qu'on le suppose disposé à soutenir : ils y font quelquefois allusion dans les discours d'élection, mais plutôt comme fleurs de rhétorique, ou comme moyen de louer leur protégé, ou de blâmer son antagoniste, que dans le désir que telle ou telle mesure triomphe ou échoue. Les intrigues; les voix qu'on cherche à gagner; l'emploi des grands leviers de la presse, l'injure et la louange; les discours et les manœuvres employés dans la législature, au barreau, au coin du feu, sur tous les points du pays, voilà l'oc-

cupation principale, dominante; mais les désirs du candidat, ses promesses, ou même sa réputation ou son aptitude à remplir le poste qu'on veut lui confier, peu importe; on ne s'en occupe en quelque sorte que par-dessus le marché.

L'élection du président affectant toute l'Union, les candidats pour ce haut emploi deviennent le but contre lequel toutes les flèches politiques sont lancées; bien plus, toutes les autres élections se modèlent sur celle-là. Ainsi, soit qu'il s'agisse de nommer un membre du congrès, un gouverneur, un membre d'une législature spéciale, ou même un constable, la seule question adressée au candidat était : Tenez-vous pour Adam ou pour Jackson? Il est inutile de dire que ces deux personnes recherchaient concurremment l'honneur de la présidence.

Il résultait naturellement de cette manière de procéder, que, comme on ne demandait aux candidats pour les magistratures inférieures qu'une influence ou des moyens plus considérables que ceux de leurs compétiteurs pour amener l'élection du candidat supérieur, c'est-à-dire du président; les individus ainsi choisis n'offraient le plus souvent que des machines à voter disposées de façon à tourner toujours du même

côté. A tous ces égards, l'élection d'un président en Amérique ressemble à nos parties de chasse, où il s'agit bien moins du gibier qu'on prendra que du plaisir qu'on aura à le poursuivre.

Il existe bien en Angleterre quelque chose qui se rapproche de nos élections populaires; mais la différence consiste dans la fréquence et dans la durée de ces mêmes élections. Qu'on se figure un moment ce que deviendrait le pays, si la commotion produite à Westminster ou à Covent-Garden par les élections, au lieu de durer quinze jours, se prolongeait toute l'année : on aura une idée de ce qui se passe en Amérique. La rage électorale y règne éternellement, et on lui suppose une grande efficacité : car on soutient que, sans ce stimulant violent et perpétuel qui agit sur le peuple, il deviendrait peu à peu indifférent à remplir ses devoirs et à exercer ses droits : alors c'en serait fait pour toujours des libertés américaines.

CHAPITRE XVIII.

Stockbridge. — Les moutons et les bœufs. — L'usage des liqueurs fortes.

Nous quittâmes Albany le 28 septembre 1827, et prîmes la route de Boston à travers ce qu'on appelle la Nouvelle-Angleterre ou les états de l'est : Maine, Vermont, New-Hampshire, Massachussets, Connecticutt, Rhode-Island.

Il serait ingrat à moi de parler de cette ville d'Albany sans consigner ici toute ma reconnaissance pour les bons procédés qu'on y a eus envers moi et ma famille ; il n'y a pas jusqu'à notre petite voyageuse d'un an et demi qui n'ait été l'objet de mille attentions de la part de nos amis. Nous nous étions bien promis de ne pas quitter l'Amérique sans les revoir, mais je ne pus jamais réaliser ce projet, car nous ne revîmes plus Albany.

En partant de cette dernière ville nous eûmes l'Hudson à traverser, opération qui nous coûta beaucoup de temps, car il arrive souvent en Amérique que, là où l'on croit devoir trouver tout en ordre, le contraire a lieu. Cependant les bacs ou bateaux de passage y sont admirablement disposés pour les piétons comme pour les voitures et les chevaux; ils sont assez larges pour contenir une demi-douzaine de diligences ou de charrettes. La machine qui les fait mouvoir ressemble aux roues des bateaux à vapeur : elle est mise en action invariablement par six ou huit chevaux.

Arrivés au bord de l'eau, nous eûmes la douleur de voir le bac atteindre l'autre rive; si nous étions venus dix minutes plus tôt, nous aurions évité une heure au moins de retard. Nous fûmes obligés d'assister de loin au débarquement qui fut un peu long par suite d'un accident arrivé au bateau. Il se débarrassa d'une multitude de chevaux, de voitures, de passagers, de charrettes, de moutons, mouvement qui donnait à la scène l'aspect de la fuite en Égypte, telle que nos vieux tableaux nous la représentent.

A la fin, le bac revint de notre côté; mais, après que tout fut embarqué, nous nous trou-

vâmes contraints d'attendre encore plus de vingt minutes, par suite de l'entêtement du maître batelier qui ne voulait pas bouger. Pourquoi? je l'ignore. Peut-être voulait-il se venger des injures que lui prodiguait notre conducteur, qui, par parenthèse, faisait exception à la règle: en Amérique, les cochers sont en général fort polis; et, en ce sens, ce pays a tout l'avantage sur l'Angleterre.

Je me faisais un plaisir de comparer l'état d'une société, toute champêtre et consolidée depuis long-temps, avec celui des cités et des autres états plus récemment peuplés. Mainte et mainte fois on avait traité d'erronées les idées que je m'étais formées de l'intelligence médiocre des Américains, de leur inaptitude, commune au surplus entre eux et le reste du monde, à se bien gouverner par eux-mêmes. Toutes les fois que je semblais désapprouver l'état de fièvre où l'élection du président jetait le pays, ou que je lançais quelques réflexions sur les effets malfaisans produits par le suffrage universel et les parlemens annuels qui portaient à la législature des gens ineptes et incapables, à l'exclusion d'hommes habiles et expérimentés; enfin, aussitôt que j'avais le malheur de ne pas trouver tout parfaitement bien en Amérique, on ne manquait pas de me dire que j'étais mal tombé,

que j'avais été volontairement ou accidentellement induit en erreur par les personnes auxquelles je m'étais adressé, ou bien encore que j'avais visité telle ou telle ville dans un mauvais moment.

Par suite de ces assertions si fréquemment répétées, je commençai de bonne foi à espérer que je m'étais trompé; d'autant plus que ces optimistes me disaient d'attendre que j'eusse vu le peuple de l'intérieur, placé hors de l'influence empoisonnée des cités, des diligences et des bateaux à vapeur. « Allez voir nos villages » florissans, disaient-ils, parlez à nos fermiers; » c'est là que vous reconnaîtrez notre caractère » national; c'est là que vous reconnaîtrez nos » citoyens intelligens et moraux. »

Je répondis que je ferais tout cela de grand cœur, et je tins parole. Et qu'on ne croie pas que je procédai à cette enquête de mauvaise grâce, ou avec l'intention de me cramponner aux idées que j'avais conçues, en dépit de l'évidence. Au contraire, je m'efforçai de voir les choses comme les habitans désiraient que je les visse, et je cherchai toujours les moyens d'expliquer telle ou telle anomalie de la façon la plus avantageuse au peuple que je visitais.

On dira peut-être que j'anticipe trop sur

mon sujet; mais il me semble que la vérité ne peut être trop tôt rendue manifeste, et j'avouerai en conséquence que, malgré tous mes désirs contraires, aidés de tout l'appui que les Américains pouvaient leur prêter, je trouvai les diverses provinces à peu près semblables. Jamais je ne pus découvrir aucune trace de cette haute intelligence dont les écrivains américains font tant de bruit, et dont mes oreilles furent rebattues d'un bout à l'autre de ce continent.

Durant mon séjour près de Stockbridge, j'allai fréquemment dans le village, prenant plaisir à m'entretenir avec le plus d'habitans possible. C'était une tâche facile, car ils se montrèrent tout aussi aimables, tout aussi complaisans que ceux de leurs compatriotes que j'avais rencontrés ailleurs. J'eus aussi occasion de visiter des maisons de campagne et des fermes des environs; partout j'acquis de nouvelles preuves de l'énergie de caractère et de la persévérance qui distinguent à juste titre les habitans de la Nouvelle-Angleterre. Il est généralement connu que les plus grandes conquêtes, faites par l'homme sur les déserts sauvages de l'Ouest, sont dus à ces hardis pionniers des états de l'Est, ainsi qu'on les nomme à si juste titre.

Indépendamment de cet examen minutieux

de la société campagnarde du Massachussets, nous eûmes le bonheur de visiter la classe la plus opulente des habitans de villages. Une fois entre autres, j'eus l'avantage de faire la connaissance de l'auteur de divers ouvrages d'imagination fort remarquables, tels que *Redwood*, *Hope Leslie*, lesquels, à ma grande satisfaction, viennent d'être de nouveau publiés, et deviendront célèbres en Angleterre. Ces romans possèdent, à part de l'intérêt qui s'attache aux œuvres d'imagination et de genre, le mérite de décrire fidèlement le pays où les scènes se passent. Nous reçûmes pour nos voyages ultérieurs, des mains de cette aimable dame, des instructions pour nous guider, et, plus tard, nous gravîmes, ses romans à la main, les montagnes du nouveau monde, comme les voyageurs qui se rendent aux Highlands d'Ecosse, emportaient avec eux *la Dame du Lac* pour les aider à admirer Loch- Katrine.

Alors eut lieu le quatrième anniversaire de la société d'agriculture. Mais la gaieté de l'assemblée eut un peu à souffrir de la pluie incessante qui tomba pendant la matinée : contre-temps d'autant plus poignant, que c'était le seul mauvais jour que nous eussions vu depuis long-temps. Il était vraiment désolant de

voir les beaux habits de tout ce monde abîmés, et les amusemens du peuple entravés. Les flûtes n'avaient plus de sons joyeux; les tambours, imbibés d'eau, rendaient des roulemens sourds comme ceux qu'ils font entendre à un service funèbre. Les drapeaux, au lieu de flotter au gré du vent, pendaient tristement et traînaient dans la boue. Les brillans fusils de la maladroite, mais superbe milice Américaine, avaient leur part du malheur général, et tandis que de tous côtés la foule aurait dû se presser vers le lieu de la réunion, quelques rares individus, enveloppés de houppelandes ou abrités sous leurs parapluies, erraient tristement et en silence.

Pour première épreuve nous eûmes, si je puis employer l'expression, une course de charrues (*a ploughing match*). La scène se passait si près de la maison, que nous pûmes y assister de notre croisée; mais bientôt l'intérêt que m'inspira cette lutte me décida à braver le mauvais temps et à la voir de plus près. Les laboureurs, qui tous étaient animés d'une noble émulation, avaient à leurs charrues un attelage de bœufs, à l'exception d'un seul qui labourait sa portion de terrain à l'aide de chevaux. Mon intérêt se concentra, aussitôt que je fus arrivé, sur l'un des concurrens qui déployait

une si grande ardeur pour gagner le prix, que la plupart des spectateurs le suivaient de leurs vœux. C'était un nègre petit et bien tourné qui conduisait un attelage de bœufs, d'une taille en proportion avec la sienne. Son âme tout entière était concentrée dans la lutte; il ne regardait ni à droite ni à gauche, il ne perdait pas ses bœufs une minute de vue, et, aux grands applaudissemens du public, chaque fois que ses animaux étaient sur le point de dévier de la ligne droite, il les y maintenait avec un coup d'œil d'une rare justesse.

A la fin de l'épreuve, les juges s'arrêtèrent quelque temps avant de nommer le vainqueur; car il paraît que, dans ces sortes de luttes, la vitesse n'est qu'une des nombreuses conditions à remplir. Enfin, on prononça en faveur de notre ami le nègre bronzé, décision qui reçut l'assentiment général. Le pauvre noir a en effet peu d'occasions de triomphe, même dans ceux des états où il n'y a point d'esclaves; sa couleur lui laisse une bien faible chance, si tant est qu'il en ait une, de se placer au même rang que les blancs, seigneurs de la création, qui ne consentent à le laisser se mêler à eux que pour des temporaires compétitions, du genre de celle que nous venons de décrire.

Aussitôt après ce concours, le temps s'éclair-

cit, et je me préparai à jouir de la vue d'un peuple qui s'amuse, accompagnement obligé, selon moi, de ces sortes d'exercices. Je crus que les femmes viendraient gaiement se mêler aux hommes. Point du tout : l'idée n'en vint à personne; c'était un travail et non une partie de plaisir. Les Américains sont un peuple grave; ils observent peu de jours de fête, et ignorent entièrement l'art d'être paresseux avec grâce, et de se délasser de travaux pénibles par d'innocens amusemens. Dans cette circonstance, quand la course de charrues fut terminée, les femmes rentrèrent paisiblement chez elles; les hommes coururent s'entasser dans les tavernes, où je ne vis ni ivresse ni querelles, mais où je remarquai une immense consommation de liqueurs fortes.

Ne trouvant pas mon odorat très-flatté du parfum combiné du tabac et du whisky, je saisis cette occasion pour examiner les produits de l'industrie exposés en public. Je remarquai là plus de progrès et de talent que je n'en attendais, et je me convainquis que l'adresse et l'industrie matérielle des Américains feraient plus pour le bien-être de leur pays que les restrictions d'un système de douanes.

A une heure, la cloche nous invita à nous

mettre à table; nous nous réunimes à la taverne, au nombre de cent cinquante. Deux commissaires ou membres du comité prirent soin de moi, et il est impossible d'être plus prévenant que ces messieurs ne le furent. Un ministre presbytérien d'un des états du Sud dit un long *benedicite;* lui seul se tenait debout. A ma droite, j'avais un professeur de collége, et, en face de nous, un ecclésiastique de la communion épiscopale et un homme de loi.

Le dîner est une affaire de peu d'importance en Amérique; nous fûmes bientôt appelés, par le son du tambour, à quitter la table pour nous rendre à l'église, en formant une espèce de procession et marchant deux à deux. Je fus d'abord étonné que le gentleman qui m'avait pris le bras, me conduisît tout-à-fait à la queue du cortége; mais je m'aperçus bientôt que cette manœuvre n'avait lieu que pour me donner plus tard la tête de la colonne; car, dès que nous fûmes arrivés à la porte de l'église, la procession fit halte et front, et, le ministre ouvrant la marche, la queue le suivit immédiatement, et les premiers furent les derniers.

Le discours qui fut prononcé par le ministre roulait sur les dangers de l'abus des liqueurs

fortes, et, certes, jamais texte ne fut mieux choisi, car je n'ai point vu de pays où il s'en consomme autant. Pour qu'on ne m'accuse pas d'exagération, je citerai un passage extrait du premier rapport fait à la société américaine de Tempérance, établie à Boston le 10 janvier 1826 : « Les maux résultant de l'usage immo-» déré des boissons enivrantes sont arrivés à un » tel point, qu'ils demandent l'emploi de me-» sures immédiates, vigoureuses et persévéran-» tes de la part des philanthropes, des patriotes » et des chrétiens. Le nombre des morts causées » dans notre pays par ce vice, s'élève à plus de » trente mille; et le nombre des personnes ren-» dues malades, pauvres ou ruinées par lui, est » de plus de deux cent mille; la plupart d'entre » elles sont devenues une charge inutile et nui-» sible pour la société.

» La consommation des liqueurs fortes » coûte, aux habitans de ce pays, plus de » quarante millions de dollars; et le *paupe-» risme*, occasioné par l'emploi de ces li-» queurs, en prenant pour base l'état de Mas-» sachussets, coûte plus de douze millions de » dollars (page 8).

» Le nombre des pauvres admis à la maison » de charité de Philadelphie est ainsi qu'il » suit :

En 1823,	41,908	coûtent en dollars	144,557
1824,	5,251	....	198,000
1825,	4,394	....	201,000
1826,	4,272	....	129,383
Total en 4 ans.	55,825	coûtant	672,940

» La maison de charité de New-York, et » le Pénitentiaire qui en fait partie, renferment » constamment deux mille individus qui coû- » tent annuellement 100,000 dollars. Presque » tous sont victimes de l'intempérance.

» Le New-Hampshire a dépensé, pour ses » pauvres, de 1799 à 1820, 726,547 dollars, » ce qui fait annuellement 36,327 dollars.

» Massachussets; sept mille pauvres coûtent » à l'état 360,000 dollars. D'après un rapport » fait à la législature par le secrétaire d'état, » dans l'année 1822, il paraît qu'il y avait six » mille huit cent quatre-vingt-seize pauvres » permanens, et vingt-deux mille cent onze » pauvres temporaires qui coûtèrent, pendant » cette année, 470,582 dollars (pages 64 et » 65). »

Après ces détails, il semblera étonnant que j'aie rencontré un aussi petit nombre de gens ivres à proprement parler; mais boire et s'enivrer sont choses différentes. Pour être pris de boisson, au point de battre les murailles ou de troubler

tout un voisinage, il faut qu'un homme reste la bouteille à la main jusqu'à ce que l'ivresse soit venue. Je ne sais pas si beaucoup d'exemples semblables peuvent être fournis par l'Amérique, mais je n'en vis jamais aucun. Partout j'observai que le peuple avait l'habitude de boire peu à la fois, mais fréquemment, toute la journée; les intervalles entre chaque dose varient d'une demi-heure à deux heures.

CHAPITRE XIX.

Northampton. — Le mont Holyoke. — Worcester. — Boston.

Le 3 octobre 1827 nous partîmes de Stockbridge et arrivâmes à Northampton, un de ces admirables villages de la Nouvelle-Angleterre, qu'il est impossible de trop louer. Le long du chemin que nous parcourûmes, nous rencontrâmes un grand nombre de points de vue pittoresques qui nous dédommagèrent de l'insipide uniformité de notre précédente journée de marche. Les villes de Massachussets sont embellies d'arbres d'agrément, de jardins, de fleurs, tandis que l'ensemble du paysage, se composant de rochers, de montagnes et de chutes d'eau, offre les points de vue variés d'une scène des Alpes.

Nous eûmes à traverser une grande étendue

de terres sur lesquelles on proposait sérieusement d'ouvrir un chemin de fer entre les villes de Boston et d'Albany. Il n'est pas un état de l'Union, ni une fraction d'état, qui consente à se laisser surpasser en rien par un autre; et sans doute le succès du grand canal Érié a donné lieu à cette idée folle. On quêtait souvent auprès de moi un éloge en faveur de ce projet, et je ne manquais pas de dire que la conception en était hardie; mais j'avais soin d'ajouter que je n'appliquais qu'à l'idée l'épithète de hardie, et que si jamais on mettait le plan à exécution, ce serait le mot *folie* qu'il faudrait employer.

La vue dont on jouit du sommet du mont Holyoke, que nous gravîmes le 4 octobre, est réellement magnifique et d'une immense étendue. La cime est élevée de huit cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau du fleuve Connecticutt, qui serpente gracieusement sur les terres voisines. Les villages florissans de Northampton, Hadley et Amherst étaient presqu'à nos pieds. Les architectes ou ingénieurs qui ont tracé le plan de ces villages, ainsi que de la plupart de ceux situés dans cette partie des États-Unis, paraissent avoir commencé par ouvrir une rue ou avenue non pavée, large de quatre-vingts à cent toises (73 à 91 mètres), avec

une double rangée d'arbres de chaque côté, et une promenade au milieu. Puis les maisons s'élevaient invariablement, détachées l'une de l'autre, à dix ou douze toises, des allées ombragées; l'espace intermédiaire se trouvait rempli par des bosquets, des pelouses ou des sentiers sablés. Même les porches et quelquefois les fenêtres étaient entourés d'herbes grimpantes, et la plupart des maisons, bâties en bois, peintes en blanc avec des portes vert foncé, et des contrevents dans le genre vénitien, donnaient à l'ensemble un aspect ravissant.

Nous jouîmes, dans la partie la plus belle du pays, de la vue délicieuse d'un automne américain. Je crois que c'est l'érable qui, dans cette saison, de vert clair qu'il était, devient, de la tête au pied, d'un rouge éclatant; mais, quel que soit le nom de l'arbre, je ne connais rien de plus beau. D'autres espèces étalaient leurs couleurs variées, si brillantes que les yeux ne pouvaient rester long-temps fixés sur ces arbres, et les modestes *ever-greens* (arbres toujours verts), qui faisaient le fond du paysage, jetaient pittoresquement leurs teintes douces au milieu de toutes ces couleurs éblouissantes.

L'automne se nomme *fall* dans ce pays (chute); n'est-ce pas un mot singulièrement expressif?

Avant de monter en voiture, (car on nous avait prévenus que nous pourrions gravir ainsi jusqu'à la moitié de la montagne), nous nous informâmes de la nature de la route et des difficultés qu'elle nous offrait. Je demandai même au sommelier s'il pensait que nous dussions emmener l'enfant avec nous. « Oh! non, répondit-il en riant, vous n'arriverez jamais jusqu'au haut, si vous prenez l'enfant avec vous; la route, je vous assure, est bien raide et bien difficile. »

Les voyageurs sont une race entêtée, et, m'étant aperçu en feuilletant notre Guide qu'il se taisait sur les difficultés qu'offrait l'ascension de l'Holyoke, je pensai que l'honnête sommelier avait voulu faire *mousser* sa montagne, pour employer un mot populaire, et je résolus bravement de conduire toute la famille avec moi; je ne fus pas même arrêté par le sourire malin qui erra sur les lèvres de notre homme quand il ferma la portière.

Pendant un mille et demi nous traversâmes une prairie où une multitude d'hommes et de femmes étaient occupés à faire les foins; puis nous passâmes le Connecticutt, fleuve qui donne son nom à la province; et bientôt nous nous trouvâmes au pied d'une pente qui nous pa-

rut trop rapide pour une route, mais trop douce pour une montagne. Au bout de peu de temps, notre cocher déclara ne pouvoir aller plus loin ; il nous ouvrit la portière, et nous commençâmes à gravir la montagne fort à notre aise, en riant de notre sommelier et de ses prédictions. Peu à peu le sentier tourna, et l'inclinaison commença à ressembler à un escalier, avec cette différence que, au lieu de marches solides et placées à distance égale, nous avions des pierres vacillantes et fort éloignées les unes des autres. Arrivés là nous nous consultâmes, et je finis par placer la jeune demoiselle sur mon dos, ce qui n'était pas le moyen de rendre mon ascension plus facile.

La beauté de la vue qu'on découvre du sommet de cette noble montagne captiva tellement notre attention, que nous ne prîmes point garde à quelques nuages gros de pluie qui cheminaient lentement sur le paysage comme d'énormes géans, et ajoutaient encore à la beauté de la scène par leur apparence mystérieuse, et les longues écharpes d'ombre qu'ils traînaient après eux. Après avoir inondé le village de Northampton au dessous de nous, et mis en déroute les faucheurs de la prairie, les

nuages arrivèrent jusqu'à nous et s'étendirent comme un rideau entre nos montagnes et la vue que nous admirions.

Lorsqu'il nous fallut descendre, de nouvelles difficultés survinrent. Ces pierres, à l'aide desquelles nous avions eu tant de peine à gravir la montagne, il fallait les redescendre une à une, tâche d'autant plus délicate que la pluie les avait rendues glissantes, et que le moindre faux-pas nous eût jetés dans un précipice. Enfin nous arrivâmes à notre auberge, et ce fut le pauvre sommelier qui nous ouvrit la portière; lorsqu'il sortit la petite fille de la voiture, et qu'il eut aperçu nos traits fatigués, il sembla prêt à nous reprocher notre obstination, mais il se tut et se contenta de sourire lorsque je lui eus dit qu'il était meilleur prophète que moi.

Le 5 octobre, nous allâmes à Worcester, autre village charmant. Le temps, qui avait été fort beau pendant quelques jours, changea tout à coup, et le vent souffla dans la nuit avec une telle violence que, lorsque je me mis à la fenêtre le lendemain matin, j'aperçus des monceaux de feuilles semblables à des flocons de neige, mais de toutes sortes de couleurs: rouges, oranges, jaunes, écarlates et vertes.

Samedi 6 octobre 1827, au moment où le

soleil descendait derrière les montagnes que nous avions franchies la veille, nous arrivâmes en vue de la bonne ville de Boston, capitale de Massachussets, la grande rivale de New-York. Un dôme, élevé dans le goût turc, qui domine la maison d'État (Statehouse) placée dans un endroit très-haut, fut naturellement le dernier édifice sur lequel les rayons du soleil se reflétèrent. Mais nous nous trouvions encore à temps pour jouir de la vue des nombreux clochers et autres monumens élevés, des rues, des ponts fort longs au nombre de trois ou quatre, qui joignent plusieurs faubourgs à la péninsule sur laquelle cette ville magnifique est bâtie. Un des districts, nommé Charlestown, attira toute notre attention par sa situation au pied et sur le versant du célèbre Bunker's-Hill.

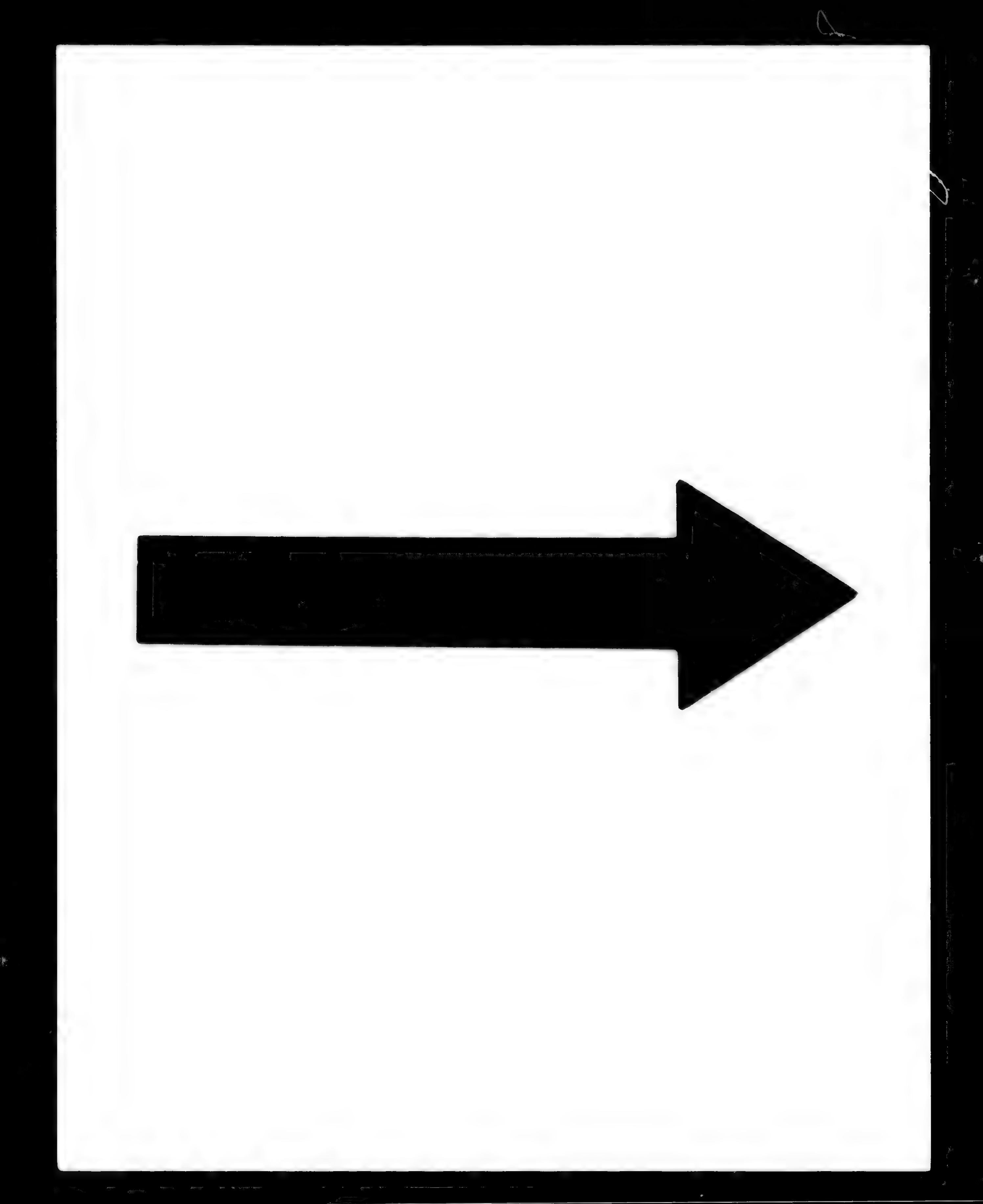
Comme dans tous les endroits que nous visitions, nous nous empressions de voir le plus tôt possible tout ce qui en méritait la peine, nous nous hâtâmes, le jour suivant, dimanche 7 octobre, d'accompagner un de nos amis à l'une des églises unitaires, où un défenseur célèbre de cette doctrine devait prêcher.

Un changement considérable, à ce qu'il paraît, avait eu lieu depuis quelques années dans

les principes religieux des habitans de Boston; et l'Unitarianisme, ou, ainsi qu'ils l'appellent, le christianisme libéral, avait fait de grands progrès, dus principalement aux efforts du prédicateur dont il est question.

Le sermon de ce pasteur est un des plus remarquables que j'aie entendus. Il s'empara, avec un rare talent, de l'esprit de ses auditeurs, et, les entraînant sur la vaste mer des controverses religieuses sans qu'ils s'aperçussent qu'ils avaient quitté le port, il établit avec une grande facilité d'argumentation la différence qui existe entre la religion qu'il défendait et les autres croyances; puis, s'animant par degrés, il nous dépeignit une visite qu'il avait faite à une église de campagne où, dans un discours qui y avait été prononcé, on avait enfermé dans des limites infranchissables l'esprit de liberté mentale dont chaque créature doit avoir sa part. Rien de plus poétique que le contraste qu'il traça entre les doctrines sèches et arides qu'il avait entendu soutenir, et ce qu'il appelait éloquemment les libres beautés de la pensée et de la nature.

La différence qui existe entre l'Amérique et l'Angleterre, quant au gouvernement de l'église, semble se borner à ceci : chez les Amé-



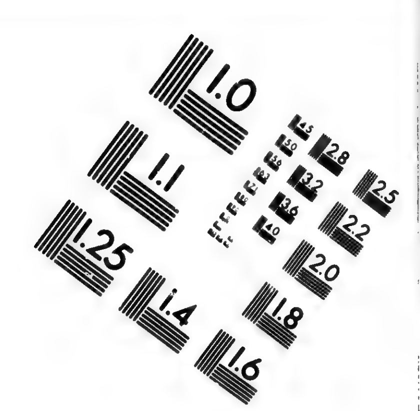
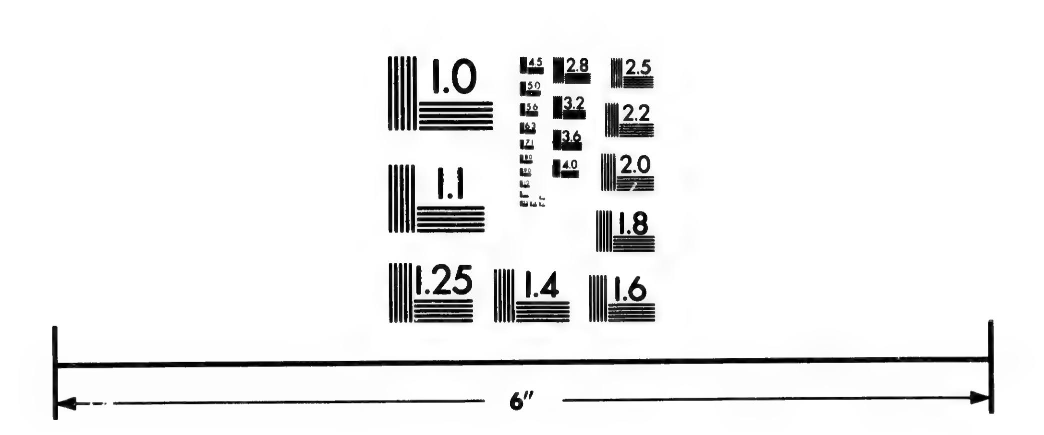
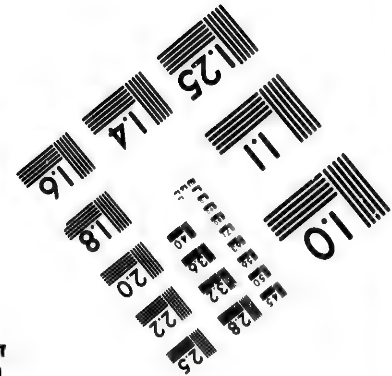
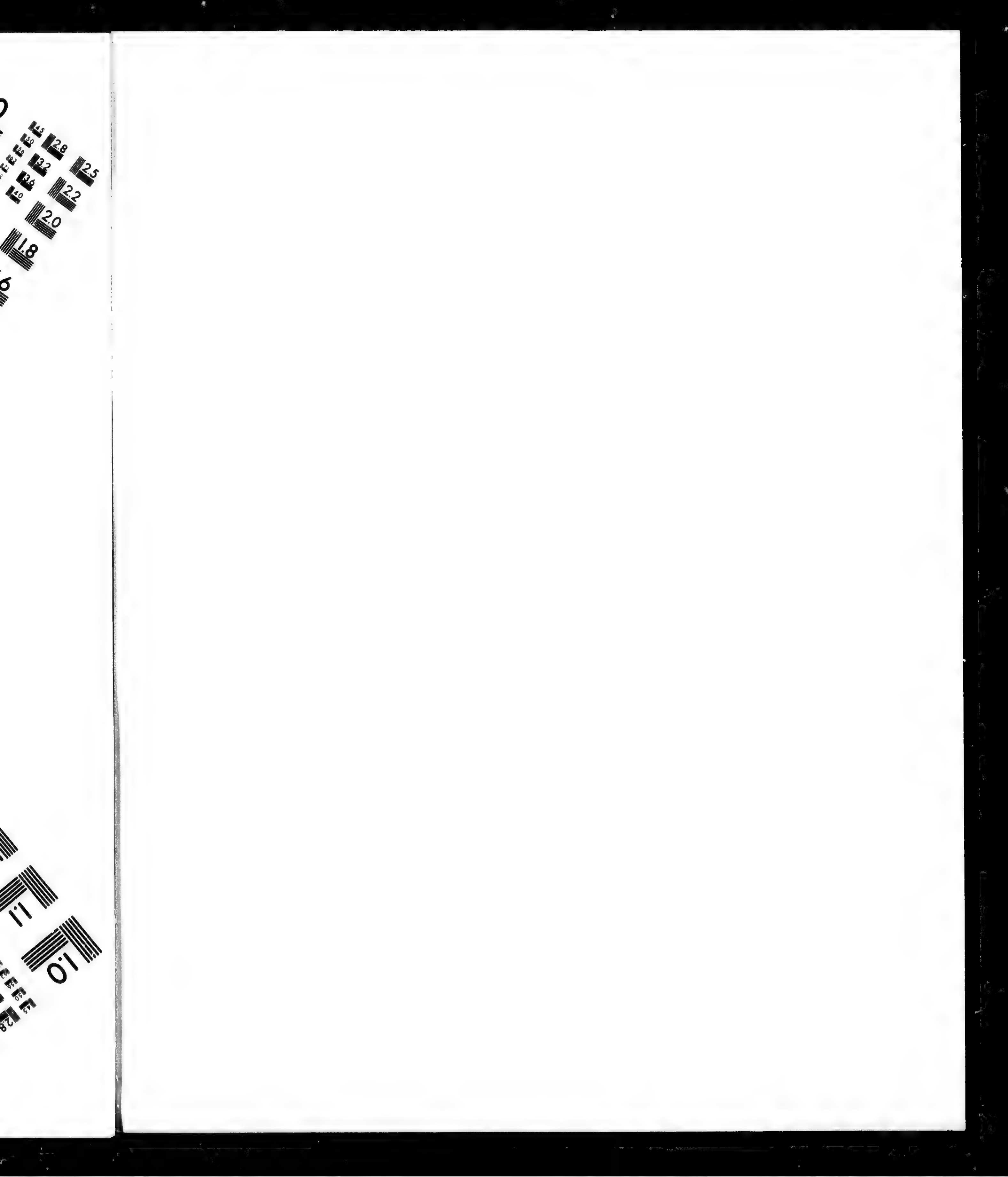


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

ricains, la religion, comme toute autre chose, est abandonnée à elle-même; nous, d'un autre côté, nous avons préféré rassembler les résultats d'une longue expérience et en faire un corps de doctrine. Par le moyen de l'église établie, tout changement violent dans la doctrine ou dans la discipline est devenu presque impossible, en tant surtout qu'il pourrait affecter la masse de la communauté; tandis que ceux qui ne veulent pas suivre le sentier indiqué peuvent user de leur libre arbitre et se tracer un chemin spécial.

A tous les égards, l'église d'Angleterre a le bonheur d'être diamétralement opposée, en tout point, aux institutions religieuses de l'Amérique. Les changemens sont difficiles à effectuer chez nous, surtout en ce qui touche à l'église; et j'espère, avant la fin de cet ouvrage, qu'il ne nous sera pas difficile de démontrer de quelle manière cette fixité de principes, dans la branche la plus importante du gouvernement anglais, a contribué à fonder notre caractère national, et comment, tant que l'église établie conservera son pouvoir, en évitant soigneusement de porter la moindre atteinte à ses règlemens intérieurs, et s'opposant de toute son énergie à l'intervention du

peuple dans sa constitution, nous pouvons prédire la durée permanente de ce que nous avons de plus cher et de plus précieux dans notre patrie.

CHAPITRE XX.

Boston.

Nous avions apporté avec nous une vingtaine de lettres d'introduction pour divers habitans de Boston; nous eûmes d'abord l'intention de n'envoyer que quelques-unes de ces lettres, choisies parmi celles que nous croyions devoir nous être les plus utiles. Mais, après y avoir réfléchi, nous trouvâmes que ce choix demanderait une connaissance plus complète des individus que celle que nous possédions; nous finîmes par mettre notre adresse sur chaque lettre, puis nous envoyâmes le paquet entier, et nous attendîmes tranquillement le résultat. Le soleil était à peine couché, que déjà un nombre considérable de visiteurs s'était présenté, parmi lesquels figurait une personne très-distinguée, dont la conversation me parut

supérieure à tout ce que j'avais entendu jusque-là en Amérique. Nous nous mîmes bientôt à l'œuvre, et pendant plusieurs heures nous soutînmes une discussion animée sur nos pays respectifs; mais tout se passa de la meilleure humeur du monde, et dans un esprit mutuel de concessions amicales.

Il est assez amusant d'observer que toutes les fois qu'un Anglais et un Américain se rencontrent dans ce pays, ils se croient dans la nécessité de mettre leurs lances en arrêt, et de chercher à se désarçonner l'un l'autre sans aucun motif de haine.

Le dimanche soir, nous sortîmes, sous la conduite d'un de nos commensaux, pour parcourir la ville; dans le cours de notre promenade nous visitâmes le nouveau marché, vaste bâtiment en granit; puis nous allâmes voir les quais et d'autres parties de cette charmante ville. Rien de ce que nous avions vu en Amérique n'approchait de la propreté et de l'élégance des rues de Boston. La plupart des maisons étaient bâties en briques, mais peintes de diverses couleurs : on n'avait pas les yeux fatigués par l'uniformité d'un rouge éclatant. Quelques-uns de ces bâtimens, qui semblaient isolés des autres, me parurent

tout-à-fait confortables : ils auraient passé pour beaux, dans toutes les parties du monde.

Il y avait en outre un beau mail ou promenade publique, composée de pelouses entourées et coupées par de larges allées sablées, qui s'étendaient sous des rangées d'arbres; ce qui en faisait un des plus jolis endroits que j'aie vus dans le cœur d'une ville.

Dans la matinée du 8 octobre nous reçûmes une foule de visiteurs amenés par les lettres que nous avions envoyées la veille, tous disposés à nous faire part de leurs conseils et à nous prêter leur assistance. Chacun d'eux désirait naturellement que nous vissions les choses sous l'aspect le plus favorable, et par suite chacun d'eux se figurait que nul mieux que lui n'en ferait les honneurs. Tout cela était fort agréable, et la seule difficulté, qui n'était pas petite, était de décider ce que nous verrions d'abord et sous quel patronage.

L'un nous recommandait d'aller d'abord aux *Factories* de Lowell, à vingt-cinq milles de là. L'autre s'écriait : La plus belle chose à voir, c'est le chantier de la marine à Charlestown. Un troisième disait : Oh! non; nos hôpitaux sont certainement la chose la plus curieuse pour un

étranger. De cette façon, notre temps se trouvait tout-à-fait occupé.

Dans le cours de la journée, une personne nous donna des détails fort intéressans sur une espèce de commerce particulier aux États-Unis.

C'est le transport par mer de grandes quantités de glace que l'on conduit à la *Havanne* et à Charlestown, dans la Caroline du Sud. Il y a plus de vingt ans qu'un gentleman d'un esprit entreprenant conçut cette idée, qu'il a suivie depuis avec persévérance, et quelquefois avec succès, quoique dans le commencement il ait eu de grandes difficultés à surmonter. On ne prend aucun soin spécial pour conserver la glace à bord; seulement le vaisseau est bordé de planches dans l'intérieur, afin d'éviter tout contact entre la glace et les vagues. La glace est coupée en cubes de dix-huit pouces carrés; la perte que fait éprouver la fonte est quelquefois d'un tiers de la totalité; souvent aussi la glace arrive à sa destination sans avoir subi de diminution sensible. Lorsque la glace est embarquée en hiver, le thermomètre étant à zéro ou au-dessous, si le vaisseau a le bonheur de mettre à la voile par un vent du nord vif et froid, on ne perd pas une seule livre de la cargaison. D'un autre côté, si on embarque la glace à Boston

en juillet, le thermomètre étant à 80 ou 90 degrés (26 à 32 centigrades), la fonte aura déjà commencé; et si le vaisseau remonte vers le sud, ou qu'il soit conduit dans l'immense courant d'eau chaude qui sort de la grande baie du Mexique, toute la cargaison trouvera son chemin par-dessus le bord, par la voie des pompes, avant qu'on se trouve à la moitié du voyage.

Le 10 octobre je visitai le collége Haward, ou, comme on l'appelle quelquefois, l'université de Cambridge, à deux ou trois milles de Boston. Nous y fûmes joints par une société de dames, et nous parcourûmes avec elles le Muséum et la Bibliothéque, l'un et l'autre jouissant en Amérique d'une célébrité grande et méritée; la Bibliothéque surtout contient, m'a-t-on dit, une collection de livres rares et de grand prix.

Le 11 octobre j'allai voir l'hôpital général, bel et grand édifice en granit, bien aéré et spacieux. Je ne me rappelle pas avoir vu un établissement de ce genre qui pût rivaliser avec celui-ci, excepté peut-être l'infirmerie de Derby. J'accompagnai un des médecins pendant ses visites, examinant avec attention tous les détails, sans lesquels il est impossible de se former une idée juste de la discipline intérieure d'une

pareille institution. Je ne puis être bon juge sur une matière tellement en dehors de ma profession; mais il existe certainement peu de vaisseaux de guerre qui soient mieux dirigés que ce bel hôpital.

Le 12 octobre nous allâmes visiter le plus grand établissement manufacturier de la Nouvelle-Angleterre (je suppose même de toute l'Amérique) à Lowell, sur les bords du Merrimack. Jusqu'à la dernière guerre on avait permis à cette rivière de s'élancer librement des chutes voisines; mais alors l'industrie prit un nouvel essor, et des capitaux, employés jusque-là dans le commerce ou dans l'agriculture, servirent à établir des manufactures. Quelques années auparavant, le lieu qui s'offrait à nos regards, maintenant couvert de moulins à coton, de villages rians, de canaux, de routes et de ponts, n'était qu'un désert, sinon solitaire, du moins habité par quelques sauvages tatoués. Dirigés par un guide intelligent et complaisant qui nous permit, non-seulement d'examiner tout, mais encore de l'examiner à notre aise, nous ne laissâmes échapper aucun détail digne d'être vu.

Les étoffes manufacturées à Lowell sont en général fort communes, et servent à la consommation intérieure. Chaque ouvrier est à ses

pièces, mais il ne travaille que du point du jour jusqu'à la brune; il prend une demi-heure pour déjeuner et autant pour dîner. La discipline et l'ordre qui règnent dans cet établissement me parurent admirables; jusqu'aux jeunes ouvrières, dont en Europe la réputation n'est pas des meilleures, sont ici des modèles de sagesse et de bonne conduite. Il en résulte que pas une ne manque de mari. En Amérique, il est plus facile de soutenir une famille que partout ailleurs : on y trouve abondance de logement, abondance de nourriture et abondance de travail. Dans ce pays, un marmot qui n'est guères plus gros qu'une bobine de coton, trouve déjà de l'emploi. Plus tard, s'il se dégoûte de l'école ou du métier, il se révolte, prend une hache et s'ensevelit dans les forêts de l'ouest, où il se campe sur la première pièce de terre qui lui convient. Il se marie et devient père d'une nichée d'enfans, qui, à leur tour, font ce qu'a fait leur père, et obtiennent le même succès que lui dans ce vaste monde, où ils n'ont que l'embarras de choisir leur résidence.

Le 13 octobre, à six heures du matin, je fus éveillé par la cloche qui appelait les ouvriers au travail, et, en jetant mes regards sous ma croisée, j'aperçus une nuée de jeunes

filles proprement vêtues, avec de jolis schals et des robes de couleur, allant à leur ouvrage avec un air de satisfaction qui faisait plaisir à voir.

Je quittai cette scène animée pour accompagner mon hôte jusqu'aux ouvrages hydrauliques, autrement dits l'écluse du moulin, par laquelle l'eau est amenée de la rivière, au-dessus des chutes, à la manufacture placée à un mille ou deux au-dessous de la cascade. Je vis sur mon chemin plusieurs écoles et trois églises.

Je fus enchanté de voir une brasserie surgir comme un Léviathan du sein d'une multitude de petits bâtimens, et ma joie augmenta lorsque mon hôte m'eut appris qu'on avait l'espoir de parvenir à substituer la bière aux liqueurs ardentes dont la population ouvrière du moulin fait usage.

Je visitai cet établissement manufacturier de Lowell sans éprouver l'ombre d'un sentiment de jalousie, quoique, je l'avoue, je n'eusse pas laissé que d'être inquiet, si j'avais dû penser que les succès de Lowell pourraient nuire à Manchester ou à Preston; car je ne suis pas philanthrope, citoyen du monde, au point

de voir avec plaisir réussir des rivaux dangereux. Mais je n'avais pas de telles craintes. Ces braves gens travaillent pour leurs propres marchés, et il y a place pour tout le monde.

CHAPITRE XXI.

Salem. — Brighton. — Boston.

Après déjeuner, le 13 octobre, nous quittâmes Lowell, et nous nous dirigeâmes, à travers la campagne, sur Salem, ville de la côte, à quatorze lieues de Boston, au nord-est, ville connue long-temps dans le monde commercial. Son port est l'un des plus entreprenans et des plus aventureux d'Amérique; le premier, en effet, il a su comprendre les avantages du commerce avec la Chine, l'Inde et les îles orientales. Les hardis navigateurs de Salem avaient tellement pris les devans sur le reste de leurs compatriotes, que, pendant beaucoup d'années, seuls ils les approvisionnèrent de thé, d'épices et autres denrées de l'Orient, qu'ils portèrent même jusqu'a New-York, maintenant reine maritime du monde occidental.

A la porte d'une auberge de campagne, portant le nom anglais d'Andover, près de la rivière indienne de Shawsheen, je trouvai affiché l'avis suivant :

Chasseurs, attention !
300 oiseaux
seront placés pour les chasseurs à l'hôtel
des Souscripteurs, à Tewksbury, le
vendredi 12 octobre courant,
à 8 heures du matin.

N. B. Les gentlemen de Tewksbury, de Lowell et du voisinage sont invités à y assister.

. William Hardy.

10 octobre 1827.

Ce placard, tout-à-fait inintelligible pour moi, ne le sera pas moins, je pense, pour la plupart de mes lecteurs.

L'aubergiste rit beaucoup de ma curiosité, mais il la satisfit complétement, en m'expliquant que ces parties de tir étaient si communes en Amérique, qu'il ne doutait pas que je n'en rencontrasse un grand nombre. Toutefois je n'eus point ce bonheur ; et je regrettai beaucoup d'être venu un jour trop tard pour jouir du coup d'œil de cette battue américaine. Il paraît que ces oiseaux sont tout bonnement des volailles de basse-cour, qu'on place à un certain éloignement, et sur lesquelles tire chaque personne qui

consent à payer le prix fixé pour chaque coup. Si l'on tue l'animal, on l'emporte : autrement, en véritable chasseur, l'Américain n'a pour son argent que le plaisir d'avoir tiré. Les coqs et les poules sont placés à une distance de cent soixante-cinq pieds, et, pour chaque coup de fusil chargé à balle, le chasseur a quatre cents à payer (20 centimes). Les dindons sont placés à une distance double, à cent dix toises, si c'est un fusil ordinaire, et à cent soixante-cinq toises si l'on emploie une carabine. Dans ces deux cas, chaque coup se paye de six à dix cents, ou de trois à cinq.

Nous arrivâmes à Salem pour le dîner. Si je ne craignais d'abuser de la patience de mes lecteurs, je leur donnerais le détail de ce repas. Du moins consignerai-je ici l'éloge bien mérité de mon hôte : jamais je n'ai rencontré un homme aussi complétement dépouillé de prévention et de préjugés ; à un grand talent pour la conversation, il joint beaucoup de gaieté d'imagination, et, si je ne craignais d'offenser sa modestie, je le nommerais, et j'ajouterais que de toutes les personnes que j'ai rencontrées dans mes derniers voyages, il est sans contredit celle qui m'a plu davantage.

Après dîner, nous allâmes au musée, dont les riches trésors ont été amassés par les capi-

taines ou les subrecargues des vaisseaux partis de Salem, qui doublèrent les deux grands caps méridionaux : celui de Bonne-Espérance et celui de Horn.

Il faisait tout-à-fait nuit lorsque nous fûmes de retour à Boston. Le lendemain nous recommençâmes à courir la ville, et nous fîmes tant qu'au bout d'une semaine il ne nous y restait plus rien à voir. Nous négligeâmes aucune des curiosités que nos amis voulurent nous indiquer; eux, à la moindre manifestation d'un de nos désirs, quittaient tout, affaires, plaisirs pour nous accompagner. Ce mouvement nous mit en rapport familier avec les bons citoyens de Boston, dont les mœurs et les habitudes nous plurent infiniment.

Dans les chantiers de construction, nous vîmes deux vaisseaux de ligne, une frégate et un sloop de guerre, prêts à être mis en mer un mois ou six semaines après que l'ordre en serait donné. Les vaisseaux de ligne étaient de la taille de notre célèbre Gange, mais sans dunettes. On prépare un chantier qui, lorsqu'il sera achevé, aura deux cent dix pieds de long; j'eus le bonheur de rencontrer sur les lieux l'ingénieur qui préside à ces travaux, homme fort intelligent, qui, mettant de côté cet esprit de cachotterie que j'ai rencontré partout

en Amérique, me montra tous ses plans, dont nous discutâmes le pour et le contre, comme si ce n'eût été qu'une question scientifique; nous ne pensions ni l'un ni l'autre aux rivalités nationales.

Les officiers de marine forment en Amérique une classe à part dans la nation : seuls, ils vivent dans une perpétuelle habitude de subordination. Ce sont même les seuls hommes qui regardent comme importantes les distinctions de rang, tant méprisées par le reste du peuple. Je crois, d'après tout ce que j'ai vu et entendu, que la discipline américaine, en tant qu'elle s'applique aux officiers, est plus sévère que dans la marine anglaise; on en comprendra bientôt la raison. Nous recrutons nos officiers dans une société, non-seulement familière avec la théorie des inégalités, si je puis m'exprimer ainsi, mais encore habituée par la pratique à ces fictives distinctions dans l'exercice de l'autorité, distinctions qui forment la vie et l'âme d'une flotte. En conséquence, soit à leur début, soit après plusieurs années de service, les officiers de marine anglais ne rencontrent rien dans leurs rapports avec la société, qui diminue l'habitude de subordination contractée à bord. Mais un jeune officier américain, lorsqu'il va à terre visiter ses amis, soit dans les

forêts reculées, soit dans celles de la frontière, entend des choses qui, dans un jour, détruisent des habitudes de subordination d'un an. En voici un exemple:

Un aspirant de marine, à bord d'un vaisseau de guerre, ayant manqué aux règlemens de service, fut réprimandé par son capitaine; le jeune homme, mécontent de cet acte d'autorité, déclara son intention d'en appeler au peuple, résolution qu'il exécuta. Par le retour du courrier arrive un ordre portant que M. un tel, étant citoyen d'un état libre, avait parfaitement le droit d'en appeler au peuple, et que, dans le but de lui en faciliter les moyens, on lui envoyait son congé.

Le 17 octobre je me rendis en voiture, avec un ami, au village de Brighton, à deux milles de Boston, où devait avoir lieu la grande exposition annuelle de bestiaux pour l'état de Massachussets. Cette foire, car on peut lui donner ce nom, fut établie, il y a quelques années, par le peuple de Boston: et les fermiers de cet état, de près et de loin, envoyèrent leurs troupeaux, leurs fruits, les produits de leurs fabriques, leurs instrumens aratoires nouvellement inventés, enfin tout ce dont ils crurent pouvoir faire parade à cette grande exposition. Mais, au bout de quelque temps, les autres provinces

devinrent jalouses de Brighton, et chaque ville, chaque comté eut aussi sa petite exposition de bestiaux : ce sont des colonies qui désertent la raison sociale de la mère-patrie pour s'établir à leur propre compte. Toutefois, la foire dont il est question conservait encore assez d'intérêt pour un voyageur. Indépendamment d'un concours de charrues, auquel prirent part vingt attelages de bœufs, des animaux attelés à des charrettes chargées eurent des pentes à gravir. Les différens enclos où se trouvait parqué le bétail offrait une belle variété de races.

En dépit de ce que cette scène avait d'intéressant, je sentais qu'il y manquait quelque chose. Partout des hommes, toujours des hommes, ou buvant ou fumant; pas une seule femme pour rompre la monotonie du coup d'œil. Croirait-on qu'au milieu de plusieurs milliers d'individus, je ne comptai dans toute la journée que neuf femmes! Point de ces groupes de jeunes garçons et de jeunes filles folâtrant sur l'herbe; point d'enfans jouant sous les arbres; hélas! les pauvres malheureux semblaient déjà aussi solennels que leurs graves parens.

Le samedi, 20 octobre, un de nos amis les plus empressés vint nous prendre à neuf heures du matin, pour nous promener dans les écoles

de Boston. Nous ne pûmes les visiter toutes, et cela pour une assez bonne raison, c'est qu'à Boston seulement il n'y a pas moins, à ce que dit un rapport de 1826, de deux cent quinze écoles, bien que la population ne soit que d'environ cinquante mille âmes. Nous crûmes convenable de visiter trois de ces écoles, deux pour les garçons et une pour les filles.

Dans plusieurs des états de l'Union et dans le Massachussets en particulier, la plupart des écoles publiques entretenues par une taxe qui représente environ trois dollars et demi par chaque mille dollars de revenu. De cette manière les riches et les pauvres peuvent également donner à peu près *gratis* de l'instruction à leurs enfans.

Les Bostoniens sont fiers, et peut-être avec raison, de leur système d'instruction publique. Cependant je me hasardai à faire observer que l'on s'apercevait trop que ces écoles étaient des écoles de charité; il me fut répondu que l'éducation étant considérée en Amérique comme essentielle au maintien de la forme républicaine du gouvernement, elle méritait, ainsi que les cours de justice ou la police, d'être considérée comme œuvre nationale.

Dans l'école des filles, nous trouvâmes ces jeunes demoiselles plongées dans l'algèbre; d'au-

tres étudiaient la géographie, et n'étaient pas moins avancées que leurs compagnes. Quant à la lecture, elle me parut la partie faible de l'établissement; je remarquai un vice de prononciation que j'essayai de faire remarquer au professeur, d'autant mieux qu'il m'avait demandé mon avis; mais je m'aperçus qu'il prenait feu à la moindre de mes observations, qui sentait la critique, et j'aimai mieux garder le silence que de mécontenter ce brave homme.

Parmi les garçons, deux furent choisis pour nous réciter quelque chose, et ces pauvres enfans, nous prenant sans doute pour d'honnêtes compatriotes, ne manquèrent pas l'occasion e nous régaler de furieuses philippiques contre l'Angleterre. Nous nous en amusâmes fort, et les enfans mirent plus d'emphase encore dans leur débit, élevèrent leurs voix de futurs législateurs, et déployèrent une grande énergie à chaque tirade, telle que la suivante : « De la » reconnaissance envers l'Angleterre!!! Quelle » reconnaissance lui doit l'Amérique? celle du » lionceau envers sa mère, lorsqu'après lui » avoir donné naissance dans un désert, elle l'y » laisse périr de faim! » Ou bien : « Depuis dix- » huit cents ans le monde sommeillait dans » l'ignorance de la liberté et de ses droits. » A la fin, l'Amérique s'est levée dans sa gloire

» pour donner à l'univers une salutaire le-
» çon, etc., etc. »

Nos compagnons faisaient une mine piteuse pendant cette scène ; je n'eus que peu de compassion pour eux. A quoi bon, en effet, inculquer dans de jeunes cerveaux des idées hostiles à un autre pays ? Pourquoi les entretenir dans des sentimens de haine ? Est-ce à la génération future à épouser les querelles de la génération passée ?

Après cette visite, je me trouvai à même de discuter longuement avec un Américain les avantages comparés du système anglais et du sien relativement à l'éducation. Nous parlâmes beaucoup sans pouvoir nous entendre, et lorsque mon antagoniste eut épuisé tous ses moyens de persuasion, il s'écria en soupirant :

« Ah ! monsieur, je le vois bien, jamais un
» étranger ne pourra comprendre notre carac-
» tère national. »

CHAPITRE XXII.

Encore Boston. — Hartford. — Newhaven. — Les paquebots.

Nous quittâmes Boston le 23 octobre 1827, après un séjour de trois semaines, fort satisfaits de la ville et de ses habitans, et reconnaissans de la réception flatteuse qu'ils nous avaient faite.

La mode à Boston, comme dans tous les États-Unis, est de vivre dans des pensions bourgeoises. Nous eûmes le bonheur de trouver dans la nôtre une société fort aimable, dont chaque membre prit à cœur de nous être utile et agréable, obligation qu'ils remplirent tous de la façon la plus gracieuse. Dans les discussions fréquentes que j'eus avec ces messieurs, je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul en colère; je voudrais pouvoir en dire autant de moi; mais j'avoue que, souvent harassé par des débats toujours renaissans, d'autant plus pénibles que, pla-

cés chacun à l'un des pôles de la même sphère, aucun de nous ne voulait approcher de la ligne, je perdis mon sang-froid et ne donnai pas bonne opinion de moi à mes adversaires. Mais, au demeurant, nos querelles ne laissaient point de trace dans nos esprits, et nous nous retrouvions le lendemain les meilleurs amis du monde.

Dans le cours de la journée, nous atteignîmes Providence, capitale de l'état de Rhode-Island. Nous avions voyagé à raison de sept milles à l'heure, et jamais en Amérique nous ne voyageâmes avec une plus grande vitesse.

De Providence, nous désirions nous rendre à Hartford, dans le Connecticutt, à une distance de soixante-douze milles. Nous essayâmes de louer une diligence supplémentaire, afin d'être libres de nous arrêter en route où bon nous semblerait. Le propriétaire de la voiture ne voulut nous en louer une qu'en nous forçant de payer les neuf places: nous aurions adhéré à cette condition, quoique d'ordinaire nous eussions joui du même privilége en payant six places; mais ce n'était pas tout; ce digne homme exigeait que la voiture marchât comme à l'ordinaire, s'arrêtant là seulement où elle avait coutume de faire halte. C'était trop fort : nous préférâmes attendre et courir toute la ville en quête d'un autre moyen de transport.

Nous n'y trouvâmes personne qui voulût se charger de nous à aucun prix, et nous nous vîmes contraints d'arrêter nos places dans la malle qui partait le lendemain.

L'heure du départ était fixée à cinq heures du matin; mais comme en Amérique tout arrive plus tôt qu'on ne s'y attend, un homme de haute taille entra dans notre chambre à quatre heures moins dix minutes, en nous annonçant qu'il ne s'en fallait que d'une demi-heure qu'il fût cinq heures : en même temps, nous entendîmes le bruit des roues de la voiture qui venait nous chercher, trente minutes avant l'heure convenue.

Fort heureusement il n'y avait que cinq voyageurs, et nous nous trouvâmes fort à notre aise. Nous fîmes un très-bon dîner à Windham, en agréable compagnie; pendant le repas, l'interminable question de l'élection du président revint sur le tapis; mais ce qui me frappa le plus, ce fut de voir que les personnes qui traitaient sans pitié le général Jackson, fussent tout aussi mal disposées pour son compétiteur M. Adams.

Nous fîmes nos soixante-douze milles en quatorze heures et demie, par une route montueuse et désagréable. Tous les quatre ou cinq milles, nous arrêtions pour faire boire les che-

vaux, donner et prendre les paquets de la poste, qui n'étaient jamais prêts; puis nous eûmes le plus grand des ennuis qu'on rencontre en voyage, celui de changer quatre fois de voiture : ce qui, joint à quelques pauses sur la route pour bavarder ou boire un verre d'eau-de-vie, nous fit paraître la journée interminable.

Dans la journée du 25 octobre, que nous passâmes près de Hartford, nous visitâmes trois établissemens publics qui, chacun dans son genre, ne laissaient rien à désirer : la prison, l'hospice des sourds et muets, et celui des aliénés. La prison pénitentiaire est organisée sur le modèle d'Auburn, déjà décrit par nous, où la séparation des condamnés pendant la nuit est complète; un travail assidu et un silence profond sont exigés du prisonnier pendant le jour; les repas se prennent individuellement dans chaque cellule; toute communication entre les prisonniers est sévèrement interdite; le dimanche seulement, ceux qui le désirent, peuvent s'entretenir avec l'ecclésiastique qui dessert la prison. Ce système excellent n'était en vigueur que depuis trois mois; mais telle en est la simplicité, qu'il marchait déjà comme s'il eût eu une plus longue existence.

L'hospice des sourds et muets de Hartford a,

entre autres mérites, celui d'être le premier de ce genre qu'on ait établi en Amérique.

Dans l'une des salles, nous vîmes une jeune femme qui était née aveugle, sourde et muette. D'abord sa figure exprimait la colère, parce qu'on l'avait contrainte de venir où nous étions; mais, par degrés, sa physionomie s'éclaircit, grâce à quelques caresses que lui fit le directeur, et elle devint tout-à-fait aimable. Elle prit nos mains, toucha nos habits, ma montre, en me faisant voir qu'elle savait la monter; puis, elle enfila une aiguille avec la langue, ce qu'elle ne put faire qu'après cinq ou six essais infructueux.

Notre dernière visite fut pour l'hospice des aliénés (*retreat for the insane*); le nom qu'il porte rappelle l'établissement du même genre à York. Mais, à Hartford, le traitement moral et l'emploi des moyens doux sont portés encore plus loin qu'en Angleterre.

Le docteur Todd, l'aimable et habile médecin de cette maison, nous communiqua sa méthode, et nous fit voir l'hospice dans tous ses détails. Je ne crois pas qu'on puisse suivre un meilleur modèle. La méthode de ce docteur est de traiter chaque aliéné comme s'il avait sa raison. Ce moyen sans doute ne serait pas ap-

plicable aux idiots ni aux fous de la classe qui porte l'horrible nom de *mania ferox;* cependant, même avec ceux-là, il s'écarte le moins possible de son système. Lorsqu'un aliéné lui est amené, il converse avec lui comme avec une personne raisonnable; et, sans chercher à le tromper, lui raconte tout ce qu'il sait de sa maladie, et lui annonce qu'il fera ses efforts pour le guérir, l'assurant qu'il jouira d'autant de liberté que possible, pourvu qu'il se conforme au règlement de la maison.

A l'appui de sa méthode, le docteur Todd nous conduisit dans un salon, où nous trouvâmes huit à dix femmes occupées à des travaux d'aiguille. Au lieu de nous les faire voir comme des animaux de la foire, il nous présenta mutuellement les uns aux autres, comme si nous nous étions trouvés réunis dans le monde.

Il est curieux d'observer combien l'imagination nous domine dans des visites telles que celles que nous venions de faire. Dans la prison, nous nous imaginions voir le crime écrit sur la figure de chaque prisonnier; quoique le directeur nous assurât qu'il y en avait plusieurs, assez honnêtes pour qu'on les employât comme gardiens. Chez les sourds et muets, le son d'une voix nous faisait tressaillir; à l'hospice des aliénés, nous étions tout étonnés de voir des

personnes causer paisiblement avec nous, quoique privées de leur raison.

Je n'abandonnerai pas le sujet si intéressant des aliénés, sans donner ici la proportion des guérisons relativement au nombre de patiens. Ainsi, à Hartford, sur vingt-trois aliénés vingt-et-un furent guéris, ce qui fait deux cent quatre-vingt-onze pour cent; et, sur vingt-huit reçus dans l'année, vingt-cinq ont recouvré la raison, ce qui représente quatre-vingt-neuf pour cent. En Angleterre, dans deux de nos meilleures maisons de fous, la moyenne des guérisons a varié, de vingt-cinq à cinquante-et-un pour cent.

Le 26 octobre, nous allâmes à New-Haven, qui est également sur le Connecticutt, et qui partage avec Hartford l'honneur d'être la capitale de la province, puisque la législature s'assemble alternativement chaque année dans l'une ou l'autre de ces villes. Cet arrangement ridicule nécessite tous les ans le transport des registres et des procès-verbaux d'une ville à l'autre; ce qui nous rappelle l'époque où le parlement anglais, au bon vieux temps, siégeait pendant une session à Oxford, et pendant l'autre à Londres.

En chemin nous visitâmes un établissement fondé par un capitaliste entreprenant, à l'instar

du séminaire militaire de West-Point. Le fondateur et le gérant étaient absens : les honneurs nous en furent faits par le professeur de mathématiques : guidés par lui, nous examinâmes en détail cette maison qui, sans égaler son modèle, fait cependant honneur à celui qui l'a créée.

Pendant que nous causions dans la cour, on annonça le dîner; notre guide nous pria de le suivre dans un vaste réfectoire où arrivèrent bientôt, fifre et tambour en tête, tous les jeunes gens rangés en bon ordre. Une douzaine d'entre eux se détacha de la colonne pour remplir les fonctions d'écuyer-tranchant.

Dans tous les pays, vieux ou nouveaux, les hommes, soit dit à leur honte, découpent horriblement; mais je ne m'attendais pas à voir quelque chose d'aussi dégoûtant que le spectacle qui s'offrit à ma vue. La viande fut réellement déchirée et non coupée, et les élèves se jetèrent sur leurs portions avec une avidité et une gloutonnerie qui auraient fait honneur à un cormoran. Je ne vis jamais scène plus hideuse.

Le jour suivant nous parcourûmes New-Haven, accompagnés par le professeur Silliman, honorablement connu dans le monde savant,

comme éditeur d'un journal philosophique très-estimé qui porte son nom.

Le collége d'Yate fut la première chose qui attira notre attention. Il nous fut très-agréable de voir bon nombre de vieux usages et de notions orthodoxes observés religieusement dans cette maison. J'ignore combien de temps les dignes professeurs de ce collége pourront encore résister au déluge d'innovations qui s'accroît de toutes parts et qui entraîne avec lui jusqu'aux points d'appui placés par l'expérience. En attendant, rien de plus satisfaisant à voir que l'ensemble de cet établissement.

Après avoir dîné de bonne heure, nous allâmes hors de la ville, visiter le *Grave-Yard* (Cour des Tombes), un des plus jolis endroits pour se faire enterrer que l'on puisse s'imaginer. Il occupe un espace de vingt ares, planté en avenues, et divisé en rangées d'arbres formant autant de lots pour les habitans. Les sentiers ne sont point sablés, mais couverts de gazon, ainsi que l'espace entre les tombeaux. De jolis monumens s'élèvent de tous côtés, et l'ensemble de la scène est plutôt gai que triste.

Nous visitâmes ensuite un endroit célèbre dans l'histoire des premiers temps de l'Amérique. Il paraît que trois des hommes har-

dis qui osèrent siéger comme juges de leur roi, se sauvèrent à la Nouvelle-Angleterre, en 1660, après la restauration; durant la période agitée qui suivit ce changement, on eut soif de leur sang, et ils furent contraints de se réfugier dans l'intérieur des terres, alors désertes. On croit généralement qu'ils se logeaient dans une sombre caverne, formée par des rochers, à un mille ou deux d'une colline au sud. Les noms de ces régicides étaient : Goffe, Whalley et Dixwell, et leur retraite s'appelle encore aujourd'hui *la Grotte des Juges*.

Dans la soirée, j'eus le plaisir d'être présenté à M. Noah Webster, de New-Haven, qui travaille depuis quarante ans à un dictionnaire de la langue anglaise, qui, à ce que j'apprends, vient d'être publié. Il y a compris toutes les expressions techniques qui ont rapport avec les arts ou les sciences. C'est un tableau aussi complet que possible de cette langue. Nous eûmes un entretien fort amusant au sujet des *Américanismes*, comme j'appelais les néologismes qui m'avaient frappé dans ce pays. Il soutint que les Américains avaient eu le droit d'adopter de nouveaux mots, et que même ils avaient dû modifier la langue pour la mettre en rapport avec les circonstances nouvelles, tant géographiques que politiques, où ils

s'étaient trouvés placés. « Il est impossible, dit-
» il, d'arrêter les progrès d'une langue; elle
» ressemble au cours du Mississipi : son mou-
» vement est presque imperceptible, et cepen-
» dant entraîne tout avec lui. »

Le 29 octobre nous allâmes, en bateau à vapeur, de New-Haven à New-York, le long d'une côte qui porte le nom effrayant de *Hell's - Gates* (les Portes de l'Enfer); mais comme il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes à New-York, nous fûmes, pour la seconde fois, privés de la vue de cette noble ville dont nous approchâmes par eau.

En allant à la douane le lendemain, nous y trouvâmes une caisse d'effets qui était arrivée pendant notre absence. Ces objets d'habillement avaient été inscrits sous le nom générique de marchandises; et ce mot occasiona quelques difficultés. « J'espère, dit le
» collecteur d'un ton qui semblait vouloir dire
» qu'il nous suggérait un faux-fuyant, j'es-
» père que ces effets ont déjà été portés? » Je fus forcé de convenir que non; mais, pour atteindre le même but, je lui répondis que nous avions l'intention de les porter pendant notre séjour en Amérique, ce qui devait être à peu près la même chose. Il sourit, et nous eûmes la permission d'emporter notre caisse.

Le 1er. novembre, nous croisâmes dans le magnifique port de New-York, et, quoique l'air fût un peu froid, la nature était si belle que nous ne regrettâmes point notre promenade. Le premier de chaque mois un grand nombre de paquebots partent de ce grand foyer du commerce américain, pour se rendre dans diverses parties du globe; et comme l'heure du départ est la même pour tous, il en résulte un tumulte et un mouvement dont il est difficile de se faire idée. Au moment où l'horloge sonna dix heures, un bateau à vapeur, portant les passagers des divers paquebots, quitta le quai, près d'une superbe promenade appelée la Batterie. Nous résolûmes de faire une excursion le lendemain dans ce bateau, comme si nous avions dû nous embarquer pour un long voyage: notre seule intention était de jouir du coup d'œil. La foule sur le rivage était immense. Des groupes d'amis faisant leurs adieux étaient mêlés à des aubergistes, des marchands, des cochers de fiacre, demandant ce qui leur était dû; puis arrivaient, se glissant entre deux voitures chargées de bagages, des vendeurs de journaux encore tout humides. Nous arrivâmes enfin, à grand'peine, sur le pont du bateau à vapeur. Là régnait une scène de confusion d'un autre genre. Il y avait cent soixante passagers destinés

pour les différens paquebots ; qu'on se souvienne que chacun d'eux avait au moins un ami qui l'accompagnait, et l'on aura quelque idée du brouhaha universel.

A la fin nous partîmes dans le bateau, et, passant le long de deux paquebots pour le Havre, de deux autres pour la Nouvelle-Orléans, d'un pour Charlestown, d'un autre pour Londres, et d'un dernier pour Liverpool, nous jetâmes dans chacun les passagers qui lui appartenaient. Des montagnes de caisses, des malles, des sacs, des cages, des berceaux, et toute la nombreuse famille des manteaux et des parapluies suivaient chaque lot de voyageurs. Les capitaines prenaient leurs dépêches ; puis venait l'horloger avec un assortiment de chronomètres qu'il soignait comme s'ils eussent été ses enfans. Enfin c'était un désordre incroyable.

A un des bouts du bateau se voyait un groupe de personnes fort gaies, qui babillaient à l'envi l'une de l'autre, comme si elles avaient réglé le destin des empires. C'étaient des comédiens français, avec tout leur attirail de costumes, de nègres, de petits chiens, de casques, de boucliers, d'épées et de fourrures. Ils avaient joué pendant quelque temps à New-York et se rendaient à la Nouvelle-Orléans. Nos oreilles recevaient à la fois les sons de cinq langues

différentes, le français, l'espagnol, l'allemand, l'italien et l'anglais, sans que les orateurs fussent arrêtés dans leur faconde par cette confusion de langages.

Chaque mortel, à bord des vaisseaux que nous visitâmes, s'occupait exclusivement de ses propres affaires. Le capitaine, l'équipage, avaient à songer aux préparatifs du départ, tandis que les pauvres passagers erraient à l'abandon comme sur une terre inconnue, et voyaient d'un œil humide leurs malles et leurs boîtes chéries jetés au hasard de côté et d'autre ou tombant dans l'infernal abîme de la cale. Le pilote jurait de son mieux, déclarant qu'on allait manquer la marée; puis, par ricochets, ces reproches étaient transmis du capitaine aux officiers, de ceux-ci aux matelots, et de ces derniers aux pauvres et inoffensifs voyageurs. Les poules, attachées par les pattes, par bottes d'une douzaine, piaillaient en haute-contre, tandis que les porcs, avec leur voix de basse, couraient de tous côtés, recevant de chaque voyageur un coup de pied : par-dessus tout, on entendait le bruit de la machine à vapeur, pédale d'orgue qui l'emportait sur le reste, et qui grondait comme un tonnerre.

CHAPITRE XXIII.

Constitution de l'Amérique. — Ses antécédens. — Sa situation présente.

C'était en novembre 1827. New-York était en proie aux tempêtes électorales. Je ne me flatte pas d'avoir pénétré dans les dernières profondeurs de ces mystères des partis, de ces arènes des factions. Du moins j'ai étudié avec soin les annales de ce pays déjà vieux, bien qu'il se croie jeune, fils de l'Europe que cependant il renie.

En 1754, à la requête des lords commissaires pour le commerce et les plantations, un congrès, composé des commissaires de sept des colonies, fut convoqué à l'effet de délibérer sur le meilleur moyen à prendre pour défendre l'Amérique dans le cas d'une guerre avec la France. Le but de l'Angleterre était plus limité que celui des colonies; celles-ci pro-

fitèrent de cette réunion pour émettre différentes opinions, qui, soit qu'on les considère comme causes ou comme effets, ont certainement contribué à la création de doctrines qui devaient, plus tard, avoir d'immenses résultats pour ce pays. Quelques-uns des délégués, par exemple, avaient reçu pour instructions de cimenter une Union dont les bases subsisteraient également pendant la paix et pendant la guerre. La convention vota aussi unanimement l'Union des colonies entre elles : c'était le garant de leur conservation. On proposa ensuite de former un conseil général de délégués, qui serait choisi tous les trois ans par les assemblées provinciales, et de décider qu'il y aurait un président général nommé par la couronne. Ce conseil aurait eu le pouvoir de faire des lois pour régir les nouveaux établissemens, de lever des troupes, de bâtir des forts, d'armer des vaisseaux, etc., et même d'asseoir et de lever des taxes. Mais de semblables projets parurent trop hardis : ils furent repoussés non-seulement par le gouvernement, ainsi qu'on devait s'y attendre, mais encore par chacune des assemblées provinciales.

Depuis ce moment les colonies se maintinrent dans un état perpétuel d'irritation par suite de leurs dissensions intestines, relatives

à la limite de leurs frontières respectives, et à la création d'une Charte; cette irritation était telle que le docteur Franklin soutenait, en 1761, que l'union des colonies était absolument impossible, à moins qu'elle ne se trouvât fondée sur une oppression et une tyrannie insupportables.

Dans l'année 1765, un congrès de délégués, pour neuf des colonies, s'assembla à New-York et délibéra sur les mesures à prendre relativement à la taxe coloniale proposée par l'Angleterre. Le congrès rédigea un bill des droits, dans lequel il fut déclaré que le droit d'établir des impôts appartenait aux législatures coloniales; ce qui prépara, pour 1774, une association plus générale et plus complète des colonies : c'est la base sur laquelle repose l'ordre présent des choses en Amérique. Pendant que le gouvernement anglais se décidait à recourir à la force pour soutenir ses droits, les résolutions du congrès, déclarant les prérogatives imprescriptibles inhérentes aux hommes libres, furent reçues avec enthousiasme dans tout le pays, et, de ce jour-là, l'on put dire que l'Union était opérée.

En mai 1775, un nouveau congrès s'assembla à Philadelphie; il était investi de pouvoirs encore plus étendus. Ses membres avaient été

autorisés par leurs constituans à concerter, arrêter, diriger, ordonner et mettre à fin toutes mesures jugées nécessaires pour obtenir la réparation des griefs américains; en un mot, à préparer la lutte avec la mère-patrie. Quatorze colonies prirent part à ces violentes résolutions.

Les hostilités suivirent de près; des manifestes furent répandus dans le pays et dans le monde entier, expliquant les motifs et le but des confédérés; on prépara des armées et des flottes; un papier-monnaie fut créé sous la garantie de l'Union; et, peu à peu, les colonies s'emparèrent des prérogatives de la souveraineté. Enfin, le 4 juillet 1776, le dernier pas fut fait: au nom et en vertu de l'autorité du peuple américain, la célèbre déclaration d'indépendance fut promulguée.

Je n'ai point le projet de décider si les colons eurent tort ou raison dans cette grave circonstance. Ils crurent être en position de gérer mieux leurs propres affaires, seuls, qu'avec notre assistance: l'histoire dira si la justice et le bon sens furent de leur côté: ils pensèrent également être assez forts pour décider la querelle par la voie des armes; à cet égard, il n'est pas douteux que leur calcul se trouva juste. Une excuse fut bientôt imagi-

née pour secouer le joug de notre domination : la bataille fut livrée ; — leur cause triompha ; — nous reconnûmes leur droit de se gouverner eux-mêmes ; et, depuis lors, ils ont joui jusqu'à présent de ce privilége.

La première opération du congrès fut de mettre en ordre et de rédiger les articles de la confédération qui devait servir d'agrès, de voilure et de pilote au vaisseau de l'état nouvellement lancé. Mais ce n'était pas une mince besogne : bien du temps s'écoula avant que le congrès pût parvenir à concilier les intérêts opposés et les projets des treize colonies unies, et à former un tout homogène, uni par un lien commun. Lorsque ces articles furent soumis à la sanction de chaque état, ils rencontrèrent des obstacles encore plus sérieux, et ce ne fut pas avant le mois de mars 1781, que les fameux *articles de la confédération* reçurent l'approbation unanime des États-Unis, trois ans après leur première promulgation.

Les paroles suivantes d'un écrivain américain distingué, le chancelier Kent, donneront une idée juste des élémens de discorde qui envenimèrent la discussion de ces articles :

« Il devint impraticable, dit l'auteur que

» nous citons, de faire agréer aux États un » mode uniforme de défense pour la sûreté » et l'honneur nationaux. Des discussions sur » des règlemens de commerce, sur des bornes » de territoire, se jetèrent à la traverse, et l'on » vit se dissoudre par degrés les liens d'amitié, » et le sentiment d'intérêt commun qui avaient » cimenté l'Union durant les luttes acharnées » de la révolution. Des symptômes de détresse » et des marques d'humiliation s'accumulèrent » bientôt. Ce ne fut qu'avec peine qu'on put » parvenir à réveiller assez l'attention des États » pour les décider à conserver dans le congrès » une représentation suffisante pour régler les » affaires. Les finances de l'Union étaient épui- » sées; toute l'armée des États-Unis se trouvait » réduite, en 1784, à quatre-vingts personnes, » et les États furent invités à pourvoir, au moyen » de la milice, aux garnisons des ports de l'ouest. » Bref, chaque état, cédant à la voix de l'intérêt » personnel et de sa convenance immédiate, » cessa successivement de soutenir la confédéra- » tion, jusqu'à ce que l'édifice fragile et chan- » celant fût prêt à tomber sur leurs têtes et à » les écraser sous ses ruines. » (*Kent's Commentaries*, vol. I, pag. 208.)

Afin de rendre compréhensibles mes opinions au sujet des États-Unis et les détails

qu'elles nécessitent, je crois utile de faire connaître brièvement les principales dispositions de la constitution écrite des États-Unis, telle qu'elle existe maintenant. Toutefois, je ferai observer en passant que bien peu de ces dispositions sont en vigueur dans toutes les parties de l'Union, et que plusieurs des plus importantes ont été long-temps, et sont encore le sujet de violentes discussions.

Le pouvoir législatif réside dans le congrès qui se divise en deux parties, la chambre des représentans et le sénat. Les représentans doivent être âgés de vingt-cinq ans, jouir des droits de citoyen depuis sept ans, et habiter l'état qui les a élus. Ils sont nommés tous les deux ans par le peuple, les suffrages étant universels ou à peu près. Par un acte du congrès, du 7 mars 1822, les représentans sont répartis parmi les différens états, d'après le quatrième recensement fait en 1820, à raison d'un membre pour quarante mille habitans; ce qui fait un total de deux cent treize membres.

Dans les discussions auxquelles donna lieu la rédaction de la constitution, une difficulté s'éleva relativement au nombre de membres que devraient envoyer au congrès les états qui renferment des esclaves; et on décida à la fin que cinq esclaves seraient comptés pour trois

hommes libres dans la répartition à faire; et on a toujours opéré sur la même base.

Le recensement de 1820 donne une population totale de 9,638,226, divisée ainsi :

Blancs.	7,861,935
Esclaves	1,538,118
Noirs libres	233,557
Autres personnes, en exceptant les Indiens non naturalisés.	4,616
	9,638,226

Le sénat des États-Unis est composé de deux sénateurs par chaque état, lesquels sont nommés pour six ans par les législatures respectives; conséquemment, il y a maintenant quarante-huit sénateurs au congrès, qui représentent les vingt-quatre états de l'Union; un tiers desquels sort tous les deux ans, et les membres sortans peuvent être réélus. Lorsqu'un état nouveau se joint à la confédération, deux sénateurs et un représentant, par chaque quarante mille habitans de cet état, sont ajoutés aux membres du congrès.

Une difficulté s'est élevée relativement à la manière dont les législatures partielles devaient procéder à l'élection de deux sénateurs pour le congrès. Chaque chambre devait-elle agir

séparément ou collectivement? On a fini par adopter le dernier mode; et la chambre basse ou populaire étant plus nombreuse que l'autre, celle-ci se trouve absorbée par la première, qui est toujours sûre d'emporter par le nombre de votes la nomination des candidats.

Les législatures des états sont formées d'après le même modèle et sur les mêmes principes que le congrès. Dans cinq de ces états les chambres des représentans sont constituées pour deux ans; mais dans les dix-neuf autres elles sont renouvelées tous les ans. Dans un état seulement les sénateurs siégent pendant cinq années consécutives. Dans huit autres ils sont élus pour quatre ans; et dans la moitié de ces états les sénateurs sortent par moitié tous les deux ans; et dans l'autre moitié quatre sont éliminés annuellement. Dans deux états ils sont nommés pour deux ans, et dans les neuf derniers les sénateurs sont élus chaque année.

Chaque membre du congrès, sénateur ou représentant, reçoit, pendant toute la durée de la session, une indemnité quotidienne de huit dollars (environ quarante francs), et une somme égale par chaque distance de vingt milles qu'il doit parcourir depuis son domicile jusqu'au lieu où siége le congrès.

Les membres qui font partie des vingt-quatre législatures reçoivent de même une indemnité pour la perte de leur temps et pour leurs frais de voyage. Dans l'état de New-York elle est de trois dollars par jour; dans le New-Hampshire, de deux dollars.

Il n'est pas aisé de déterminer le nombre de législateurs, le congrès compris, qui siégent tous les hivers dans les États-Unis; mais, d'après ce que m'ont dit des personnes bien informées, je suis porté à croire qu'il n'est pas de beaucoup au-dessous de quatre mille; et la grande majorité de ce nombre est renouvelée tous les ans.

Le pouvoir exécutif des États-Unis est confié à un président, qui, bien qu'il ne soit élu que pour quatre ans, peut cependant être réélu. Il faut, pour remplir ces hautes fonctions, être âgé de trente-cinq ans, et né en Amérique, ou au moins avoir été citoyen des États-Unis le 4 mars 1789, époque à laquelle la constitution fut adoptée; il doit en outre habiter le pays depuis quatorze ans.

Le choix du magistrat suprême étant un objet d'une haute importance en Amérique, et les détails de cette élection étant fort curieux, je lui consacrerai un peu d'étendue, sans cependant m'attacher aux inutiles minuties.

Chaque état nomme, de la manière voulue par sa législature particulière, un nombre d'électeurs égal au total des sénateurs et représentans qu'il a droit d'envoyer au congrès; mais aucun sénateur, représentant, ou employé du gouvernement, ne peut être choisi pour électeur.

Les électeurs se réunissent dans leurs états respectifs, et votent au scrutin pour élire deux personnes, dont l'une au moins ne doit pas habiter le même état que les électeurs. Ils dressent une liste des candidats choisis, contenant le nombre de suffrages obtenus par chacun; ils la signent, la scellent, et l'adressent au président du sénat des États-Unis, lequel, en présence du sénat et de la chambre des représentans, ouvre les listes et compte les voix obtenues par chaque candidat. Celui qui a réuni le plus grand nombre de suffrages est choisi pour président, si ce nombre forme la majorité de tous les votes exprimés. S'il y en a plus d'une qui ait obtenu cette majorité et réuni un nombre égal de voix, la chambre des représentans fait sur-le-champ un choix entre elles par la voie du scrutin. Si aucun des candidats n'a obtenu la majorité sur les listes, la chambre des représentans choisit le président parmi les personnes qui ont eu le plus de voix. Mais dans le choix du président, les votes sont

comptés par états, la représentation de chaque état ne fournissant qu'un vote. Pour que l'élection soit valide, il faut la présence d'un membre au moins des deux tiers des états, et que le candidat ait obtenu la majorité des votes des états. Dans tous les cas, après que le président a été élu, la personne qui a réuni le plus de voix est nommée, *de plano*, vice-président.

On craignit bientôt que, parmi les deux noms indiqués sur la liste, on ne choisît pour président celui qu'on n'avait porté que comme vice-président, et *vice versâ*, puisqu'on ne faisait aucune mention sur cette liste des fonctions qu'on désirait conférer à l'un ou à l'autre; et depuis on a opéré un changement sur ce point: les électeurs désignent parmi les deux candidats celui qu'ils veulent pour président.

Les membres de la chambre des représentans, dans les circonstances précitées, ne votent point individuellement, ce qui donnerait deux cent treize votes, mais par état, ce qui n'en produit que vingt-quatre. Les membres de chaque état se forment en comité, et décident quel est le candidat qu'ils doivent porter; une fois le choix arrêté, soit à l'unanimité, soit à la simple majorité, chaque état met un bulletin dans l'urne. Il en résulte que, quel que soit le nombre de ses représentans, chaque état a le même poids

dans la balance, le petit comme le grand : New-York, avec ses trente-quatre membres, comme New-Jersey avec ses six membres.

L'occasion la plus mémorable où la chambre des représentans dut choisir le président, fut l'élection de 1800, dont les détails sont tellement curieux, que je me ferais scrupule de les abréger ; seulement j'observe qu'à cette époque il n'y avait que seize états, au lieu de vingt-quatre.

Il y avait quatre candidats, et les votes étaient répartis ainsi :

Thomas Jefferson.	73
Aaron Burr.	73
John Adams	64
Thomas Pinckney.	63

La déclaration des votes eut lieu au sénat le 11 février. Après qu'on eut annoncé que les électeurs n'avaient point fait de choix, et que ce devoir était en conséquence réservé à la chambre des représentans, celle-ci s'ajourna et choisit le local ordinaire de ses séances : elle y fit préparer des siéges pour que les membres du sénat assistassent à la séance comme témoins. La chambre avait d'abord arrêté que les scrutins continueraient sans interruption, qu'elle resterait en permanence jusqu'à ce que le choix fût fait, et que les portes seraient fermées pour tout le

monde, à l'exception des officiers de la chambre.

Chacun des états avait son urne dans laquelle les membres qui en faisaient partie, après avoir choisi un scrutateur, déposaient leurs votes; le scrutateur choisi par les États-Unis compta les bulletins, et des *duplicata* furent mis par lui dans deux urnes générales. Des scrutateurs nommés par chaque état prirent, les uns une urne, les autres la seconde, et les résultats s'en étant trouvés semblables, furent transmis au *speaker* (président), qui les annonça à la chambre.

Le nombre des états s'élevait alors à seize; il en fallait neuf pour former la majorité. Au premier tour de scrutin M. Jefferson eut huit voix, M. Burr six, et deux furent partagées.

Le premier tour de scrutin eut lieu à quatre heures de l'après-midi; sept autres le suivirent et produisirent les mêmes résultats. A ce moment on ajourna la séance, afin que les membres pussent prendre quelques rafraîchissemens. Le 12, à trois heures du matin, il y eut deux autres scrutins, et à quatre heures on procéda à la vingt-unième épreuve. A midi on dépouilla le vingt-huitième scrutin, et la chambre s'ajourna au lendemain. Je suppose que, dans le comité secret, on aura levé la résolution de permanence prise précédemment. Le 13, eut

lieu le trentième scrutin, toujours sans résultat; la séance fut renvoyée au lendemain. Le 14, même nullité de résultats. Le mardi 17, au trente-sixième scrutin, le *speaker* annonça que M. Jefferson avait obtenu neuf voix; il fut nommé président.

Il y a trois manières de remplir le vœu de la constitution, relativement à la nomination des électeurs : 1°. les législatures des différens états peuvent, dans leur capacité législative, s'assembler et choisir elles-mêmes le nombre d'électeurs, pour nommer le président, auquel leur état a droit; 2°. elles peuvent statuer que les électeurs seront choisis par ce qu'on appelle *a general ticket* (bulletin général); 3°. elles peuvent les faire nommer par districts. Ces divers modes, et même les mots qui les composent, demandent une explication.

Le premier moyen est le plus simple et le plus compréhensible; c'est une opération de majorité.

Les deux autres méthodes ne sont pas aussi claires. Dans chaque élection, en Amérique, les amis des candidats se forment en comités, dont l'une des occupations principales est de faire circuler parmi les votans une quantité de bulletins sur lesquels est imprimé le nom de leur candidat; on les appelle *tickets*, et les vo-

tans les déposent dans l'urne le jour de l'élection.

Lorsque les électeurs pour la nomination du président doivent être choisis, les comités des différens partis préparent des listes imprimées ou bulletins, sur lesquels figurent les noms des personnes qu'ils désirent faire nommer électeurs, à cause de leur prédilection connue pour celui des candidats que chacun des comités désire qui soit élu. Ainsi, durant la récente élection d'un président, il y avait un bulletin Jackson et un bulletin Adams mis en circulation par chaque parti, sur lesquels figuraient comme électeurs à nommer ceux qu'on savait devoir favoriser l'un ou l'autre de ces concurrens.

Il n'en est pas de même, quant à la nomination par districts; dans ce cas, la quantité d'électeurs à nommer est répartie entre les divers districts. Supposons que l'état soit divisé en trente districts; chacun d'eux devra nommer un ou deux électeurs, suivant le nombre appartenant à l'état; il y aura, par exemple, trente tickets Jackson et trente tickets Adams, chacun contenant un ou plusieurs noms des électeurs proposés. Le jour de l'élection, les votes des trente districts seront comptés, et on verra combien d'électeurs sont choisis pour un candidat, combien pour l'autre. S'il arrive qu'il y ait égalité de voix,

un côté neutralisera l'autre; et le vote de l'état, en ce qui concerne l'élection du président, sera nul. Si, au contraire, les nombres sont inégaux, la différence sera comptée en faveur du candidat qui aura la majorité.

Ainsi, lors de la dernière élection d'un président, en 1828, l'état de Pensylvanie, qui suit le système des *general tickets*, nomma la totalité des vingt-huit électeurs dont les noms figuraient sur le *ticket Jackson*. Mais l'état de New-York, qui a le droit, à cause de sa population, de nommer trente-six électeurs, fit son choix par districts; il y en eut vingt qui votèrent du côté du général Jackon et seize du côté de M. Adams, ce qui ne laissa que quatre votes pour le général; de sorte que la Pensylvanie fournit presque un neuvième des deux cent soixante-et-un électeurs, tandis que New-York, qui a un chiffre de population plus élevé, n'y contribua que pour un soixante-cinquième.

Il peut être intéressant de mentionner que, dans l'état de New-York, d'après le dernier choix des électeurs, il y eut cent quarante mille sept cent soixante-trois personnes qui votèrent dans les différens districts pour les *tickets Jackson*, et cent trente-cinq mille quatre cent treize pour M. Adams. Le nombre total, soixante-seize mille cent soixante-seize, faisait environ

un sixième de la population de l'état, évaluée, le 1er. janvier 1828, à un million six cent mille âmes, femmes et enfans compris. La totalité des suffrages exprimés aux États-Unis pour la même élection dépassait un million cent mille, c'est-à-dire environ un onzième de toute la population (si nous y joignons plus d'un million d'esclaves), ou entre un huitième et un neuvième (si nous ne comptons que la population libre).

CHAPITRE XXIV.

Devoirs du président. — Les élections.

Les devoirs d'un président, lorsqu'enfin il est nommé, sont bientôt énumérés. Il est généralissime des armées de terre et de mer et de la milice des divers états, lorsqu'elle est appelée au service de l'Union. Il a le pouvoir d'accorder des sursis et de faire grâce, excepté dans les cas d'*impeachment*. De l'avis et du consentement du sénat, il peut conclure des traités; mais il faut que les deux tiers des sénateurs présens y concourent pour valider les négociations qu'il ouvre avec les puissances étrangères. Rien de plus explicite que la lettre de la constitution à ce sujet. Cependant la chambre des représentans a quelquefois discuté ce point avec chaleur, et même elle a passé dernièrement une résolution, en vertu de laquelle elle a déclaré que lorsque l'exécution des stipulations d'un traité

dépendait d'un acte du congrès, il était du droit et du devoir de la chambre de délibérer sur l'opportunité ou l'inopportunité d'exécuter ce traité. Je ne fais mention de cette circonstance que pour montrer que là où la constitution est la plus claire, on ne manque pas d'occasions ni de prétextes pour entraver son cours.

Le président nomme, et autorise, après avoir consulté le sénat et obtenu son approbation, les ambassadeurs, les ministres, les consuls, les juges de la cour suprême, et autres dignitaires dont la nomination n'est pas spécialement désignée par la constitution. Mais le congrès a le droit de décider si les employés subalternes seront nommés par le président seul, ou par les cours de justice, ou par les chefs des départemens dont ils font partie.

Le président doit informer le congrès, de temps à autre, de la situation de l'Union, et lui proposer ce qu'il juge nécessaire ou utile. Il peut convoquer les deux chambres extraordinairement. C'est lui qui reçoit les ambassadeurs, qui signe les brevets de tous les officiers des États-Unis. Il doit veiller à ce que les lois soient fidèlement exécutées. Le président, le vice-président, et tous les autres membres de l'administration publique peuvent être accusés par la chambre des représentans (impeached); s'ils

sont trouvés coupables par les deux-tiers des membres du sénat, ils peuvent être destitués. Ni le président, ni les secrétaires d'état, ni aucune personne occupant un emploi public, ne peuvent siéger comme membres d'une des deux chambres tant qu'ils restent en place.

Il y a tout lieu de croire que les auteurs de la constitution des États-Unis avaient l'intention de fonder une république et non une démocratie. Certes, si ces hommes d'état revenaient à la vie, ils seraient loin d'approuver ce qui a été fait, encore moins ce qu'on est en train de faire en leur nom et sous la sanction de leur autorité. Je fonde cette opinion sur les différences qui existent entre la lettre et l'esprit de la constitution de 1789, et la manière dont on l'a mise en pratique depuis.

Une république, dans la plus large acception de ce mot, est un état dans lequel les affaires publiques sont dirigées par des représentans choisis de temps à autre par le peuple, qui ont le pouvoir de gérer pour le plus grand avantage du pays. Une démocratie est celui où le peuple dirige les affaires par lui-même, et non par délégation.

On peut concevoir, à la rigueur, qu'une démocratie pure existe dans un petit état; mais

dans un pays aussi vaste que les États-Unis, cela est tout-à-fait impossible. Cependant les habitans de l'Amérique ont toujours cherché, depuis la promulgation de leur constitution républicaine, à rendre de plus en plus démocratique la forme de leur gouvernement, de façon que l'esprit républicain primitif s'est entièrement effacé devant l'esprit démocratique.

Je ne prétends défendre mon opinion que devant ceux qui regardent la science de gouverner, soit législativement, soit exécutivement, comme la plus ardue et la plus difficile des connaissances humaines; quant aux personnes qui la considèrent comme la plus facile chose du monde, je n'ai rien à leur répondre, et cependant il est probable que, numériquement parlant, elles sont en grande majorité dans tous les pays.

Un fou politique proposait, il y a quelques années, qu'un comité composé de plusieurs centaines de membres se dispersât dans toute l'Angleterre, afin de recueillir le vote de chaque individu, relativement à la question de la réforme parlementaire. Si l'on eût adopté cette idée, il y a cent à parier qu'une grande majorité numérique se serait prononcée pour un changement plus ou moins radical; eh bien, ce résultat aurait été considéré en Amérique comme le

moyen convenable et rationnel de consulter la nation.

Supposons maintenant que l'objet de l'enquête dont je viens de parler n'eût point été la réforme parlementaire, mais que les membres du comité en question se fussent trouvés chargés de demander à chaque individu son opinion relativement au meilleur mode d'échappement pour un chronomètre, ou bien au moyen le plus convenable de disposer un instrument pour observer le passage d'une planète, ou bien encore au meilleur moyen de relever un navire échoué sur un banc de rochers. D'un bout à l'autre du royaume n'aurait-on pas ri au nez des questionneurs? ne leur aurait-on point crié tout d'une voix : Allez consulter les horlogers, les astronomes ou les marins? Il n'y a peut-être pas une personne sur mille qui sache ce que c'est qu'un échappement, ou le passage d'une planète: eh bien, ces mêmes hommes qui avoueraient de grand cœur leur incapacité à prononcer sur ces questions abstraites, n'hésiteront pas à donner leur opinion sur un point bien plus compliqué que la pièce d'horlogerie la plus juste et la plus savante.

Ne serait-ce pas vouloir intervertir l'ordre des choses que de soutenir que la science de

gouverner est à la portée du laboureur? ou bien qu'il suffit de vouloir bien gouverner pour bien gouverner? Peut-on, deviner l'art de disposer convenablement de la vie et de la fortune de quelques milliers d'êtres?

Certes, la connaissance de cet art, le premier de tous, ne peut être intuitive, tandis que tous les autres exigent un apprentissage plus ou moins long; pour être seulement savetier, il faut bien étudier pendant des années. Et qu'on ne croie pas que je combatte des fantômes, des rêveries long-temps oubliées; non, ce sont les doctrines des peuples que je décris. Là, on pense qu'un individu quelconque est qualifié pour juger, non-seulement ce qui lui est convenable, mais encore ce qui convient à son voisin : axiome qui, non-seulement n'est pas regardé comme un paradoxe, mais passe pour une vérité évidente, pour le grand ressort de la liberté et du bonheur, l'étoile polaire de la navigation politique, pour le pivot inébranlable de la durée et de la gloire nationale.

Un des effets du gouvernement démocratique, tant dans la vie publique que dans la vie privée (et elles ne font souvent qu'une seule et même chose), est d'abaisser le niveau des perfections intellectuelles : comme elles ne sont

point de nécessité absolue, on s'occupe peu de les acquérir. Il résulte de là qu'en Amérique il y a peu d'hommes que l'on admire. Chaque fois que je demandais où étaient leurs grands hommes et leurs modèles, on ne manquait pas de me citer les hommes d'état de la révolution : les Washington, les Franklin, les Jefferson, les Patrick Henry. Il en était de même dans la littérature, dans les sciences, dans les arts, à une brillante exception près, Allston.

Je suis loin de dire qu'il n'y ait pas en Amérique des hommes d'état habiles, des auteurs profonds, des personnes qui possèdent des connaissances étendues : mais leur nombre, eu égard à la population, est très-limité. J'ai eu le bonheur de fréquenter des hommes d'une grande capacité dans différentes branches des sciences, et qui, certes, auraient fait honneur aux corps savans de tous les pays; eh bien, ils sentaient parfaitement leur isolement, et convenaient qu'ils rencontraient peu de sympathie parmi leurs compatriotes.

La principale occupation des Américains est de gagner de l'argent; rarement ils savent le dépenser. Il résulte de là que, ne trouvant pas de moyens d'écouler les sommes amassées, ils continuent à thésauriser. En outre la loi

de primogéniture, ou autrement dit le droit d'aînesse, ayant été abolie depuis long-temps, sans qu'aucune disposition législative l'ait remplacée, l'héritage des parens est divisé également entre les enfans et pour la plupart du temps, chacun d'eux n'ayant pas une somme suffisante pour vivre, est obligé de faire comme son père, et de trouver de l'argent. En supposant même que la fortune d'une famille ne tombe que sur un seul individu, de quelle manière le dépensera-t-il? Où, quand, et avec qui? Quels compagnons pourra-t-il rencontrer? Quelle sympathie, quel accord trouvera-t-il chez des gens dont les goûts et la manière de voir se trouveront diamétralement opposés aux siens?

Chaque fois que je faisais ces observations en Amérique, on ne manquait pas de me demander comment il arrivait que la même chose n'eût pas lieu parmi les capitalistes d'Angleterre? Ma réponse était bien simple : un marchand, ou toute autre personne qui est dans les affaires, a autour de lui une classe de gens qui dépensent, et sur lesquels il peut prendre exemple. Il lui est facile de se lier avec des hommes devenus riches par droit d'héritage qui, n'ayant pas besoin de travailler

pour augmenter leur fortune, n'ont à s'occuper que des moyens de la dépenser. Le contact fréquent des hommes d'argent avec l'aristocratie contribue encore à amener les mêmes résultats. Pendant que le négociant acquiert des richesses, il apprend à les employer, de sorte que, lorsqu'un jour il se retire des affaires, il se trouve tout naturellement lié avec une classe d'Anglais habituée aux jouissances de la vie.

Il n'en est point ainsi en Amérique, où ce mode d'accumulation de fortune dans les mains d'un seul répugne à l'esprit national. Personne n'y songe aux substitutions ni au droit d'aînesse : à peine oserait-on se servir de ces mots dans la conversation. Je me souviens qu'en Virginie, un homme, mécontent de ses fils, laissa tout son bien au plus jeune; eh bien, le public fut tellement furieux de la manière dont ce père avait disposé de sa fortune, quoiqu'il l'eût acquise par lui-même, que, après un an ou deux de désagrémens et d'humiliations, le plus jeune fut obligé, pour avoir la paix, de partager son héritage avec ses autres frères.

CHAPITRE XXV.

Sociétés littéraires et philosophiques. — Philadelphie. — Wistar.

Je quitte avec le plus grand plaisir un sujet que tout le monde ne considère pas sous le même point de vue, pour un autre qui présente plus d'intérêt pour la masse des lecteurs: je veux parler des sciences et de la littérature. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'éprouvai en me trouvant admis dans un cercle d'hommes de goût, qui avaient fondé à New-York une société philosophique appelée Lycée d'histoire naturelle. Les réunions avaient lieu une fois par semaine, et, quoique le nombre des membres ne fût pas très-élevé, les renseignemens qu'on y puisait, et les discussions auxquelles on s'y livrait, étaient dignes des plus grands éloges.

Je fus surpris un soir d'entendre lire dans cette assemblée un rapport duquel il sem-

blait résulter que les blocs de pierre détachés qu'on avait trouvés en creusant les fondations d'une partie de la ville, ou qu'on rencontrait en groupes dans le voisinage, n'avaient point été apportés, comme plusieurs personnes le supposaient, par un grand torrent ou par un déluge. Immédiatement après la séance, je fus présenté à l'auteur du mémoire, et je lui fis part de l'opinion différente que j'avais adoptée à cet égard et qui résultait de faits semblables que j'avais observés dans l'état de New-York, au Canada, et dans la Nouvelle-Angleterre.

Il fut étonné à son tour; mais comme c'était un homme consciencieux qui cherchait de bonne foi s'éclairer, et qui augmentait avec plaisir à ses connaissances, au prix même de la perte d'une théorie favorite, il se laissa convaincre de bonne grâce.

Il n'est pas douteux, en effet, qu'un immense torrent n'ait traversé les deux Canadas et les états Est et Nord de l'Amérique. Toute la ligne du nouveau canal de New-York, d'Albany à Buffalo, les rivages des lacs Érié et Ontario, les bords du Saint-Laurent et de l'Ottawa, ainsi que les deux rives des lacs Champlain et George, tous les environs de Boston et le territoire qui sépare cette ville de New-York, sont couverts de vestiges qui attestent un épouvan-

table déluge venu du nord. Les rochers y sont arrangés comme par la main d'un lapidaire : leurs sommets sont polis, et leurs déchirures ou rainures parallèles les unes aux autres. Je fis ces remarques sur des pierres à chaux, des ardoises, du granit, du sable. Des millions de blocs épars (boulders) sont répandus sur toute la contrée, et souvent jetés au hasard sur des roches d'une autre nature, à quelques centaines de milles des endroits où, d'après les géologues, se trouvent les carrières-mères de ces mêmes blocs. Les côtés de la plupart de ces boulders sont usés à leur surface, de manière à dénoter un grand trajet, et cette apparence me parut plus frappante encore en dessous, surtout si leur forme était telle qu'il leur eût été plus difficile d'être précipités que de suivre l'impulsion en glissant. A Corlear's-Hook, à New-York, où ces pierres se trouvent en grand nombre, nous eûmes de fréquentes occasions d'observer ces particularités.

La direction du torrent, indiquée par les rainures et les égratignures des rochers, ainsi que par les sillons qu'il a creusés sur la terre, varie du N.-N.-E. au N.-N.-O. Sur le lac Érié elle est à peu près N.-N.-E., et à Boston N.-N.-O. Dans les stations intermédiaires, les directions

varient selon la forme des hauteurs ou terres élevées du voisinage; mais toutes viennent du nord; ce qui indique que de ce côté est venu le déluge qui a laissé de si visibles marques de son passage. Lorsqu'un roc, ou masse de rocs, s'élève dans un endroit, il présente au nord une face nue avec une longue queue de matériaux détachés s'étendant vers le sud. Ces observations, ainsi que plusieurs autres qui sont connues des géologues, indiquent avec assez de précision la direction de ce formidable torrent.

Long-Island, ainsi qu'on le remarquera en examinant la carte, est à une distance assez rapprochée et occupe une situation à peu près parallèle de la terre-ferme. Cette île a cent milles de longueur et de dix à vingt de largeur; son sol est composé d'une masse de matériaux diluviens, d'argile ou terre glaise, de sable, de gravier et de myriades de *boulders*, en pierre de toute espèce, usés par l'eau, jetés pêle-mêle dans un admirable désordre. Le meilleur moyen de se rendre compte de la formation de cette île intéressante, serait de supposer qu'elle est le résultat de l'agglomération de tous les matériaux que le torrent avait entraînés avec lui. Tant que cette masse d'eau, qui avait probablement plu-

sieurs centaines de pieds de profondeur, roula sur un terrain solide, sa vélocité fut suffisante pour entraîner cette immensité de matériaux, par l'attrition desquels la surface du pays submergé se trouva polie comme elle l'est maintenant. Mais lorsque cet effroyable torrent de matériaux demi-fluides, demi-solides, eut atteint la mer, l'eau s'étendit de tous côtés, et la vélocité se trouvant d'autant diminuée, les matières lourdes s'arrêtèrent : Long-Island fut formée, semblable à un banc ou à une barre à l'embouchure d'une rivière, d'autant plus gigantesque seulement, que le déluge qui lui avait donné naissance était sans comparaison plus grand qu'aucun des fleuves ou aucune des rivières du globe.

Je me trouvai désappointé, vers la fin de mon voyage d'Amérique, en ne pouvant parvenir à découvrir les traces de ce déluge sur les montagnes Alleghani où elles devraient exister, puisqu'on en rencontre dans différentes parties de la Pensylvanie et dans l'état de New-York, qui sont directement au nord. Ces nobles chaînes de montagnes sont couvertes maintenant, sur tous les points de la route que je traversai, d'une si grande quantité de bois, que je ne pus découvrir aucun des vestiges que je cherchais. J'espère, toutefois, que

quelques membres des diverses sociétés philosophiques, qui se forment de toutes parts dans le Nouveau-Monde, tenteront de nouvelles recherches sur ce sujet si intéressant.

En revenant d'examiner ces reliques diluviennes dans les environs de New-York, nous rendîmes visite à un établissement qui appartient à l'un des constructeurs de navire d'Amérique des plus habiles. Cet homme entreprenant avait déjà envoyé de grandes frégates au Brésil, en Colombie et ailleurs; de tous côtés on trouvait des preuves de son industrie et de la masse de capitaux dont il disposait : matériaux avec lesquels, en Amérique, un homme, ne fût-il que d'une capacité médiocre, est sûr de se créer une belle fortune.

On me fit voir une corvette, longue, basse, qui gisait dématée le long du quai; elle s'appelait *Bolivar*, et revenait de l'Amérique du sud, après avoir servi aux Colombiens deux ou trois ans seulement. « Les armateurs de » ce bâtiment ont fait un mauvais marché, » dis-je, puisqu'il a duré si peu de temps.
— » Oh! non, répond mon compagnon, » on n'avait pas garanti qu'il dût tenir la mer » long-temps; d'ailleurs il a rendu trois fois » sa valeur par la capture de *la Cérès*, vous » savez?

— » Ma foi, non, je ne sais pas. *La Cérès?* » qu'est-ce que c'est? je n'en ai jamais entendu » parler.

— » Vous n'avez pas entendu parler de *la* » *Cérès?*... dit-il du ton de la plus grande sur- » prise, comme s'il n'eût été permis à per- » sonne d'ignorer cette histoire.

— » Jamais, répétai-je.

— » Alors il faut que je vous la raconte, dit- » il en riant : *la Cérès* était un navire bâti pour » les Espagnols sur ce même chantier, et par » le même constructeur, des mains duquel était » sorti *Bolivar*. Pendant la guerre, un de ces » vaisseaux prit l'autre; ce n'est pas la faute de » notre ami : il construit et vend pour tous ceux » qui ont de l'argent; et il ne peut pas empê- » cher ses pratiques de se prendre aux cheveux » en sortant de chez lui. »

Nous quittâmes New-York le 28 novembre 1827, à midi, dans un des magnifiques et confortables bateaux à vapeur du pays, et nous nous dirigeâmes vers le sud. Philadelphie était notre destination; mais on verra facilement sur la carte, qu'à moins de faire un grand détour, il est impossible d'accomplir ce voyage par eau. En conséquence, les bateaux à vapeur remontent, aussi haut qu'ils peuvent, une petite ri-

vière nommée le Rariton; ensuite les passagers débarquent et traversent, en diligence, une langue de terre, au bout de laquelle ils trouvent la Delaware; là, ils remontent sur un bateau à vapeur qui descend rapidement la rivière jusqu'à la jolie ville de Philadelphie, qui s'élève sur la rive droite de cette superbe rivière, et occupe la pointe ou le triangle de basse terre située entre la Delaware et le Schuylkill, à peu de distance de leur confluent. Une pointe, ou triangle de terre de ce genre, convient admirablement pour y bâtir une grande ville. Chez les Orientaux, un endroit semblable est sacré; il porte le nom de Sungum; mais dans l'ouest, où les mœurs et les coutumes diffèrent tant de celles de l'Inde, un pareil coin de terre n'est estimé que pour la facilité des communications qu'il offre avec l'intérieur et avec la mer.

La surface de l'eau dans le port ou la baie de New-York, était aussi unie qu'un miroir; les molles ondulations, que le sillage de notre vaisseau causait à tribord et à bâbord, semblaient deux immenses ailes si unies, que les objets devant lesquels nous passions s'y réfléchissaient, non en zig-zag, ni en images tronquées, mais en tableaux corrects et détachés, qui, pendant quelques secondes, restaient inal-

térés sur le sommet de ces monticules d'eau. Le vent ne soufflait point; et l'air, quoique froid, ne faisait éprouver aucune sensation désagréable : nous restâmes toute la matinée sur le pont, jouissant des délices de cette pittoresque navigation intérieure, pendant laquelle nous laissâmes à notre gauche Staten-Island, et à notre droite les côtes de la Nouvelle-Jersey. Lorsque nous eûmes pénétré dans le Rariton, nous fûmes obligés de décrire un grand nombre de courbes à travers des osiers et des plantes marines. Quelques parties de la rivière nous offraient de minces feuilles de glace qui se brisaient à notre approche; ailleurs nous apercevions d'innombrables glaçons qui venaient de naître, et n'attendaient qu'une légère baisse dans le thermomètre pour se réunir.

On ne saurait nier que ces bateaux à vapeur, en dépit des doctrines de liberté et d'égalité professées par les Américains, ne soient une école où s'apprennent et s'observent les distinctions du rang et de la naissance. Les passagers de la chambre commune cèdent tout naturellement le gaillard d'arrière aux dames et aux messieurs qui ont payé plus cher leur passage. Mais lorsque le bâtiment est arrivé à sa destination, et que douze ou vingt voitures attendent les voyageurs sur le rivage, une

scène de confusion et de mélange aurait infailliblement lieu, sans les précautions que le capitaine du navire a prises à l'avance. Pendant la traversée, il recueille les noms de tous ses passagers et juge d'un coup d'œil quels sont ceux qui doivent être placés ensemble; son examen fait, il donne à chacun un numéro correspondant à celui de la voiture qu'ils trouveront à terre; un matelot écrit avec de la craie ce même numéro sur les bagages du voyageur, de façon qu'une fois devant les voitures, chacun s'y place avec ses malles, sans encombrement et sans discussion; à peine s'aperçoit-on qu'on ait changé de moyen de transport, tant le transfert est rapide.

Pendant notre trajet de New-York à Philadelphie, nous rendîmes visite au comte de Survilliers, frère aîné de l'empereur Napoléon, autrefois le roi d'Espagne, Joseph, qui a passé plusieurs années dans sa maison de plaisance près de Bordentown, dans la Nouvelle-Jersey.

J'éprouverais un bien vif plaisir à rapporter ici les incidens de cette intéressante entrevue avec une personne dont la vie n'a été qu'une suite de vicissitudes si remarquables; mais je ne crois pas avoir le droit de soulever le voile que cet

aimable gentilhomme[1] a tiré entre le monde et lui. Toutefois, je ne pense pas me rendre coupable d'indiscrétion en disant qu'il a acquis la confiance et l'estime, non-seulement de ses voisins, mais encore de tous les Américains qui ont eu l'honneur de faire sa connaissance, et qu'il s'en est rendu digne, d'une part en ne se prononçant sur aucun des points qui divisent sa patrie adoptive, de l'autre par l'aménité de ses manières et la généreuse hospitalité qu'il offre à tous, dans sa maison dont il fait les honneurs en prince.

Le 30 novembre nous arrivâmes à Philadelphie, et le lendemain au soir, je fus conduit dans une réunion, *conversazione*, où se trouvait l'élite des hommes de lettres et des savans de Philadelphie. Ces assemblées, nommées soirées Wistar, par respect pour leur fondateur, feu le docteur Wistar, célèbre médecin, ont lieu une fois par semaine, alternativement chez chacun des membres. J'eus le bonheur d'y faire la connaissance personnelle de plusieurs savans que je ne connaissais que par leurs ouvrages; j'ai apprécié depuis, mais peut-être trop tard, à sa juste valeur, les avantages d'une telle liaison, et de ces rapports d'homme à homme.

[1] *Amiable nobleman.*

Le 3 décembre nous visitâmes l'hospice des Sourds et Muets, ou pour mieux dire leur asile, car, en Amérique comme en Angleterre, on a donné à ces institutions charitables un nom plus élégant et moins offensant pour l'amour-propre, que celui qu'elles portent dans d'autres parties de l'Europe. Le mot Hospice, ou Hôpital, porte avec lui une idée d'aumône; celui d'asile une idée d'Hospitalité. Cet établissement, comme la plupart de ceux de ce genre que j'ai vus en Amérique, est admirablement tenu. Le bâtiment n'offre pas une belle apparence à l'extérieur; mais l'intérieur est habilement et commodément distribué. Le silence et l'ordre qui règnent dans une maison destinée aux sourds et muets lui donne l'air de la demeure des fées; tout concourt à en rendre heureux les habitans. Ce noble asile est maintenu par des souscriptions volontaires auxquelles le gouvernement de l'état prend part pour 80,000 dollars annuellement.

Nous parcourûmes ensuite plusieurs des écoles de Philadelphie, accompagnés d'un ami, avec lequel je m'étais entretenu toute la matinée sur l'éducation publique en Amérique. Cette conversation nous conduisit sur le terrain des controverses politiques, auxquelles, faute de place, je n'initierai pas les lecteurs.

Je ne puis cependant passer sous silence une observation que fit un gentleman qui nous joignit dans la journée.

« Je crois, dit-il, que plusieurs de nos institutions marchent de front avec notre moralité. Nous sommes encore dans l'état de chrysalide, et, quoique nous nous vantions souvent beaucoup, nous sentons fort bien en général tous les désavantages contre lesquels nous avons à lutter. La société marche chez nous comme elle a marché dans les autres pays, seulement peut-être un peu trop vite : le temps jugera pour nous. »

Le 4 décembre, nous visitâmes le nouveau Pénitentiaire, conduit par l'un des chefs. Le bâtiment est d'une grande étendue, et l'architecture ne manque pas d'élégance; je regrette que mes éloges doivent s'arrêter là. On ne saurait douter de l'intention philanthropique qui a présidé à la création de cet établissement coûteux, lequel, lorsqu'il sera achevé, ne contiendra que deux cent cinquante prisonniers, quoiqu'il revienne à 500,000 dollars; mais l'intention suffit-elle ? La prison d'état de Sing-Sing, déjà décrite, disposée de manière à pouvoir renfermer avec toute sécurité huit cents condamnés, ne coûtera guères plus de 100,000 dollars; celle que je visitai près

d'Hartford, destinée à cent trente-six prisonniers, n'a demandé que moins de 40,000 dollars. La dépense ne serait après tout qu'une considération de peu d'importance pour les généreux habitans de la Pensylvanie, si la discipline de l'établissement le plus coûteux l'emportait sur celle des autres; mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi. J'ai déjà détaillé la méthode Auburn qui a été adoptée dans l'état de New-York, et plus récemment dans les états de l'Est.

Le système de discipline pénitentiaire, proposé dans l'origine pour la nouvelle prison de Philadelphie, consistait dans une réclusion solitaire et incessante, jour et nuit, sans travail. On a fait depuis quelques modifications à ce plan; on a l'intention de faire travailler chaque prisonnier isolément dans une petite cour devant sa cellule; il est douteux que, faute d'une inspection facile, on puisse assurer la régularité des travaux.

La controverse à laquelle ont donné lieu en Amérique les deux systèmes de Philadelphie et d'Auburn, ayant été poussée de chaque côté avec chaleur, je crois devoir, puisque je suis déjà entré dans des détails sur celui d'Auburn, décrire, par esprit d'impartialité, la méthode de Philadelphie.

Au centre de la cour est élevé une espèce

d'observatoire, et sur sept lignes qui divergent de ce bâtiment, sont bâties deux rangées de cellules, de douze pieds sur huit, et de seize de haut, recevant le jour d'un petit trou percé par le haut. A l'extérieur de chacune de ces cellules est une petite cour par laquelle on y entre. Toutefois les gardiens peuvent surveiller le prisonnier par une petite ouverture pratiquée dans le passage de la cellule; mais on a l'intention de condamner ces ouvertures, quoique ce soit le seul moyen d'inspection possible quand la porte de la petite cour est fermée. L'édifice central est fort mal à propos nommé observatoire, car on n'y observe rien, pas même les prisonniers, puisqu'une muraille s'interpose entre eux et le bâtiment. Lorsqu'ils sont dans leurs cellules, il est certain qu'ils ne peuvent communiquer d'aucune manière les uns avec les autres; mais quand les petites ouvertures seront bouchées, ils seront tellement séquestrés du monde qu'ils ne pourront pas même, en cas de maladie, appeler leurs gardiens.

Le système Auburn, on doit se le rappeler, consiste dans une réclusion solitaire et sévère la nuit; dans un travail pénible et silencieux le jour, en compagnie, mais toujours sous une surveillance active; dans des repas pris séparé-

ment et sous clef; dans une marche en rangs et régulière pour aller au travail et pour en revenir ; dans des châtimens corporels pour chaque infraction aux règles de la prison. Jamais on ne soumet les détenus à une réclusion complète, à moins que ce ne soit par forme de punition. Ils entendent, matin et soir, les prières qui sont récitées par un ecclésiastique *ad hoc*, avec lequel les pensionnaires peuvent s'entretenir, mais seulement le dimanche.

Le plan de Philadelphie diffère essentiellement de l'autre plan. D'après le premier de ces systèmes, tous les prisonniers doivent rester, jour et nuit, dans un isolement complet, qu'ils travaillent ou non. Ils ne peuvent prendre d'exercice que dans leur petite cour. Le gardien et l'ecclésiastique sont les seuls mortels qu'ils soient jamais appelés à voir ; une bible est déposée dans chaque cellule. On espère par ces moyens que ceux des détenus qui ne sont point totalement corrompus, s'amenderont, et que les autres seront retenus par une salutaire terreur; dans les deux cas on préviendrait également le retour des crimes.

Il serait trop long de détailler tous les argumens auxquels cette controverse a donné naissance; mais un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que le produit des travaux,

d'après la méthode Auburn, défraie en grande partie les dépenses de l'établissement. Ceci n'est en définitive que d'un intérêt secondaire. La question qui occupait l'attention générale à l'époque de mon voyage était celle de la réforme ou conversion des prisonniers; je ne crois pas inutile de m'étendre un peu sur ce sujet.

D'après tous les renseignemens que j'ai été à même de prendre, la réclusion solitaire n'a pas eu, pour les réformés, l'efficacité qu'on en avait attendue; dans bien des cas, elle a donné lieu à l'aliénation et au suicide. Il est difficile, en effet, de concevoir que l'oisiveté forcée, qui, dans l'état de liberté, passe pour la mère de tous les vices, puisse produire quelque bien dans une prison. On devrait aussi se pénétrer de l'idée que le but de la prison n'est point d'infliger une torture physique ou morale, mais bien de séquestrer le prisonnier de la société, et de donner un exemple à celle-ci. D'un autre côté, sans doute, on ne doit pas en faire un objet d'amusement. La détention doit être rendue importune au condamné; mais la discipline à laquelle on le soumet, tout en lui faisant sentir la folie ou la criminalité de sa conduite passée, ne doit pas s'exercer aux dépens de sa santé. Que tous nos efforts

tendent à rendre l'homme meilleur lorsqu'à l'expiration de sa peine il se retrouvera au milieu de la société. Il s'agit seulement de savoir si ce but sera plutôt atteint, en laissant le prisonnier livré exclusivement à ses pensées, soit qu'il travaille ou non; ou bien en permettant qu'un rayon de gaieté vienne mûrir les bonnes résolutions que peut-être il a formées. Dans tous les cas, il est malheureusement certain que les relaps laissent peu d'espoir de conversion; ce n'est pas une raison sans doute pour ne pas leur donner les meilleures occasions possibles de s'amender. Eh bien, je crois que ce but sera plutôt atteint par la méthode d'Aubrun que par celle de Philadelphie.

J'entendis soutenir dans cette dernière ville un argument admirable en faveur du système d'isolement : on prétendait que son effet imprimerait une telle terreur dans l'âme des condamnés, que pas un, en sortant de la geôle, ne voudrait rester en Pensylvanie. Mais si cette considération devait suffire, comme on me le soutenait gravement, le feu ou la torture n'atteindraient-ils pas le même but, et ne seraient-ils pas préférables, puisque du moins ils ne porteraient que sur le corps et non sur l'âme? Ce raisonnement d'ailleurs est empreint d'égoïsme : ces malfaiteurs, dont se

sera débarrassée la Pensylvanie, disparaîtront-ils par ce seul fait de la surface du globe? Quelle perspective ouvre ce moyen pour les états limitrophes!

Le 10 décembre, pendant que ce sujet était encore tout palpitant pour moi, je visitai le Bridewell, ou prison commune de Philadelphie, accompagné de la même personne qui m'avait fait les honneurs du Pénitentiaire. Rien de plus affreux que la scène qui s'offrit à ma vue. Quelques-uns des prisonniers avaient été envoyés là pour quelques faibles délits, d'autres allaient être mis en jugement pour les crimes les plus noirs. Eh bien, toute cette masse d'individus, supposés coupables ou coupables réellement de grands crimes ou de petits délits, noirs et blancs, étaient tous réunis pêle mêle dans une grande cour, sous une espèce de hangar, oisifs et joueurs, sans être soumis au moindre contrôle. C'était, comme me le faisait observer mon ami, une école pratique de corruption [1]. La nuit, ces hommes se réu-

[1] Il est à regretter que, dans ses voyages, le capitaine Basil-Hall n'ait pas visité les prisons de France; il y aurait vu que ce qu'il peint sous des couleurs si noires, comme exception aux États-Unis, est une règle dans notre pays, ce modèle de civilisation. Il y aurait vu le même mélange infernal de prévenus et de condamnés, d'hommes égarés et de scélérats.

nissaient dans des chambres par groupes de dix, de vingt et de trente; là, sans doute, on répétait les leçons apprises dans la journée, on en préparait de nouvelles pour le lendemain.

L'avocat du système de réclusion solitaire s'approcha de moi dans ce moment, et me demanda, d'un air triomphant, s'il ne vaudrait pas mieux que tous ces individus fussent enfermés dans des cellules séparées.

Je convins qu'il était difficile, à la première vue, de concevoir un spectacle plus hideux.

« Dans tous les cas, ajoutai-je, il est con-
» solant de ne point voir d'enfans parmi ces
» vieux pécheurs.

— » Oh! dit le gardien avec un air de sa-
» tisfaction et en frappant sur un trousseau de
» clefs, nous gardons les jeunes gens dans une
» autre partie de l'établissement, et d'une
» tout autre manière; ils sont éloignés des
» dangers d'une coupable fréquentation.

— » Je serais curieux, répondis-je, de voir
» comment vous gouvernez ces enfans. »

Le gardien, pour satisfaire mon désir, me fit traverser une infinité de passages noirs réunis par des escaliers, les uns montant, les autres descendant, et, après un assez long voyage, nous nous trouvâmes, bien loin du monde,

devant une rangée de cellules, chacune de six pieds sur six; le corridor tout entier était faiblement éclairé par une petite fenêtre située à l'une de ses extrémités. Ces cachots étaient fermés par des portes en fer, avec quelques barreaux pour laisser pénétrer l'air; chacun d'eux était occupé par un jeune garçon, réduit jour et nuit à une solitude complète, sans travail, sans livre, sans pouvoir même se faire entendre s'il avait besoin de secours.

Je m'approchai d'une des cellules, et, après que mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité, je parvins à distinguer, à travers les barreaux de la porte, un garçon d'environ treize ans, et d'assez bonne mine. Je demandai au gardien quel crime ce malheureux avait commis; et j'appris qu'il s'était enfui deux fois de la maison du maître, chez lequel il servait comme apprenti. C'était en punition de cette seule offense qu'il gémissait dans ce cachot depuis neuf semaines.

« Parlez-lui, » me dit le gardien.

Je lui demandai comment il se trouvait.

— » Je suis bien malheureux, répondit-il, » je suis presque mort.

— » Que faites-vous? à quoi employez-vous » votre temps?

— » Je me promène dans ma chambre, » pauvre misérable!

— » N'avez-vous point de livres?

— » Non, monsieur.

— » Ne me disiez-vous pas tout à l'heure, » ajoutai-je en me tournant du côté du gar- » dien, qu'il y avait une bible dans chaque » cellule?

— » Oh! oui; mais toutes les bibles des gar- » çons sont usées depuis long-temps.

— » N'ont-ils donc aucun moyen de s'oc- » cuper?

— » Non, » me répondit le gardien.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES, FORMAT-IN-4°.

TOME Ier : VOYAGE DE MARCO-POLO. . . . . Prix 15 fr.

TOME II. Contenant :

1°. RELATION DE GHANAH ET DES COUTUMES DE SES HABITANS, traduit de l'arabe, par M. *Amédée Jaubert* ;

2°. RELATIONS INÉDITES DE LA CYRÉNAÏQUE, d'après divers auteurs, par M. *Délaporte* ;

3°. NOTICE SUR LA MESURE DES ALPES, par M. *Corabœuf* ;

4°. DIVERS ITINÉRAIRES DE L'AFRIQUE, communiqués par M. le baron *Roger* ;

5°. MÉMOIRES SUR L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, par M. *Delaporte* ;

6°. ITINÉRAIRE DE CONSTANTINOPLE A LA MECQUE, traduit de l'arabe par M. *Bianchi* ;

7°. DESCRIPTION DES RUINES DE PALENQUÉ, par M. *Warden* ;

8°. NOTICE SUR LA CARTE DES PACHALIKS D'ALEP, BAGDAD ET ORFA, de M. Rousseau, par M. *Barbié du Bocage* ;

9°. MÉMOIRE SUR LA GÉOGRAPHIE DE LA PERSE, par M. le baron de *Hammer*, traduit par M. *de Nerciat* ;

10°. RECHERCHES SUR LES ANTIQUITÉS DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, par M. *Warden* ;

Ce volume, divisé en deux parties, est accompagné de 18 planches. . . . . Prix : 18 fr.

TOME III. OROGRAPHIE DE L'EUROPE, ou Description des montagnes de l'Europe, M. *Bruguière* (ouvrage couronné par la Société, 1 vol. in-4°. avec cartes et planches. . . . . Prix : 20 fr.

(Chaque volume se vend séparément.)

BULLETIN GÉOGRAPHIQUE.

2e. série commençant avec l'année 1834.

Ce Recueil paraît tous les mois par numéros de 4 à 5 feuilles d'impression : les douze cahiers forment, par an, 2 vol. in-8°. avec cartes et plans.

Prix : pour Paris, 12 fr. ; pour les départemens, 15 fr. ; pour l'étranger 18 fr.

La *première série* (de 1821 à 1833 inclusivement) se compose de 20 volumes ; cette série est actuellement presque épuisée.